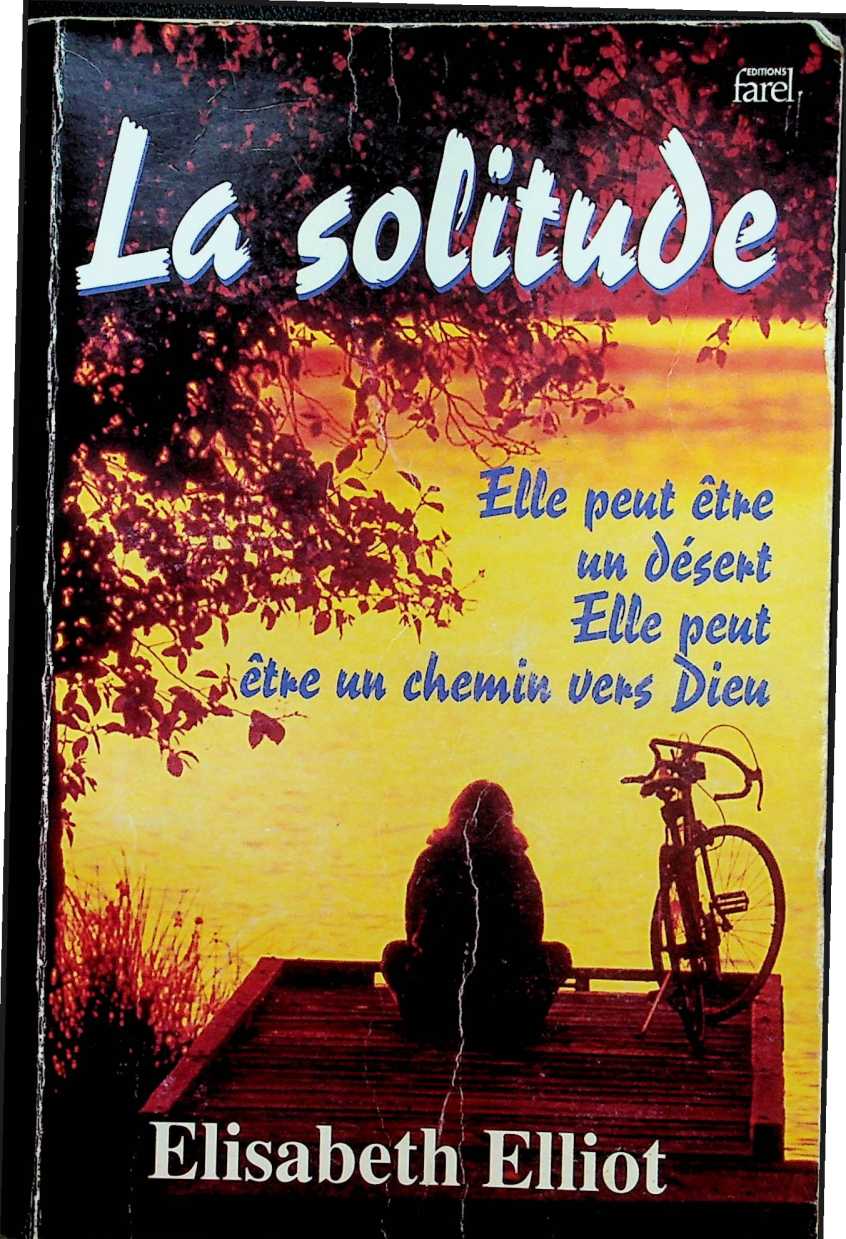
1



**Elisabeth Elliot**

*La toMte*

***£lle peut ètie***

***un ùéteiï***

***ille neut***

***êtw un chemin üe^ pien***

**B.P. 20, 77421 MARNE-LA-VALLÉE CEDEX 2, FRANCE**



Titre en anglais : *LONELINESS*

Publié par Oliver-Nelson Books, Tennessee, USA

Copyright ©1988 , Elisabeth Elliot Gren

Traduit avec l’autorisation — Tous droits réservés

Édition française :

Copyright © 1995,

Editions Farel,

B.P 20

77421 Mame-la-Vallée, Cedex 2, France

lère Édition : 1er trimestre 1995

Traduction : Antoine Doriath

Couverture : Jacques Maré

Composition : Éditions Farel

Impression : IMEAF, 26160 La Bégude de Mazenc, France

Dépôt légal : 1er trimestre 1995 - N° d’impression 95037

ISBN 2-86314-136-8

***1***

*LefCot inattendu*

I

l est minuit. A travers les hublots situés au-dessus de l’aile de

l’avion, j’aperçois la lune qui inonde de sa pâle clarté un

immense tapis de nuages semblables à des galets. A l’intérieur,

seuls quelques faibles spots sont allumés, ainsi que les voyants

lumineux indiquant « SORTIE ». L’hôtesse avance tranquillement

dans l’allée avec une couverture qu’elle va donner à un passager.

L’homme et la femme qui ont pris place à côté de moi semblent

dormir. Je le suppose car cela fait un bon moment déjà qu’ils ne

remuent pas. J’essaie de détendre mes jambes dans l’espace réduit

qui m’est alloué, mais elles ne peuvent s’y allonger. Le siège est

trop étroit, l’oreiller trop petit pour permettre à ma tête de s’y

enfoncer confortablement en s’appuyant contre le haut du siège.

Malgré le vrombissement doux et régulier des moteurs, je n’arrive

pas à m’endormir.

La femme assise à mes côtés change de position, ouvre son sac

à main, en retire quelque chose et s’adosse à nouveau. L’homme

bouge à son tour. Aucun des deux ne prononce une parole. J’entends

un petit déclic, puis je vois la flamme d’un briquet que mon voisin

approche de la cigarette de sa compagne. L’espace d’un instant,

mon regard se pose sur sa main, ses doigts,...les articulations, les

*6*

*La solitude*

poils qu’illumine la petite langue de feu. La femme aspire une

bouffée, puis rejette une fine colonne de fumée. Un autre déclic.

Obscurité.

J’imagine que pour eux, les gestes qu’ils viennent d’accomplir

sont ordinaires, presque insignifiants. Mais pour moi, assise près

du hublot et fixant du regard les étoiles suspendues dans le ciel

froid, ils évoquent un monde à jamais disparu. Un homme et une

femme. Ensemble. La main de l’homme tendue pour aider la femme.

Je voyage seule. Je suis veuve. Je revois encore une autre main,

légèrement plus forte que celle de mon voisin, avec des doigts

vigoureux pour lutter et travailler le bois, des doigts sûrs pour

dessiner, tendres pour caresser. Je revois aussi les ongles coupés

courts, et le dos velu de cette main. L’homme à qui elle appartenait

s’en est allé il y a plus d’un an. C’est déjà si lointain que j’ai du

mal à me souvenir de ce que j’éprouvais quand sa main me touchait,

ou quand je mettais ma main dans la sienne.

J’appuie mon front contre le hublot ; une vague puissante déferle

sur moi et m’engloutit, comme elle l’a fait des centaines de fois au

cours de l’année écoulée. Il y a cependant tant de personnes qui

sont plus à plaindre que moi ! C’est ce que je me dis dans ces

moments-là. Combien j’ai été heureuse d’avoir été femme, même

pour une brève période ! Malgré cela, il arrive qu’au moment où

je me rends à mon travail, généralement sereine, parfois même

joyeuse, ce flot m’envahit soudain, de la manière la plus inattendue,

aux endroits les plus imprévisibles et pour les raisons les plus

absurdes. Cette marée qui déferle, c’est le sentiment de solitude.

Quinze ans plus tard, je me retrouve veuve pour la deuxième

fois. J’ai déjà pleuré toutes les larmes de mon corps avant que mon

mari ne meure, tandis que j’étais témoin des ravages opérés par le

cancer qui le minait. D’une manière générale, pour le chrétien, les

obsèques sont l’occasion d’affirmer le triomphe de la vie sur la

mort ; dans mon cas, elles furent une célébration de la joie, car

mon mari reposait enfin en paix, libéré de ce qu’il appelait son

« corps méprisable ».

Je n’éprouve pas le besoin de pleurer, sinon de joie à la pensée

que Christ a sonné le glas de la mortxelle-même. Je n’ai pas versé

de larmes à l’enterrement de mon premier mari. Cela a dû paraître

étrange pour les personnes présentes. « Elle a un bloc de pierre à

*Le flot inattendu*

*7*

la place du coeur ! » se sont-ils probablement dit. Je ne suis pourtant

pas la seule à avoir fait cette expérience. Il arrive souvent que ceux

qui viennent d’éprouver la plus grande perte reçoivent une mesure

particulièrement généreuse de grâce, de miséricorde et de paix.

Cela ne signifie évidemment pas qu’ils ne pleurent jamais. Mais ils

ne sont pas anéantis. Ceux qui observent la personne en deuil, qui

prient pour elle et essayent de se mettre à sa place, trouvent son

sort presque insupportable. Ils ne sont parfois pas en mesure de

contrôler leur émotion et donnent libre cours à leurs larmes, parce

que dans leur imagination, ils n’ont pas su reconnaître l’efficacité

de la grâce dans le coeur de la personne éprouvée.

C’est ce qui s’est produit dans mon cas, lors des funérailles. La

paix que Dieu donne dépasse toute compréhension. Je me sens

portée par les prières ferventes comme sur des ailes puissantes, bien

au-delà du chagrin.

Et puis soudain, au moment où je prends un objet sur les rayons

d’un supermarché, la vague m’envahit sans crier gare et je me mets

à sangloter. Heureusement, personne ne semble le remarquer. Si

quelqu’un devait s’en rendre compte, l’explication : « Mon mari

est décédé il y a trois mois \* le satisferait-ellezcz, *au rayon épicerie 1*

Pour nous rendre dans la salle à manger de l’hôtel, nous devons

traverser le bar-discothèque. Le bruit est si assourdissant qu’on ne

saurait dire si c’est vraiment de la musique, et la fumée si épaisse

qu’on ne distingue pas qui fait ce vacarme ; dans les lumières

tournoyantes et réfléchies à l’infini par de petits miroirs, on aperçoit

des formes humaines qui se contorsionnent sur l’aire de danse.

Hommes ou femmes ? Leur habillement ne permet pas toujours de

le savoir. Ils ne se touchent pas. Ils agitent beaucoup leurs bras

d’avant en arrière, et de haut en bas ; ils pivotent sur eux-mêmes,

se déhanchent et se démènent en tout sens. De temps en temps, l’un

donne un coup de coude à l’autre pour lui rappeler qu’il ou elle a

un partenaire. Quelques hommes sont agglutinés près de la porte.

Quatre femmes sont assises sur les tabourets, un peu à l’écart ; elles

sont accoudées au bar, leurs jambes généreusement découvertes,

les mains occupées à jouer avec des verres, leurs yeux scrutant la

pièce. Dans leur regard, on lit la solitude, cette solitude profonde

que l’on ressent au milieu d’une foule dans laquelle on cherche

désespérément quelqu’un qui ‘réponde’. .

*La solitude*

Nous sommes le samedi soir. C’est le moment et le lieu où les

célibataires se retrouvent dans ce village de campagne. Nous (mon

troisième mari et moi) faisons halte, observons la scène pendant

quelques instants, et poursuivons notre chemin. Nous prenons place

dans la salle à manger, reconnaissants pour le calme qui y règne,

reconnaissants aussi de n’avoir pas à nous joindre à cette foule de

solitaires. Nous nous avons mutuellement, et ce pour la vie, une

vie commune plus longue cette fois-ci, s’il plaît à Dieu.

Pourquoi ces gens sont-ils venus ? Peut-être pour un repas ou

pour cette « musique », si on peut l’appeler ainsi. Ils ne se sont pas

fixé des rendez-vous. Ils sont là comme des chasseurs isolés. Que

faire d’autre le samedi soir dans un tel village ou même dans la

capitale, si vous êtes seul ?

A Toronto, par exemple, d’après un article paru dans la revue

d’une compagnie aérienne, il existe d’autres possibilités. Vous

pouvez fréquenter un club de célibataires, vous adresser à une

agence qui vous propose des rendez-vous galants, vous inscrire à

un club de danse ou à un club de gastronomes ; si vous désirez

cultiver vos manières, vous pouvez faire une expérience nouvelle,

basée sur l’art de faire la cour autour de bons petits plats. Toutes

les six semaines, vous aurez le loisir de prendre l’un des quatre

menus raffinés à la table de votre choix en compagnie de cinq ou

six nouveaux visages. Si vous êtes prêt à dépenser l’équivalent de

3 500 F, vous pouvez offrir l’inscription à six personnes du sexe

opposé (ou du même sexe, si vous préférez), et apprendre comment

vous tenir, comment vous habiller, et comment engager et nourrir

une conversation de manière à les séduire à coup sûr.

Dans d’autres agences, une hôtesse apparie les invités et met à

leur entière disposition pour toute la soirée un domestique en livrée.

« Ils peuvent passer leur temps à se prélasser ensemble au bord de

la piscine ; ils peuvent prendre tous leurs repas ensemble. La seule

chose qui leur soit interdite, c’est de pénétrer dans leurs chambres

respectives. Ces conditions propices n’ont cependant jamais abouti

à la formation d’une seule union sérieuse et durable. » Tel est le

constat désabusé de l’hôtesse.

Près de chez nous, un grand magasin d’alimentation patronne

des nuits pour célibataires... Il suffit d’ouvrir nos journaux et nos

revues aux pages réservées aux rencontres et aux messages person­

nels pour prendre la mesure du désespoir qui s’empare des femmes

et des hommes plongés dans la solitude. Comment gérer la soli­

tude ?

*Tourmente et tendresse*

*J*

*e* crois qu’il y a une réponse à la question posée à la fin du

premier chapitre. Mais avant de la découvrir, nous devons

remonter à l’origine des choses.

Dans *L’étemel présent,* Paul Tillich écrit :

Etre vivant, c’est être incarné dans un corps, un corps séparé

de tous les autres corps. Et cette séparation implique une solitude.

C’est vrai de toute créature, et pour l’homme c’est encore plus

vrai que pour toute autre créature. Non seulement l’homme est

seul, mais il *sait* qu’il est seul... Il ne peut supporter cette solitude.

Et il ne peut pas lui échapper. Sa destinée, c’est d’être seul et d’en

avoir conscience. Même Dieu ne peut pas modifier cette destinée.

Lorsque Dieu créa le monde, Il vit que tout ce qu’il avait fait

était bon. Mais lorsqu’il eut façonné l’homme, Il se rendit compte

qu’il n’était pas bon que l’homme soit seul. L’homme est une

créature sociale, comme les animaux. Ceux-ci se déplacent en

couples, en hordes ou en troupeaux. Dieu trouva une solution à la

solitude d’Adam : une femme. Les deux formaient un couple,

chacun devant répondre aux besoins de l’autre.

Pourtant, chacun était profondément seul dans un corps distinct,

*10*

*La solitude*

seul devant Dieu dont il portait l’image, responsable devant Lui.

Cette solitude-là était une bonne chose, car dans le jardin tout était

parfait.

Et puis, il s’est produit quelque chose de grave. Le péché a

détruit l’harmonie qui régnait dans l’univers. La relation de

l’homme avec Dieu et avec ses semblables est brisée. L’homme se

rend compte maintenant qu’il est seul. Son isolement n’est plus

seulement l’expérience de la solitude— qui n’est pas une mauvaise

chose en soi — mais également celle d’une privation. La relation

au sein du couple, qui était la réponse de Dieu à la solitude de

l’homme, n’est plus satisfaisante. La désobéissance l’a ruinée. La

solitude de l’être humain a désormais une autre composante,

l’expérience de la souffrance, une souffrance appelée solitude. Ce

type de souffrance fait partie intégrante de ce que les philosophes

considèrent comme le catégorème humain, la spécificité, le statut

ou la condition de l’humanité. Personne n’y échappe.

La plupart d’entre nous ont ressenti le caractère particulièrement

poignant de la solitude, lorsqu’ils se sont découverts écrasés par la

grandeur de la nature : un violent orage, un ciel nocturne criblé

d’étoiles, une mer démontée. Cette expérience peut être réconfor­

tante ou au contraire terrifiante, selon notre relation avec Celui qui

a appelé toutes choses à l’existence, ou selon notre humeur du

moment.

C’est une chose terrible — seule une créature inférieure à

l’homme, une espèce de brute ne serait pas terrifiée — que de

n’avoir pas de racines dans ce monde, de n’avoir pas de foyer,

d’être isolé, de ne pas trouver sa place, d’être sur la terre sans

être de celle-ci. Le mystère que l’Ancien Testament fait planer

sur le personnage de Melchisédek, « sans père, sans mère, sans

généalogie » serait pour nous une réelle tragédie. Sans famille ni

amis ni ancrage sur la terre, sans soleil ni étoiles ni vents, nous

ne serions que des êtres à moitié vivants, condamnés au mieux à

une existence en demi-teinte ; être pleinement vivants, c’est d’une

certaine manière faire partie de ces choses, de leur tourmente

comme de leur tendresse.

Ainsi s’exprime Gérald Vann. Il a mis le doigt sur la cause de

la plus grande détresse humaine. Nous avons besoin d’une assise.

Le monde propose ses pauvres antalgiques que les hommes

s’empressent de saisir. *«Peut-être* trouverai-je une solution au bar

où se rencontrent les célibataires, ou dans les colonnes réservées

aux messages personnels dans les journaux, ou en faisant mes

*Tourmente et tendresse*

*11*

courses dans ce grand magasin qui patronne des initiatives en faveur

des personnes seules... » Il est possible que le solitaire y déniche

un compagnon, une personne disposée à tenter l’amour-aventure,

au moins pour une nuit... mais est-ce vraiment cela qu’il recher­

che ? S’il ne trouve pas un appui, s’il ne prend pas conscience qu’il

fait partie d’un ensemble plus grand et plus vaste qui le dépasse, la

solution découverte sera insuffisante.

C’est l’amour de Dieu qui nous a appelés à l’existence : soleil,

étoiles, vent, hommes et femmes, et ‘enfants pour adoucir le

monde’ pour reprendre les termes d’une vieille prière que j’affec­

tionne. Connaître Dieu, même commencer à Le connaître, c’est

savoir que nous ne sommes pas seuls dans l’univers. Quelqu’un

d’autre s'y trouve. C’est l’indice qu’il pourrait y avoir un refuge

pour notre solitude. Cesser d’amasser, de dépenser et de rechercher

frénétiquement, et regarder tout simplement aux choses que Dieu

a faites, c’est déjà un pas qui éloigne du désespoir. Car Dieu veille.

Dans le spectacle le plus terrifiant que peut offrir une mer déchaî­

née, il est possible de découvrir la sollicitude réellementtenJre du

Créateur.

« Qui a fermé la mer avec des portes, quand elle s’élança du

sein maternel ; quand Je fis de la nuée son vêtement, et de

l’obscurité ses langes ? » demande Dieu à Job au milieu de ses

souffrances (Job 38.8-9). Dieu qui se penche sur la mer comme sur

un nouveau-né, pourrait-il négliger un seul de ses enfants plongé

dans la solitude ? Job s’était senti abandonné. Mais après toutes les

questions posées à Dieu et toutes les accusations portées contre Lui,

Job découvre qu’il n’a pas été oublié un seul instant.

« Observes-tu les biches quand elles mettent bas ? Comptes-tu

les mois pendant lesquels elles portent, et connais-tu l’époque où

elles enfantent ? » (Job 39.4-5). Si Dieu voit la biche dans les

douleurs de l’accouchement et observe la naissance de ses petits

dans la forêt, nous pouvons être assurés que le coeur qui souffre

n’échappe pas à son regard.

Si je vis avec une telle conscience du Créateur, c’est à mon père

que je le dois. Aussi loin que remontent mes souvenirs, j’ai toujours

été sensible au chant des oiseaux, à la majesté des cimes monta

gneuses, à la fraîcheur de l’aube, à l’exquise senteur des sous-bois

de pins, et au mystère du ciel étoilé. Mon père nous a appris à

regarder, à entendre, à sentir, à toucher. De mille et une manières,

nos deux parents nous ont fait connaître Celui qui nous a créés, et

nous ont encouragés à nous confier en Lui.JEt surtout, ils nous ont

*12*

*La solitude*

raconté l’histoire qui, bien mieux que les choses les plus glorieuses

de la nature, donne accès au coeur de Dieu, l’histoire de Celui qui

« est le reflet de la gloire de Dieu et l’empreinte de sa personne »

(Hébreux 1.3), l’histoire de Jésus-Christ, sa naissance virginale, sa

vie et sa mort sur la croix. Nous étions encore bien petits, mais nos

parents nous ont appris à Lui faire confiance; à notre coucher, ils

nous chantaient des cantiques qui nous familiarisaient avec Jésus,

et nous nous sentions en sécurité dans les bras du Bon Berger. Voilà

dans quel cadre nous avons grandi.

Mais, comme la croix le prouve admirablement, la sécurité n’est

pas nécessairement exempte de souffrances. Bien sûr, je l’ignorais

dans ma prime enfance. Quand j’ai commencé à découvrir la

souffrance, j’ai également compris que reposer dans les bras

puissants du Seigneur, c’est croire qu’il contrôle parfaitement notre

souffrance. Nous ne sommes pas destinés à être les jouets d’un

hasard aveugle. Un dessein bienveillant conduit toutes choses, un

dessein plein de tendresse même au sein de la tourmente.

*3*

*La soCîtude est un désert*

L

’ombre funeste de la solitude se profile quand une maladie

nous menace. La nuit était déjà bien avancée lorsque le

téléphone sonna. D’une voix timide et avec beaucoup d’hé-

sitation, la personne m’exposa son désarroi. Elle était chrétienne

depuis peu. Tout allait merveilleusement bien ; Dieu lui avait même

confié une tâche à accomplir pour Lui. Et voilà qu’elle allait devoir

renoncer à tout, en raison d’une maladie qui la laisserait prob-

ablement totalement handicapée.

« J’ai du mal à croire que Dieu puisse permettre une chose

pareille » m’avoua-t-elle.

Pourtant, Il le permit. Les voies de Dieu sont certes mystérieu-

ses. Il nous demande pourtant de ne pas les considérer comme

étranges. Nos épreuves font partie du lot commun à toute l’huma-

nité, mais la fidélité de Dieu est constante ./J'adressai une brève

prière muette au Seigneur, lui demandant de m’aider à montrer à

cette femme ce qu’il lui réservait. Je dus partir de zéro et m’appuyer

sur l’affirmation simple — et logique de surcroît — qu’elle avait

prononcée, à savoir que Dieu veut notre bonheur. C’est tout à fait

vrai, mais d’une manière bien plus profonde que nous ne l’imagi-

nons. Le monde définit le bonheur comme l’absence de souffrances.

*14*

*La solitude*

Comme le montre judicieusement Peter Kreeft dans un de ses livres,

l’homme d’autrefois se demandait comment être bon, tandis que

l’homme moderne se demande comment être heureux. Pour les

anciens, la bonté conduisait au bonheur ; pour les modernes, la

bonté conduit à tout, sauf au bonheur. ‘Tout ce qui me fait plaisir

est immoral, illégal ou me fait grossir’ proclame un dicton.

Je ne mentionnai pas ces arguments à mon interlocutrice per­

plexe ; j’essayai plutôt de lui montrer qu’en tant que chrétienne,

elle devait commencer à envisager les choses sous un angle

différent. Il fallait qu’elle prenne pour point de départ l’amour de

Dieu et qu’elle réalise que cet amour, manifesté à la croix, loin

d’exclure la souffrance, doit toujours *l'inclure.*

« Quel bien pourrai-je encore faire lorsque je serai étendue sur

le dos ?» me demanda-t-elle d’une voix plaintive. Nous en sommes

donc venues à parler de l’idée du ‘bien’ selon Dieu, une conception

très éloignée de celle de l’utilitarisme. Je lui dis que Dieu souhaitait

qu’elle Lui fasse confiance et qu’elle Lui obéisse, car il n’y a pas

d’autre moyen d’être heureux en Jésus. La seule façon pour elle

d’apprendre ce que sont la confiance et l’obéissance, c’était de subir

des choses qu’elle n’était pas en mesure de comprendre. C’est là

que la foi commence, dans le désert, lorsque vous êtes seul et

effrayé, lorsque les choses semblent aller de travers... Il fallait

qu’elle s’accroche au message central de la croix : Dieu vous aime.

Il vous a aimé au point de mourir pour vous. Voulez-vous Lui

accorder votre confiance ?

Je lui rappelai les paroles de Pierre concernant l’épreuve de la

foi qui est beaucoup plus précieuse que l’or, même que l’or purifié

dans le feu. Le feu brûle. Le feu fait mal. Mais une foi débarrassée

de ses scories aurait plus de valeur aux yeux de Dieu que tous les

services qu’elle aurait voulu rendre si une mauvaise santé n’avait

pas modifié ses plans.

Il y eut un silence. Je l’entendis ensuite murmurer : « Oh ! »

Elle devinait, j’en suis sûre, qu’elle allait traverser une période

désertique affreuse, et cela l’effrayait. Je demandai à Dieu de

l’accompagner pas à pas sur son chemin, et de lui faire comprendre

qu’il maîtrisait parfaitement la situation.

Souffrir, c’est faire l’expérience du désert. Nous nous sentons

seuls et démunis, coupés des autres qui ne peuvent pas comprendre

combien nous souffrons. Nous aspirons à ce que quelqu’un vienne

à notre secours, qu’il soit une*présence,* un compagnon pour nous,

et qu’il nous sorte de ce malheur.

*La solitude est un désert*

*15*

Quelqu’un le veut. Quelqu’un viendra très certainement à notre

aide. Il veut être notre compagnon si nous l’acceptons. Mais pour

nous arracher à ce désert ?/Pas nécessairement. Il fait partie de

l’expérience humaine. Si nous ne pouvons rien faire pour nous y

soustraire, nous pouvons cependant en tirer un bénéfice important.

C’est ce que nous verrons plus tard. Jésus Lui-même a été homme,

et comme tel, soumis à toutes les tentations et épreuves qui sont le

lot commun à tous les humains, Il n’a pas été épargné par l’expé­

rience du désert.

Ce fut immédiatement après son baptême, au moment où l’on

pouvait croire qu’il était désormais prêt pour commencer son

ministère public. Au lieu de Le pousser vers Jérusalem, où II aurait

pu ‘atteindre’ de grandes foules, l’Esprit de Dieu Le conduisit dans

un endroit où il n’y avait personne, dans un lieu désertique. C’est

là qu’il fut mis à l’épreuve. Celle-ci vint sous la forme d’une

rencontre avec Satan. C’est également ce qui se produit avec nous.

Lorsque nous avons faim, lorsque nous sommes seuls et privés de

tout secours, l’ennemi vient au-devant de nous. Il nous présente

sous un jour peu attrayant ce qui est bien, et sous un jour fascinant

ce qui est mal. Il offrit à Jésus tout ce que les humains considèrent

comme indispensable au *bonheur :* la satisfaction des appétits

physiques, une assurance contre tous les dangers, et « tous lei

royaumes de la terre avec toute leur gloire » (Matthieu 4.8), ce qui

représente en fait tout ce que le monde est en mesure de proposer

Jésus fut tenté. Ce que Satan Lui demandait n’était pas très

coûteux : quelques petits miracles, et l’obéissance. Le prix de la

soumission au Père était beaucoup plus élevé. Cette sujétion-là

devait tout Lui coûter. Voilà en quoi consistait la véritable épreuve

à laquelle furent soumis la confiance de Jésus en Dieu, son amour

pour Lui, la pureté de ses mobiles et l’irrévocabilité de son

engagement. II rejeta catégoriquement chacune des propositions de

Satan en résistant à la tentation par la parole écrite :

*Il est écrit.*

*Il est écrit.*

*Il est écrit,*

Satan sut alors qu’il était vaincu et Le laissa tranquille.

Je me souviens m’être réveillée un matin dans un petit abri fait

de roseaux et de feuilles sur les rives du fleuve Curaray. Avec ma

fillette de trois ans, j’y avais passé la nuit en compagnie de quelques

Indiens, sur notre chemin de retour vers la maison ; mais nous

devions passer par un centre d’accueil situé encore à une journée

*16*

*La solitude*

de voyage. La pluie tombait dru sur la rivière et sur ses berges

sablonneuses, et en même temps qu’elle un immense sentiment de

solitude s’était abattu sur moi. Il me semblait que je ne pourrais pas

affronter une telle journée pluvieuse dans un tronc d’arbre creusé

en forme de canoë ; je n’avais pas non plus le plus petit désir de

rejoindre ce centre. Ce après quoi je soupirais le plus en cet instant,

c’était la civilisation et non l’aventure, mais je n’avais pas le choix.

Ce matin-là, Dieu vint à ma rencontre et me fortifia par un <7 *est*

*écrit* ; Il me rappela ses promesses et me dit : « Je ne te délaisserai

point, et je ne t’abandonnerai point » (Hébreux 13.5) et encore :

« Je suis tous les jours avec vous \* (Matthieu 28.20).

Dans le désert de la solitude, nous sommes terriblement vulné­

rables. Notre préoccupation majeure est *à'en sortir,* et parfois, il

nous semble découvrir des issues faciles. Allons-nous saisir les

offres de Satan, satisfaire nos besoins par d’autres voies que celles

prévues par Dieu et rechercher la sécurité en dehors de sa sainte

volonté ? Si nous le faisons, il est possible que nous jouissions d’un

instant de bonheur, mais en aucun cas de la joie durable que notre

Père céleste désire pour nous. Nous « gagnerons le monde », mais

nous perdrons notre âme. Le Seigneur Jésus savait qu’il ne trouve­

rait sa joie profonde que dans l’accomplissement de la volonté de

son Père. Il en va de même pour nous.

Comme l’a déclaré C.S. Lewis, la souffrance est le haut-parleur

de Dieu : « Elle murmure dans nos moments de joie, parle à notre

conscience et crie dans nos instants de douleur ». Le tourment de la

solitude est un des moyens dont Dieu se sert pour attirer notre attention.

Peut-être sommes-nous animés du désir sincère d’être saints et

obéissants. Mais nous ne nous rendons pas compte que c’est

précisément *là* où nous sommes maintenant, et non ailleurs ou à un

autre moment, que nous devons apprendre à aimer Dieu, précisé­

ment en ce lieu et en ce temps où II semble ne pas agir, où sa volonté

nous paraît obscure et effrayante, où II n’accomplit pas ce que nous

attendons de Lui, où son absence est la plus remarquée. La place

qu’il nous fixe, c’est là et nulle part ailleurs. Si notre foi ne trouve

pas le moyen de s’exercer *ici,* elle ne le fera nulle part.

L’attitude dictée par la foi est-elle fondamentalement différente

de celle du reste du monde ? Le récit du chapitre suivant vous

montrera que les deux comportements sont aussi différents que le jour

et la nuit. C’est l’histoire d’un homme qui a été profondément seul.

Sa solitude était de la même nature que celle dont chacun souffre, sous

une forme ou une autre. Mais ce qu’il en a fait est tout autre chose.

*La souffrance du rejet*

I

l y a un siècle, l’expérience de la désolation d’un homme a

donné naissance à un hymne qui a été pour moi et beaucoup

d’autres un baume céleste. George Matheson perdit la vue peu

après ses fiançailles, que la fiancée rompit aussitôt.

Il n’existe peut-être pas de pire solitude que celle du rejeta Non

seulement il faut apprendre à vivre malgré l’absence de la personne

sans laquelle on croyait ne jamais pouvoir vivre, mais il faut aussi

essuyer un tir nourri de flèches dirigées contre le coeur, telles que :

Tu as mérité d’être rejeté. Tu n’es pas digne d’être aimé. Tu ne

seras jamais aimé. Qui voudrait de toi ? Tu es condamné à la

solitude pour toujours, et personne n’y fera attention.

i Peur et colère font alors surface. Si je me tourne vers Dieu,

peut-être me rejettera-t-Il. D’ailleurs, comment m’adresser à Lui ?

Il aurait pu empêcher ce malheur de me frapper. Que peut-Il donc

bien me réserver encore ? J’en arrive à la pire des conclusions :

*Je suis seul.*

Matheson, au lieu de diriger sa rancune contre la jeune fille qui

en était la cause, la transforma. Il la transcenda. Les mots suivants,

simples et profonds à la fois, indiquent comment cette transforma-

tion s’est opérée :

*18*

*La solitude*

Amour qui ne me laissera pas effondré,

Mon âme fatiguée se repose en toi ;

Seigneur, je te rends la vie que Tu m’as donnée ;

Afin que dans ton immensité elle soit

Davantage enrichie et comblée.

Lumière qui illumine mon chemin,

Je te confie ma chandelle vacillante ;

Mon coeur se ranime au contact du tien ;

Que ma journée soit plus éclatante,

Tout illuminée par l’Etoile du Matin.

Joie qui me cherche dans ma douleur,

Je ne peux te fermer mon coeur ;

L’arc-en-ciel éclaire ma nuée sombre,

Et me rappelle tes promesses sans nombre :

Demain, il n’y aura plus de pleurs.

Croix vers laquelle je lève la tête,

Fais que jamais je ne m’éloigne de toi !

Je me couche dans la poussière, sourd à la voix

D’une vie facile, car c’est à l’ombre de ton bois

Que renaît la vie de l’éternelle fête.

Que fit Matheson exactement ? Il abandonna sa vie, ouvrit son

coeur et rechercha la vraie lumière, renonçant à la gloire de la vie

présente. Voilà ce qu’est la soumission à Dieu ; elle ne peut résulter

que de la confiance en Lui. /

La cécité et le rejet s’avérèrent être pour George Matheson le

moyen par lequel l’amour de Dieu a illuminé sa vie. Il aurait pu se

poser la question vieille comme le monde : *Pourquoi ?,* mais Dieu

répond toujours : *Fais-moi confiance.* Matheson détourna ses

pensées de la jeune fille qu’il avait perdue, de la tentation très forte

de s’apitoyer sur son sort, de la rancoeur, de l’amertume contre

Dieu, du scepticisme à l’égard de sa Parole, de l’isolement égoïste

derrière lequel il aurait pu facilement se cacher, et éleva son âme

fatiguée et chargée vers un amour bien plus grand, un amour qui

ne le décevrait jamais. •

En déclarant *Je te rends la vie que Tu m ’a donnée,* Matheson

comprit qu *’il pouvait faire quelque chose* avec sa souffrance. C’est

au pied de la croix qu’il a appris la leçon de l’abandon. Si Jésus

n’avait pas été disposé à abandonner sa vie entre les mains d’un

monde qui allait commettre le pire crime de tous les temps, le salut

n’aurait jamais été possible. Mais à la croix, le Seigneur de toute

*La souffrance du rejet*

*19*

la terre s’est livré Lui-même entre les mains d’hommes pervers.

Pourtant, paradoxalement, personne ne Lui a ôté la vie. Il l’a

donnée de sa propre volonté, Il s’est offert au Père, Il \* a livré son

âme à la mort », Il est devenu le pain rompu et le vin répandu pour

la vie du monde. Nous vivons parce qu’il est mort. La puissance

de la croix ne sert pas à supprimer la souffrance mais à la

transformer.

*l* Le christianisme n’est pas une ‘assurance tous risques’ !

Comme l’a écrit George MacDonald, Jésus a souffert, « non pour

que nous soyons exemptés de la souffrance, mais pour que nos

souffrances deviennent comme les siennes ».

Pour George Matheson, le chemin de la croix passait par un

chagrin poignant. Dans sa puissance, Dieu aurait pu lui épargner

cette épreuve, mais II a préféré lui donner quelque chose de

beaucoup plus précieux que le bonheur qui ne lui avait pas souri :

l’huile de joie. Dieu accorde cette huile à ceux qui en ont besoin,

à ceux qui pleurent. En d’autres mots, son prix, ce sont les larmes.

Si George Matheson n’étais pas entré dans le désert de la solitude,

il n’aurait pas reçu ce précieux trésor: Diriez-vous que le prix en

était trop élevé ? La réponse dépend de votre perpective, du lonj

ou du court terme. Pensez à ce que Matheson aurait perdu. Pense;

à ce que le monde aurait perdu si cet homme avait obtenu le bonheur

dont il rêvait. Il le méprisa et attendit quelque chose de meilleur.

Dieu ne trompe jamais l’attente de nos coeurs, si ce n’est pour nous

accorder quelque chose de meilleur.

Avec quelles hésitations nous abandonnons nos vies à Dieu,

craignant plus ou moins de perdre tout ce qui compte dans la vie !

Nous ressemblons à des petits coquillages du littoral qui hésiteraient

à donner la cuillerée d’eau qu’ils contiennent, de peur que l’océan

ne puisse les remplir à nouveau ! Perdez votre vie, a dit Jésus, et

vous la retrouverez. Abandonnez-la moi, et Je vous donnerai toutes

choses. Le coquillage peut-il se faire une idée de la profondeur et

de l’étendue de la mer ? Pouvons-nous, vous et moi, sonder les

richesses et la plénitude de l’amour de Dieu ?

Dans sa cécité, Matheson a sans doute souvent médité sur la

lumière.

Lumière qui illumine mon chemin,

Je te confie ma chandelle vacillante.

Devait-il sacrifier sa seule source de lumière, sa chandelle

vacillante ? Il le fit. Quand le coeur de l’homme se ranime au

*20*

*La solitude*

contact du coeur de Dieu, que se passe-t-il ? Au lieu de vivre à la

pâle lueur d’une torche, il fait l’expérience d’une journée passée

dans une lumière plus éclatante, parce qu’illuminée par l’Etoile du

Matin.

Parce que les choses auxquelles il avait aspiré, les joies simples

de la vie, l’avaient fui, il soupira dans son désespoir après une autre

joie, après la source même de la joie :

Joie qui me cherche dans ma douleur...

Je me demande si, l’espace d’un moment, Matheson a réagi

comme je le fais parfois : « Je ne veux pas abandonner ma misère,

pas tout de suite. Dieu m’a ôté ce que je désirais le plus. J’ai le

droit de me plaindre. Je suis victime. Je refuse, du moins pour un

temps, toute consolation et toute guérison. Ne me parle pas de joie.

Tu as versé du vinaigre sur mes plaies. Laisse-moi les lécher un

certain temps. »

Si de telles pensées ont traversé l’esprit de Matheson, Dieu les

aura comprises, car Lui aussi a été homme. Dans sa grâce, Il l’a

aidé à les bannir et à écrire :

Je ne peux te fermer mon coeur.

Telle est la réponse d’un coeur humilié, un coeur qui admet sa

pauvreté et discerne l’amour qui l’attend, la joie qui le cherche

précisément parce que sa peine est si grande qu’il ne peut plus

s’attendre à rien d’autre que la mort. Alors, bien qu’aveugle, il voit

avec le regard de la foi, et à travers le brouillard de ses larmes, il

aperçoit l’arc-en-ciel. Il en vient à croire que la promesse de Dieu

est véridique : les larmes ne dureront pas éternellement. Un jour

se lèvera où elles auront disparu. Sa foi s’empare de la promesse

et, mystérieusement, il découvre que la douleur a cédé la place à

la joie. S’il avait fermé son coeur et s’était complu dans ses

sentiments, peut-être aurait-il trouvé un bonheur superficiel et

éphémère, mais il serait passé à côté de la vraie joie.

\* Si Dieu m’aime, Il me donnera le bonheur. » Oui et non. Le

bonheur n’est pas le mot qui convient. Lajoie est bien préférable.

Il ne s’agit plus d’un sentiment, de ‘se sentir bien’ mais de posséder

une vertu que personne ne peut nous ravir.

Amour, lumière, joie. Il y avait cependant encore quelque chose

que Dieu, qui est amour, Père des lumières et source de la joie,

voulait donner à Matheson : la croix. L’accepterait-il ? On peut

*La souffrance du rejet*

*21*

toujours l’éviter, mais au risque de la perdition éternelle. Matheson

répondit :

Croix, vers laquelle je lève ma tête,

Fais que jamais je ne m’éloigne de toi.

A ce moment précis, il comprit ce qu’il aurait rejeté. A deux

mains, il la serra et répondit vigoureusement OUI, il s’abandonnait,

abandonnait dans la poussière au pied de la croix tout ce à quoi il

s’était accroché —la voie d’une vie facile.

Que se passa-t-il alors ? Etait-ce la fin de l’histoire ? Non. Mille

fois non. De cette poussière stérile surgit quelque chose de prodi­

gieux :

... à l’ombre de ton bois,

Renaît la vie de l’éternelle fête.

*Tous mes désirs*

*sont devant toi*

C

’était un soir d’été 1949. J’étais assise sur un banc, au pied

d’une colline. A une distance respectueuse de moi se trouvait

l’homme que j’aimais et que, de tout mon coeur, je désirais

épouser. Plus d’une année s’était écoulée depuis qu’il m’avait

déclaré son amour. Mais il nous semblait que l’oeuvre missionnaire

à laquelle chacun de nous avait été appelé exigeait que nous restions

célibataires.

Comme mon père, cet homme admirait l’oeuvre multiforme de

Dieu et voyait en elle la preuve évidente de son pouvoir et des dons

généreux de sa grâce. Tous deux, nous nous délections de ce que

Dieu avait fait. Une brise tiède, chargée de la senteur résineuse des

sapins, nous caressait le visage. A nos pieds clignotaient les

lumières de la ville ; à l’horizon, le mont Hood dressait sa cime

majestueuse dans le ciel faiblement éclairé par la lune.

« Que les hommes seraient heureux s’ils soumettaient leurs

coeurs à l’amour qui gouverne les cieux ! » écrivit Boèce du donjon

où il attendait la mort, au cinquième siècle. Personnellement, je

*Tous mes désirs sont devant toi*

*23*

désirais ardemment être dirigée par cet amour-là, mais je risquais

de me laisser assujettir à un amour inférieur.

Je ne pense pas que nous ayons du tout prononcé le mot de

solitude lors de nos entretiens ce soir-là, mais il était certainement

sous-jacent à nos propos. Je devais bientôt rentrer chez moi, au

loin. Nous reverrions-nous ? Quand ? Où ? Devions-nous nous

résigner à rester célibataires ? *Non,~Seigneur, s'il te plaît,* murmu-

rai-je intérieurement, *je mourrai sans lui.* Par mon intellect, je

savais que dans son amour, Dieu ne donnerait jamais moins que ce

qu’il y a de meilleur. Pour mon coeur, le meilleur n’était rien

d’autre que le mariage avec cet homme. Ma raison disait que mon

coeur pouvait se tromper. Je désirais ce que Dieu voulait me

donner : rien de plus, rien de moins, rien d’autre. Etais-je en train

de me séduire moi-même ? Etais-je toujours disposée à me soumet­

tre à l’amour qui gouverne les cieux ?

C’étaient de telles pensées qui assaillaient mon esprit. Mais je

les gardai secrètes, décidée à ne dévoiler mes sentiments à aucun

homme, avant que celui-ci ne m’ait demandée en mariage. Même

après, je voulais rester très prudente, car le strip-tease sentimental

ouvre plus rapidement qu’on ne l’imagine parfois la porte au

strip-tease physique.

Jim souligna une vérité biblique à laquelle je n’avais pas prêté

grande attention jusque-là. Elle m’effraya quelque peu. « Chacun

tient de Dieu un don particulier, l’un d’une manière, l’autre de

l’autre. »

Le voilà encore en train de citer les Ecritures, me dis-je. Jim

Eliiot était une Bible ambulante. Il la connaissait presque par coeur ;

le texte qu’il évoqua était parfaitement adéquat et me transperça

jusqu’à la moelle.

\* N’as-tu jamais médité ce passage, Betty ? me demanda-t-il.

Le célibat est un don. ‘A ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves,

je dis qu’il leur est bon de rester comme moi’ Voilà ce qu’affirme

l’apôtre Paul. » (1 Corinthiens 7.7-8).

Cela lui ressemblait bien. Ces paroles n’étaient pas particulié

rement agréables à ce moment précis. Même s’il était un don, le

célibat ne m’attirait pas du tout. J’avais presque vingt-trois ans, et

mes amies se mariaient les unes après les autres. J’étais la seule

célibataire. Et là, à côté de moi, en cette soirée exquise et en cet

endroit idyllique, se trouvait l’homme dont je devinais le coeur

battre, dont je sentais la respiration, l’homme pour la conquête

*24*

*La solitude*

duquel j’aurais tout donné. Me demandait-il ma main ? Pas le moins

du monde. Il m’encourageait à regarder ma situation de célibataire

comme un *don.*

Ma vocation — vécue en tant que célibataire— était certaine­

ment un don. C’était un appel précis et un grand privilège. Mais le

célibat ! C’était une vocation pour les nonnes. Il m’était difficile de

le considérer comme un privilège, et hormis les bonnes soeurs, qui

pouvait bien y voir un don ? S’il devait être un don pour moi,

j’espérais de toutes mes forces qu’il ne durerait pas toute la vie.

Des années avant cet entretien, j’avais résolu qu’une chose

passerait avant tout : la connaissance de Christ. A l’âge de douze

ans, j’avais lu le Voyage du Chrétien, de John Bunyan, ainsi que

de nombreux récits missionnaires. Je savais que ma noble ambition

exigerait des sacrifices. J’appris petit à petit que pour vraiment

connaître Christ, il faut emprunter le chemin de l’obéissance.

< Celui qui a mes commandements et qui les garde, c’est celui qui

m’aime ; et celui qui m’aime sera aimé de mon Père, Je l’aimerai,

et Je me ferai connaître à lui » (Jean 14.21).

L’obéissance est une preuve d’amour, et l’amour ouvre au coeur

l’accès à la connaissance. Il ne s’écoule pas une seule journée qui

ne fournisse de nouvelles occasions de Le connaître, à condition

que nous fassions ce qu’il nous commande. Il est assez facile

d’acquiescer à un principe qui vient d’être souligné. Il est beaucoup

plus difficile de discerner l’occasion de le mettre en pratique, en

particulier si cette occasion se présente sous une forme répulsive.

Ce désir passionné — me marier — et insatisfait, pouvait-il

vraiment être le moyen que Dieu me proposait pour mieux connaître

Christ ? Je ne le voyais pas de cette façon.

Pour moi, le chemin de l’obéissance, c’était celui d’une vie

missionnaire. J’en étais persuadée, et cette perspective me remplis­

sait de joie. Mon zèle n’était pas exempt de mobiles moins purs,

tels que : Quel bonheur de penser que tu fais quelque chose pour

Dieu et que tu es admirée pour cela ! Et voilà que sur ce banc, une

autre question venait me troubler : « Et si l’obéissance ne consistait

pas seulement à être missionnaire, mais missionnaire célibataire ? »

Cette nuit-là, je me glissai doucement dans le lit pour ne pas

réveiller Jane, la soeur de Jim, dont je partageais la chambre. J’étais

allongée, bien réveillée, et j’eus une longue conversation silen­

cieuse avec le Seigneur. Il semblait me poser la question suivante :

« Que désires-tu le plus au monde ? »

*Tous mes désirs sont devant toi*

*25*

La première pensée qui me vint à l’esprit fut *\Jim Elliot.* Mais

je n’avais pas oublié ma promesse faite dix ans plus tôt, et que je

ne pouvais pas modifier. Avec l’espoir d’être véridique, je répon­

dis : « Te connaître toi, Seigneur. »

- Veux-tu accomplir ma volonté à tout prix ?

La vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Je ne pouvais rien

cacher aux yeux de Dieu.

- Oui, Seigneur.

Environ deux ans plus tôt, avant que je ne m’éprenne de Jim,

j’avais écrit :

Un jour prochain, peut-être, ta main forte

Me conduira là où je devrai résider

Absolument seule.

Seule, précieux Sauveur, mais pour Toi ;

Je serai heureuse, pourvu que je puisse voir

Jésus.

Je ne connais pas ton dessein pour l’avenir,

Mon esprit trouve en toi son repos parfait ;

Cela suffit.

Seigneur, tous mes désirs sont devant ta face,

Conduis-moi, peu importe où et comment ;

J’ai confiance en toi.

Du mieux que je le pus, une fois de plus je fis connaître mon

profond désir à Celui qui sonde tout, qui perce tous les secrets. Le

lendemain, je pris le bus pour Philadelphie, sans aucune certitude

de revoir Jim un jour.

*Le. don cCu veuvage*

P

endant les quatre années qui suivirent cette soirée mémorable

sur la colline, Dieu m’a fait le don du célibat. Comme tous

ses dons, celui-ci fut parfaitement approprié à la tâche qu’il

m’avait confiée alors, et je m’efforçai de l’accepter avec joie.

J’embarquai seule à bord d’un cargo pour l’Equateur, en Amérique

du Sud, puis j’étudiai l’espagnol avant de m’enfoncer dans la jungle

occidentale pour mettre par écrit une langue indienne. Jim accom-

plissait un travail similaire dans une autre tribu, de l’autre côté de

la Cordillière des Andes.

Le 8 octobre 1953, ma vie prit un nouveau virage et Dieu me

fit un autre don. C’était par une matinée radieuse à Quito, la

capitale, la ville de l’éternel printemps. J’avais du mal à contenir

ma joie. Je rencontrai un ami missionnaire qui travaillait sur le

même poste que moi, et qui me parla de la tâche qu’il devait

absolument terminer ce même jour. « Et vous, que faites-vous en

ce moment ?» me demanda-t-il.

« Eh bien, entre autres choses, je... me marie ce matin à dix

heures ! »

J’allais devenir Madame P. James Elliot. Quelle enthousiaste

*Le don du veuvage*

*27*

mission ! Telle était pour moi la volonté de Dieu à ce moment-là

— et pour le restant de mes jours, pensais-je. Les mots « jusqu’à

ce que la mort nous sépare » semblaient évoquer un temps très long.

Ce ne fut pas le cas. Vingt-sept mois plus tard, une autre mission

allait m’être confiée.

Cinq épouses et neuf enfants de moins de sept ans attendaient à

Shell Mera, en Equateur, des nouvelles de cinq hommes qui

s’étaient rendus dans le territoire d’une tribu d’indiens hostiles avec

l’espoir de s’en faire des amis et d’ouvrir ainsi la voie à un travail

missionnaire parmi eux. Le contact radio avait été perdu. Aucune

nouvelle n’arrivait plus.

La vie devait cependant continuer. Des foules de gens venaient

pour être secourus ; il fallait leur donner de la nourriture et leur

procurer des lits. Il fallait nourrir des nouveaux-nés, les langer et

laver des centaines de langes, car il n’y avait pas encore de couches

jetables à cette époque. Marj Saint, toujours efficace, dirigeait

l’organisation. Sa maison était le Q.G. d’Opération Auca. Son

mari, le pilote, manquait aussi. Heure après heure, elle collait son

oreille au poste radio pour essayer de capter des nouvelles des

rescapés. Entre les services rendus aux autres femmes qui avaient

des hôtes et des bébés, je parcourais frénétiquement les pages de

ma Bible dans l’espoir de trouver une promesse qui me garantirait

le retour de Jim. J’en trouvai une que je m’appropriai, pleine

d’espoir : \* Jacob reviendra, il jouira du repos et de la tranquillité >

(Jérémie 30.10). Je savais que Jacob était l’équivalent hébraïque de

James. A ce texte, j’ajoutai la prière du psalmiste : \* Souviens-Toi

de Ta promesse à ton serviteur, puisque Tu m’as donné l’espé­

rance » (Psaume 119.49), ainsi que le verset que Mom Cunnin­

gham, ma chère mère spirituelle, portait toujours en en-tête de ses

lettres : « Que le Dieu de l’espérance vous remplisse de toute joie

et de toute paix dans la foi... » (Romains 15.13). Je mettais ainsi

bout à bout des textes auxquels je raccrochais ma foi.

Nous attendions, suspendus au moindre espoir. Puis un mes­

sage : « Un corps aperçu de l’avion. »

« Sois tranquille, ma fille » ; j’écrivis dans mon journal ces

paroles de Naomi à Ruth. Puis j’ajoutai : « Jacob reviendra. »

« Un deuxième corps. » Lequel ? Nous voulions savoir. Non

identifié.

*28*

*La solitude*

L’armée américaine dépêcha sur les lieux du renfort venu de

Panama. Tandis que le C-47 décrivait de grands cercles au-dessus

du terrain, communiquant par radio avec nous, j’écrivis encore :

« 15 h 20. Aussi nous t’attendons, ô Eternel ! sur la voie de tes

jugements ; notre âme soupire après ton nom et après ton souvenir \*

(Esaïe 26.8).

Les minutes nous parurent des heures. Dix minutes plus tard,

je notai les paroles d’Elisabeth à sa cousine Marie : « Heureuse

celle qui a cru ! \* (Luc 1.45).

Une autre demi-heure s’écoula. « 16 h 00. Le survol se poursuit.

Espère en Dieu, car je le louerai encore » (Psaume 42.6).

Enfin, nous sûmes la vérité : les hommes étaient morts. Tous

les cinq.

Je n’étais plus une épouse. J’étais une veuve. Autre mission...

autre don ?

N’imaginez surtout pas que ce fut l’idée qui me traversa l’esprit

lorsque la nouvelle du décès de mon mari tomba. Terrassée comme

nous l’étions toutes, nous n’avons sans doute pu prononcer que ces

mots : *O Seigneur !*

Pas après pas, en essayant au cours des années de percer le

mystère de la souffrance (qui reste d’ailleurs impénétrable), j’ai

commencé à réaliser que dans un certain sens, toute chose est un

don, même mon veuvage. J’espère pouvoir me faire comprendre.

Il n’y aurait pas de veuvage si la mort n’existait pas. La Bible

qualifie la mort d’ennemie. Il n’y aurait pas de divorce s’il n’y avait

pas de péché. Le péché est de l’hostilité contre Dieu. Lorsque le

péché entra dans le monde par ce que les théologiens appellent la

chute de l’homme, il introduisit avec lui la mort et toutes sortes de

malheurs. Parce qu’Adam et Eve accordèrent une confiance plus

grande à la parole du serpent (« Vous ne mourrez pas ») qu’à celle

de Dieu (« Vous mourrez certainement \*), ils mangèrent du fruit

défendu. Cette ‘déclaration d’indépendance’, ce défi orgueilleux à

ce qu’ils auraient dû être, eut des conséquences qui affectent tous

les êtres humains.

Mais Dieu continue de nous aimer. Nous le savons parce que

la Bible nous le dit. Comme l’a écrit C.S. Lewis :

Vérité redoutable et surprenante, nous sommes les objets de

à

*Le don du veuvage*

*29*

son amour. Vous avez demandé un Dieu qui aime : vous l’avez.

Le grand esprit que vous avez invoqué avec tant de légèreté, le

« Seigneur à l’aspect effrayant » est présent : Il n’affiche pas une

bienveillance sénile, souhaitant d’un air somnolent que vous soyez

heureux dans vos entreprises, ni la sèche philanthropie d’un

magistrat consciencieux, ni l’empressement servile d’un hôte qui

se sent responsable du bien-être de ses invités, mais un feu

consumant, l’amour qui a créé le monde, tenace comme l’amour

de l’artiste pour son oeuvre, autoritaire comme l’amour de

l’homme pour son chien, tendre et attentionné comme l’amour

d’un père pour ses enfants, aussi jaloux, inexorable et exigeant

que l’amour entre époux.

Cet amour inexorable a permis que je devienne veuve. Mais

l’expression \* a permis que je devienne » n’est pas adéquate. Elle

me paraît faible aujourd’hui, car le Seigneur des armées est maître

absolu. Il détient l’autorité sur l’univers, Il a autorité sur ma propre

vie, non par usurpation des droits qu’il m’a accordés en me créant,

mais parce que je lui ai expressément demandé d’être le Seigneur

de ma vie. J’avais prié avec toute l’ardeur de l’enfant, puis de

l’adolescente, puis de la femme : *Que ta volonté soit faite.* L’irrup­

tion de cette autorité transcendante bouleverse la vie et entraîne

parfois d’immenses fractures.

La mort de mon mari en fut une. Dieu a fait plus que simplement

*permettre* qu’un tel malheur *m'arrive.* Je ne trouve pas de meilleur

moyen pour exprimer ce que je ressens que de dire : « Il m’a domrt

quelque chose. » Il m’a fait un don, celui du veuvage.

Comment puis-je affirmer pareille chose ?

c Dieu ne nous élève pas dans la gloire en un clin d’oeil. Nous

continuons à vivre sur terre, dans un monde déchiré, souffrant

d’une manière ou d’une autre des conséquences du péché, parfois

du nôtre, parfois de celui des autres. Mais j’ai finalement compris

que même la souffrance, grâce au pouvoir transformateur de la

croix, est un don, car dans ce monde brisé, *dans notre* peine, Dieu

se donne Lui-même à nous ; dans *notre* solitude, Il vient à notre

rencontre, comme dans l’expérience de Matheson II était venu sous

la forme de l’amour qui ne le laisserait jamais tomber.

En mourant, Jésus-Christ nous a donné la vie; En acceptant de

se livrer Lui-même entre les mains des criminels, le Fils de Dieu

est devenu le don le plus sublime jamais fait aux hommes, le pain

du monde, brisé par compassion. La pire chose qui se soit produite

est devenue la meilleure.

*30*

*La solitude*

Nous pouvons faire la même expérience, toutes proportions

gardées. À la croix de Jésus, nos croix sont changées en dons.

L’amour qui nous appelle à l’existence, qui nous courtise, qui

fait de nous son Epouse, qui L’a poussé à offrir sa vie, et qui nous

couronne tous les jours de bonté et de tendresse, ne nous délaissera

jamais, quoi que nous puissions ressentir dans nos moments de

solitude. « Je ne te délaisserai point, et Je ne t’abandonnerai point »

(Hébreux 13.5, où le texte grec comporte cinq négations différen­

tes).

Lorsque je parle du don du veuvage, je ne veux pas dire que

Dieu nous a créées veuves. Ce n’est pas Lui qui a inspiré aux Indiens

Aucas la pensée de brandir leurs lances et de viser juste. Ce n’est

pas Lui qui afflige les gens de tumeurs cancéreuses, ou les

nouveaux-nés de difformités ; ce n’est pas Lui qui pousse maris et

femmes à divorcer.

Ces malheurs font partie de tous ceux que l’homme a attirés sur

lui par sa décision de désobéir à Dieu. Dans le jardin d’Eden, il a

choisi la mort, contre laquelle Dieu venait juste de le mettre en

garde. Nous avons encore la faculté de choisir, et les conséquences

de nos choix sont aussi inexorables. Mais l’amour de notre créateur

l’est également.

*Sous Ces mêmes auspices*

D

eux jours après avoir appris la mort de Jim, je retournai avec

ma petite Valérie à Shandia, notre station missionnaire en

plein coeur de la jungle.

Le sixième cahier de mon journal personnel décrivait ma vie

durant nos quelques mois de mariage. Il était bien mince. Le temps

était venu d’en ouvrir un autre. Comme il n’y avait pas de magasin

où je puisse me procurer un cahier neuf, je pris mon ancien classeur

à feuillets mobiles, celui que j’utilisais pendant mes études au

collège biblique. Je l’ouvris au dernier intercalaire et lus ce que

j’avais écrit à l’âge de vingt-quatre ans (j’en avais alors vingt-neuf),

sans savoir quelle forme prendrait la réponse :

Seigneur, une fois de plus je confesse de tout mon coeur que

je suis à Toi. Je n’ai aucun droit sur ma vie passée, présente et à

venir. Je suis entièrement à Toi. Tu as dit : « Ne crains rien, car

Je te rachète, Je t’appelle par ton nom : tu es à Moi !... Je serai

avec toi... Je suis l’Eternel, ton Dieu... Parce que Je t’aime... Je

suis avec toi » (Esaïe 43.1-5). C’est pourquoi, cher Seigneur et

Maître, mon Rédempteur, mon Ami, mon Bien-aimé, accomplis

Ta volonté dans ma vie, quel qu’en soit le prix, pendant tout le

temps que Tu me donneras à vivre sur cette terre. Je ne sais pas

*32*

*La solitude*

à quel point elle peut être brève, mais j’ai confiance en Toi. « Tes

préceptes sont pour toujours mon héritage, car ils sont la joie de mon

coeur » (Psaume 119.111). « Il gardera ton âme \* (Psaume 121.7).

A Shandia, j’étais assise au bureau que Jim avait installé dans

le coin de notre chambre à coucher ; mon regard se perdit dehors,

dans la petite clairière au coeur d’une épaisse forêt. Dans la pièce

attenante, Valérie dormait sur un matelas en coton tout bosselé,

dans son petit lit en bois. C’était le dernier meuble que Jim avait

fait. Sur la page blanche suivante de mon classeur, je commençai

à écrire :

Un nouveau chapitre s’ouvre dans ma vie, un chapitre sans

Jim... Je viens de parcourir certaines parties de ce cahier ; elles

ont une résonance prophétique. A cette époque, Dieu m’avait

enseigné à trouver toute ma satisfaction en Lui, sans Jim. Mais

déjà alors je nourrissais l’espoir qu’un jour II nous donnerait l’un

à l’autre. Il le fit le 8 octobre 1953. Deux ans et trois mois de vie

commune.

« Seigneur,

puisse ta précieuse demeure être davantage remplie,

Même si pour cela il faut que la mienne se vide ici ;

Quelle merveilleuse récompense en perspective !

Amy Carmichaël

Ces mots me reviennent sans cesse à l’esprit. La paix qui

m’inonde dépasse certainement toute compréhension.

En accomplissant mon travail dans la maison et sur la station,

au milieu des Indiens, j’avais retrouvé la paix. J’avais levé les yeux

vers le Père des lumières, l’auteur de « toute grâce excellente et de

tout don parfait \* (Jacques 1.17).

Je dis bien que j’avais retrouvé la paix. Je ne prétends pas que

je ne souffrais pas de la solitude. Je me sentais seule, terriblement

seule. Je ne vais pas dire non plus que je n’avais pas de peine. J’étais

écrasée de chagrin. Mais j’avais cette paix que le monde ne peut

pas donner, qui ne vient pas de l’échange de la souffrance, mais de

son acceptation. J’appris que le même Seigneur « chez lequel il n’y

a ni changement ni ombre de variation \* (Jacques 1.17), le Seigneur

qui m’avait fait don du célibat puis du mariage, m’accordait

maintenant le don de la solitude. Etais-je prête à l’accepter de sa

main ? Pourrais-je L’en remercier ?

Je commençai à approfondir les leçons apprises au collège, à

*Sous les mêmes auspices*

*33*

savoir trouver ma satisfaction en Christ, en dehors de l’homme que

je désirais pour époux. C’était un don que je n’aurais pas pu recevoir

dans un autre contexte que celui de la solitude du célibat. Mainte

nant que Jim était mort, je devais réapprendre la même leçon. Ce

fut plus difficile cette fois-ci, car je n’étais pas soutenue par l’espoir

du mariage avec Jim.

Les paroles d’Amy Carmichaël, « même s’il faut que la mienne

(ma maison) se vide ici », prenaient une résonance toute différente ;

j’avais en effet maintenant ce que je ne possédais pas du temps de

mes études au collège : une maison en propre, conçue et bâtie par

Jim, meublée d’objets frustes mais fonctionnels qu’il avait réalisés

de ses mains, une maison dont chaque recoin respirait l’odeur de

sa personnalité et de sa présence.? Cette demeure semblait vide

désormais, mais vide afin que celle du Seigneur puisse se remplir

davantage. Tel était l’objet de ma confiance et de ma prière. Certes,

j’avais encore mon bébé, un don éminemment précieux lorsqu’il

était venu au monde, et encore plus précieux maintenant, l’héritage

de Jim, le fruit de notre amour, un présent céleste de réconfort et

de joie. Si je n’avais pas été veuve, je n’aurais jamais pu envisager

ma maison et mon enfant sous cet éclairage.

N’avais-je pas aspiré par dessus tout à connaître Dieu ? Le

Seigneur a répondu à ma prière tout au long des années, celles de

mon célibat, celles de ma vie conjugale et de la maternité. Il était

temps que je Le découvre aussi dans la vallée de l’ombre de la mort.

Le veuvage m’a fait prendre conscience d’une autre solitude.

Ma vie sociale se limitait essentiellement à des contacts avec mes

amis indiens quechua. J’ai toujours été une étrangère pour les

Indiens ; de peau très blanche, de haute taille et d’un autre peuple.

Mais je m’étais habituée à cette situation, et eux s’étaient accoutu­

més à moi. Nous trouvions ample matière à rire de nos nombreuses

différences. Cela m’amusa beaucoup moins de constater, lors de

rares rencontres avec d’autres missionnaires, que j’étais également

devenue une étrangère pour eux. D’une certaine manière, tous les

célibataires sont des laissés pour compte dans la société. Us sont

considérés comme des handicapés, au même titre que les unijam­

bistes. Dieu a voulu que tous les humains aient deux jambes. Quand

nous les possédons, nous n’y faisons pas attention; il suffit que nous

soyons amputés de l’une d’elles, pour que brusquement notre

infirmité se remarque.

*34*

*La solitude*

Le mariage faisait partie du dessein divin pour les hommes et

les femmes. Le péché et la mort l’ont faussé. L’enseignement public

vise à faire de la communauté plutôt que de la famille l’unité sociale

fondamentale, car la famille au sens traditionnel est devenue une

curiosité. Rappelons ce que Dieu entend par famille : une mère, un

père et les enfants qu’ils ont procréés ensemble. Ce genre de famille

se rencontre si rarement qu’il a fallu lui donner un don spécial, la

« famille nucléaire », qui ne constitue qu’un infime pourcentage de

ce que l’administration nomme « foyer ».

Malgré le rejet des anciennes normes par le monde moderne,

de nombreux rassemblements sont constitués de couples, à condi­

tion de donner à ce terme un sens un peu large. En tant que veuve,

je n’ai jamais apprécié d’être la cinquième roue du carrosse. Je

déséquilibrais tout simplement par ma présence, mais j’ai dû

accepter ce fait. Personne n’y pouvait rien. C’eût été stupide

d’exiger que les gens mariés m’entourent. Plusieurs ont essayé.

D’ailleurs, au début de mon veuvage, tout le monde était plein

d’égards pour moi ; on me couvait, on proposait de m’aider, on

m’invitait. Beaucoup de personnes continuèrent de me témoigner

leur amitié même après la période de deuil, mais ils ne pouvaient

absolument rien contre le fait que désormais je n’étais plus que la

moitié d’un couple.

Alors qui pouvait faire quelque chose à cet égard ? Dieu, bien

sûr, s’il avait voulu me donner un autre époux ; mais je n’avais

aucune raison de m’attendre à un miracle. Y avait-il quelque chose

que moi, je puisse faire ? J’étais littéralement submergée de con­

seils sur l’art et la manière de « capturer » un mari. Je n’eus aucune

envie d’essayer. Il était beaucoup plus important pour moi d’accep­

ter la place que Dieu m’assignait. En tant que veuve, j’étais toujours

membre du même corps. Christ en était la tête, et le dessein de Dieu

n’était pas modifié parce que j’avais perdu mon mari. Cela faisait

partie de son plan.

Comme les colleys que mon ami Vergil Holland essaye de

dresser pour garder les troupeaux, je ne saisissais pas la finalité du

plan de Dieu. Les chiens n’ont aucun idée de ce que leur maître

veut faire avec le bétail. Ils ne savent qu’une chose : ils doivent

obéir. Je me sentais désemparée et je manquais d’assurance à la

place que j’occupais alors. Dans beaucoup de domaines, j’allais

avoir quantité de choses à apprendre, notamment comment diriger

mon foyer monoparental et comment guider la jeune église que Jim

avait laissée derrière lui. Mes devoirs d’épouse, de mère, d’ensei­

*Sous les mêmes auspices*

*35*

gnante et de traductrice de la Bible étaient bien définis, mais la liste

des tâches s’était considérablement allongée.

Plusieurs années auparavant, mon père avait été associé à mon

oncle dans l’édition d’une revue chrétienne. A la mort de mon oncle

Charlie, mon père se sentit écrasé sous sa nouvelle responsabilité

de seul éditeur. Les mots que mon grand-père lui écrivit alors m’ont

grandement aidée : « Nous sommes tous sous les mêmes auspices. \*

Dans sa souveraine volonté, Dieu m’avait assigné une nouvelle

place. Je pus l’accepter, avec toutes les responsabilités et les

difficultés qui s’y rattachaient, assurée que ces paroles se réalise

raient pour moi : « L’Eternel marchera Lui-même devant toi, Il sera

lui-même avec toi, Il ne te délaissera point, Il ne t’abandonnera

point ; ne crains point, et ne t’effraie point » (Deutéronome 31.8).

Cette promesse formelle m’encouragea énormément. Les aus­

pices sous lesquelles je travaillais n’avaient pas changé. Pour

répondre aux nécessités quotidiennes, je trouvai mon salut dans la

mise en pratique de cette ancienne maxime inscrite dans un vieux

presbytère anglais : *Accomplis la chose suivante.* En prenant ainsi

les choses au fur et à mesure où elles se présentaient, comme

exprimant pour moi la volonté de Dieu à ce moment-là, je n’eus

plus longtemps l’impression d’être une laissée pour compte.

*Le divorce :*

*C ’fiumîCiatîon uCtîme*

P

armi les nombreuses lettres que j’ai reçues après la mort de

Jim, l’une venait d’une ancienne camarade du collège bibli-

que. Celle-ci me racontait qu’un jour son mari, missionnaire,

était rentré après avoir fait les courses, et en déposant les sacs sur

la table de la cuisine, il lui avait dit : « Je te quitte. » Puis il avait

pivoté sur ses talons et était sorti. Cette femme voulait que je sache

qu’il existe des façons pires que la mort de perdre son mari. Je n’en

avais jamais douté.

Le divorce est une calamité. Je suis tentée de penser que les

gens divorcés devraient éprouver envers la séparation autant de

haine que Dieu. Pourtant, cette triste réalité se renouvelle constam-

ment. Elle anéantit la vie des familles et des individus, et crée le

chaos dans l’église et dans la société. Comme je n’ai personnelle

ment pas connu cette expérience, je me permets de citer des extraits

de la lettre d’une personne qui l’a vécue. En en-tête figuraient les

mots du Psaume 68.7 : « Dieu donne une famille à ceux qui étaient

abandonnés. »

*Le divorce : l'humiliation ultime*

*37*

Je lisais les Psaumes, un soir, quand ce verset frappa mon

attention comme jamais auparavant. Je prenais mes dispositions

pour aller vivre seule en appartement, et j’étais plus effrayée que

je ne voulais l’admettre... Plus de bruit quand j’ouvrirais la

porte... aucun signe de vie... et pire que tout, plus personne qui

m’attendrait. Je découvrais l’horrible réalité : malgré les amis et

la famille qui m’entouraient de leur affection, j’étais vraiment

*seule* pour la première fois de ma vie.

Je fus surprise, même choquée, de reconnaîtrer ma propre

condition dans l’en-tête : *Dieu donne une famille à ceux qui étaient*

*abandonnés.* Comment ? Cette affirmation me parut très auda­

cieuse. Pourtant, je savais par expérience que Dieu ne fait jamais

de promesses vaines.

Quand nous parlons de notre solitude, nous sous-entendons

généralement qu’il n’y a personne à des lieues à la ronde. Personne

à nos côtés, personne à qui parler. Ou alors, nous voulons dire que

personne ne se trouve sur la même « longueur d’ondes » que nous,

que personne ne nous comprend, ce qui peut être une solitude pire

que l’absence de tout être humain. Ma solitude n’est pas atténuée

simplement par la présence de quelqu’un. Il faut que ce soif

quelqu’un de très particulier, quelqu’un qui me comprenne, quel­

qu’un qui m’écoute et se tienne à mes côtés *quand j'ai besoin de*

*lui.* C’est ce dernier aspect qui m’a poussée à sonder les profondeurs

de ma solitude. De tous mes amis, aucun ne pouvait être en tout

temps avec moi. Et même s’ils avaient pu l’être, aucun d’eux

n’aurait eu le pouvoir de modifier ma situation en quoi que ce soit.

C’était mon problème, en définitive.

Et voilà que la Bible déclarait que Dieu pouvait faire quelque

chose à propos de ma solitude. D’ailleurs, si vous lisez la suite de

ce Psaume, vous découvrirez que Dieu peut intervenir dans toutes

sortes de situations. Rien ne Lui est trop difficile. Le psalmiste

s’appuie sur l’histoire passée des Hébreux pour justifier son affir­

mation : Dieu est toujours à côté de son peuple dans ses combats

pour la survie, de l’exode massif de l’Egypte jusqu’au triste sort

des veuves et des orphelins. Il se soucie de la justice. Il est plein

de compassion. Bien que s’intéressant au sort des nations, Il

n’oublie pas de se pencher sur nos besoins individuels. Il est venu

sur la terre pour le prouver et c’est pourquoi II peut compatir à nos

faiblesses. Ù comprend nos états d’âme parce qu’ayant Lui-même

été homme, Il a fait l’expérience de la solitude.

Voilà donc une personne qui non seulement me comprend, mais

*38*

*La solitude*

qui me fascine, une personne que je désire passionnément connaî­

tre. Christ me fait sortir de mon égoïsme naturel en écoutant mes

plaintes et en me faisant prendre du recul pour avoir une vue

d’ensemble plus réaliste. Mieux je Le connais, plus je prends goût

à ce qui L’intéresse, plus je vis dans l’attente de son royaume à

venir, plus j’ai envie que sa volonté soit faite sur la terre comme

au ciel.

A l’approche des congés missionnaires, nous faisions nos

préparatifs pour rentrer à la maison. Ce souvenir s’applique à ma

situation présente. Où est finalement ma maison ? Là où se trouve

Christ. Mon appartement est devenu un foyer parce que je le partage

avec Lui. En l’ayant transformé en lieu agréable, j’ai découvert de

nouvelles manières d’exercer le don de l’hospitalité qu’il m’avait

accordé durant les années passées. Dieu m’a donné un foyer pour

que je le partage avec d’autres.

}Au cours de l’année écoulée, j’ai mieux saisi la réalité d’une

famille beaucoup plus étendue que ma famille naturelle, aussi

précieuse me soit-elle. Font partie de ma famille élargie tous ceux

qui entretiennent avec Christ une communion étroite. Ce sont ceux

et celles qui ont écouté mes cris et m’ont encouragée à dépasser le

cadre restreint de ma propre personne et à regarder autour de moi.

Ce sont ceux que Dieu a utilisés non seulement pour adoucir ma

solitude, mais aussi pour approfondir mon amour du royaume

céleste^En prenant ma place pour servir au sein de la communauté

chrétienne, j’aurais bien peu d’occasions de me sentir seule !

Mon bonheur dépend moins des circonstances immédiates et

davantage de ce que le Seigneur accomplit. Aussi limitée que soit

ma compréhension des choses, je sais que Dieu n’est jamais

perdant, qu’il a accepté la pire humiliation et la défaite et qu’il a

entièrement retourné la situation. D’une certaine manière, Il a

intégré mes plans ruinés dans son plan plus vaste. De cette façon,

dans les moments où je suis obligée de faire face à ma solitude, je

n’ai plus du tout l’impression d’être seule !

Il est bon d’entendre d’autres témoins s’exprimer sur les mêmes

choses. Je suis heureuse que la lettre de Bonnie soit arrivée à temps

pour être incluse dans ce chapitre. Elle et moi avons lu le même

Livre, et avons découvert que sa vérité transforme la vie. Dieu est

à l’oeuvre pour changer les choses de l’intérieur.

Ceci illustre ce que mon message veut dire à propos durfon de

la solitude. Le don de Bonnie est non seulement un don pour elle,

mais également, comme tous les dons de Dieu, un don pour les

*Le divorce : l'humiliation ultime*

*39*

autres, ceux qui, par exemple, ont goûté à son hospitalité, et ceux

qu’elle est maintenant en mesure de consoler, y compris vous et

moi.

Elle avoue qu’elle n’a plus le temps de ruminer sur sa solitude,

ce qui confirme les paroles de Paul aux Romains :

Bien plus, nous nous glorifions même des afflictions, sachant

que l’affliction produit la persévérance, la persévérance la victoire

dans l’épreuve, et cette victoire l’espérance. Or l’espérance ne

trompe point, parce que l’amour de Dieu est répandu dans nos

coeurs (Romains 5.3-5).

Si Dieu avait supprimé la difficulté, Il aurait du même coup fait

disparaître la bénédiction particulière qui lui est attachée. Si Bonnie

n’avait pas fait face à ses problèmes de la bonne façon, elle serait

passée à côté de cette bénédiction. En acceptant sa situation, elle

mettait sa volonté en accord avec celle de Dieu, elle déclarait

vouloir coopérer avec Lui, elle acceptait de porter son joug. J’ai le

sentiment très net qu’elle trouve ce joug léger, alors qu’il est si

lourd quand il est porté seul. Elle a découvert que l’acceptation

procure la paix.

*Un amour suffisamment*

*fort pour 6 Cesser*

L

a perte d’un être cher, que ce soit par la mort ou autrement,

nous amène au bord de l’abîme du mystère. Si nous luttons,

ce que la plupart d’entre nous sont contraints à faire, nous

en arrivons inévitablement à demander à Dieu pourquoi II a jugé

bon de nous ravir un bien si précieux. Nous n’obtiendrons certai-

nement pas une réponse pleinement satisfaisante, mais au moins le

rappel, si nécessaire, que notre trésor se trouve là où est notre

coeur. Si nous avons placé tous nos oeufs dans le seul panier des

préoccupations terrestres, il ne nous restera pas grand-chose lors-

que le panier tombera. Les chrétiens, citoyens d’une autre patrie,

sujets d’un roi céleste, sont supposés placer leur affection là-haut

plutôt qu’ici-bas ; cette leçon, peu l’apprennent s’ils n’ont pas connu

de mortelles angoisses.

L’amour que Sheldon Vanauken portait à sa femme Davy, ainsi

qu’il le décrit dans son livret *Severe Mercy,* était un amour fou,

passionné, romantique et, comme le lui fit remarquer son ami

C.S. Lewis, un amour égoïste. Avant d’être chrétiens, une vision

à court terme du bonheur les avait amenés à exclure tout le monde

*Un amour suffisamment fort pour blesser*

*41*

de leur vie, au point de refuser même que des enfants viennent

troubler leur intimité. Lorsqu’ils se convertirent, Vanauken com­

mença par trouver que sa femme devenait « plus sainte qu’il ne le

fallait » et considéra désormais Dieu comme un rival. Une nuit,

Davy offrit sa vie à Dieu en faveur de son mari, pour que celui-ci

trouve pleine satisfaction dans le Seigneur.

N’avaient-ils pas eu toute la satisfaction que chacun peut espé

rer ? Davy savait que non. Elle avait obtenu la sienne en Christ, et

désirait ardemment que son mari fasse la même expérience. La

prière de cette femme fut un choix solennel ; c’était une prière qui lui

coûterait un sacrifice, et elle le pressentait. A raison. Dieu accepta sa

soumission inconditionnelle, et un an plus tard, elle mourait.

« Quelle étrange réponse ! » se diront quelques-uns. La « fin »

d’un mariage heureux. Privé de l’objet de la passion qui avait exclu

toute autre chose et toute autre personne, Vanauken trouva, après

beaucoup d’angoisse, l’épanouissement pour lequel Davy avait tant

prié. Sa mort fut ce que Lewis appela une douloureuse miséri­

corde.

Se peut-il que Dieu reprenne quelqu’un sous prétexte que nous

l’aimons trop ? Je ne le pense pas. Il est impossible d’aimer trop,

car l’amour est issu de Dieu qui est Lui-même amour. En général,

nous n’aimons pas assez ou trop sentimentalement. Notre amour,

bien que reçu de Dieu, est habituellement mêlé à l’égoïsme et au

désir de posséder. Il a donc besoin d’être fortifié et purifié. L’amour

humain est souvent désordonné, inconstant, impulsif, et non limité

aux liens légitimes. Si nous aimons quelqu’un plus que Dieu, c’est

pire que de la démesure, c’est de l’idolâtrie. Si Dieu occupe la

première place dans notre coeur, toutes nos autres affections sont

en règle et à leur juste place. Si Dieu n’a pas la préséance, tous nos

amours, même ceux qui n’ont aucun rapport avec la sexualité,

deviennent rapidement *autogratifiants,* et nuisent de ce fait autant

à celui qui aime qu’à celui qui est aimé.

Vanauken avait construit un monde pour lui-même et pour la

femme qu’il aimait, et l’avait entouré de ce qu’ils appelaient la

barrière éblouissante. Excluant tout le reste, ils étaient décidés à

vivre selon leurs normes. C’était une structure rigide, maintenue à

grands risques ; et lorsque Christ entra dans leurs vies, le mur

s’effondra. « Quiconque tombera sur cette pierre s’y brisera, et

celui sur qui elle tombera sera écrasé » (Luc 20.18). Lewis aida

Vanauken à comprendre que son agonie était une preuve de la

compassion de Dieu.

*42*

*La solitude*

Dans sa miséricorde, Dieu se tient silencieusement à nos côtés

et permet que nous soyons au supplice. Car il faut souvent que nous

ne sachions plus vers qui nous tourner, pour que nous nous

décidions enfin à nous tourner vers Lui. Dans un de ses poèmes,

Francis Thompson décrit les efforts d’un homme pour fuir Dieu et

trouver du repos ailleurs.

Je L’ai fui à longueur de nuit,

A longueur de jour,

A longueur d’années,

Par d’innombrables détours,

Et dans le labyrinthe de mes pensées ;

Mes larmes mêmes m’ont caché de Lui...

L’homme essaya l’amour romantique, rechercha l’amour des

enfants, se tourna vers la nature, alors que

Toujours sans précipitation,

D’un pas assuré

Mû par sa seule volonté,

Devant moi, Il a fait irruption.

Cet homme a été finalement chassé sur la terre. Il entendit autour

de lui une voix semblable à de grandes eaux qui disait :

Ce n’est pas pour te faire pleurer

Que Je t’ai privé de tes biens,

Mais pour que tu t’efforces de retrouver

Ce que tu as cru perdu à jamais ;

Je l’ai rassemblé dans mon palais ;

Lève-toi, saisis ma main, et viens.

« Ce n’est pas pour te faire pleurer. » Comme un chirurgien

adroit, il se peut que Dieu soit obligé de nous blesser, mais jamais

pour nous nuire. Son objectif reste l’intégrité de notre personne.

« Rassemblé dans mon palais. » Tout ce que nous avons perdu ?

N’était-ce qu’une perte imaginaire ? Comment est-ce possible ?

Ne nous posons pas trop de questions sur la manière dont Dieu

accomplit son oeuvre secrète. Mais considérons celles-ci :

Dieu peut-Il dresser une table dans le désert ? (Psaume 78.19)

Ton Dieu a-t-Il pu te délivrer des lions ? (Daniel 6.20)

Ces os pourront-ils revivre ? (Ezéchiel 37.3)

Comment l’Eternel délivrera -t-D Jérusalem ? (2 Rois 18.35)

*Un amour suffisamment fort pour blesser*

*43*

Est-ce que Tu affligerais cette veuve ? (1 Rois 17.20)

Que faire ? (2 Rois 6.19)

Qu’avons-nous encore à espérer de l’Eternel ? (2 Rois 6.33)

Où achèterons-nous des pains ? (Jean 6.5)

Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ?

(Jean 3.4)

Comment pourrais-Tu me donner de l’eau vive ? (Jean 4.11)

Comment peut-Il nous donner sa chair à manger ? (Jean 6.52)

Comment peut-Il enseigner, Lui qui n’a point étudié ?

(Jean 7.15)

Qu’est-ce que cela pour tant de gens ? (Jean 6.9)

Qui nous roulera la pierre ? (Marc 16.3)

A ces questions d’hommes et de femmes de la Bible, nous

pourrions ajouter nos propres interrogations sur la manière dont

Dieu met les choses en réserve pour nous. Lorsqu’un enfant meurt,

la réponse n’est pas difficile : l’enfant est au ciel. Mais qu’en est-il

des autres pertes ?

La Bible retrace les cheminements mystérieux de Dieu avec les

hommes, pris individuellement. A chaque page, elle nous convainc

que Quelqu’un maîtrise parfaitement toutes choses. Nous avon:

tendance à écarter la possibilité du mystère dans nos vies, même s

nous sommes des lecteurs assidus de l’Ecriture et si nous croyons

fermement ce qu’elle enseigne. Ne nous arrive-t-il pas de dire :

« C’était bon pour autrefois ! » ? Jésus-Christ est le même. Hier.

Aujourd’hui. Eternellement. Nous avons d’innombrables promes­

ses qui nous rappellent que le visible n’est pas toute la réalité.

Celle-ci sera dévoilée dans l’invisible.

« Car nos légères afflictions du moment présent produisent pour

nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire, parce que

nous regardons non point aux choses visibles, mais à celles qui sont

invisibles ; car les choses visibles sont passagères, et les invisibles

sont éternelles » (2 Corinthiens 4.17-18).

Comment savoir si les paroles « ce n’est pas pour te nuire » sont

vraies ? Comment fixer nos regards sur les choses invisibles ? Il

n’y a pas de réponse en dehors de la foi, foi dans la nature de Dieu

Lui-même. C’est ce qui constitue l’ancre de notre âme, à l’exclusion

de toute autre chose.

***1O***

*La mort : un nouveau*

*commencement*

M

on amie Kathy vient juste de marier sa seconde fille. Il lui

en reste une à la maison. Sa façon de faire face à

l’inévitable prochaine solitude du « nid vide » est radica-

lement différente de l’attitude habituelle. Voici ce qu’elle m’écri-

vit :

Aussi douloureuse et émouvante que puisse paraître *mainte-*

*nant* la pensée de savoir Amy encore à la maison pour une année

seulement, je *sais qu’alors,* je bénéficierai d’une grâce suffisante

et de nouvelles indications pour diriger ma vie. Cela me remplit

d’espoir, *car Celui qui en a fait la promesse est fidèle.*

La promesse à laquelle Kathy faisait référence était évidemment

celle de Dieu à Paul : « Ma grâce te suffit, car ma force s’accomplit

dans la faiblesse » (2 Corinthiens 12.19). Et une nouvelle feuille de

route. C’est ce qu’entraîne toute perte, de quelque nature qu’elle

soit — la mort d’un enfant pour sa mère, celle d’un mari ou d’un

fiancé, la perte de son travail, de sa santé, de son image de soi, de

son foyer — à conditions que nous ayons des oreilles pour entendre

*La mort : un nouveau commencement*

*45*

les directives que Dieu nous donne et des yeux pour apercevoir le

bien qu’il veut tirer pour nous de cette perte. Même lorsque le

chagrin bouche nos oreilles et brouille notre vue, le Seigneur

continue d’agir en secret et nous révèle des années plus tard ce

qu’au moment même nous n’avions pas la foi de nous approprier.

« Je ne veux perdre aucune leçon », avais-je écrit quelques

semaines après la mort de Jim.

Pourtant je constate que les événements ne changent pas les

âmes. C’est la manière dont nous réagissons en face d’eux qui

finalement nous transforme. Bien que j’entre dans un nouveau

champ d’action par la volonté de Celui qui a ainsi orienté ma vie,

je trouve que de petites choses — énormes à ses yeux — me voilent

sa face : je manque de patience à l’égard des Indiens, je paresse,

je ne me discipline pas suffisamment pour bien préparer les cours

que je dispense aux filles quechua, etc.

Deux jours plus tard :

Je me suis montrée si impatiente avec les filles à l’école que

j’ai dû m’absenter quelques instants et faire une coupure en

écrivant une lettre. L’après-midi, j’ai tenu la réunion à l’intention

de ceux qui enseignent la Bible aux enfants. Je me sentais

désemparée sans Jim ; c’était toujours lui qui présidait cette

réunion. Il y a mille et une choses à faire : où avait-il rangé la

réserve de pétrole pour les lampes ? Quelqu’un s’est introduit

dans la réserve. Qu’a-t-il volé ? Je ne sais pas ce qu’elle contenait.

Hector, un maître d’école, est venu discuter de ses appointements.

C’est une affaire si compliqués que je n’y ai rien compris.

Je mentionne ces détails, parmi des centaines d’autres sembla

blés, pour montrer qu’en dépit de mes ambitions spirituelles

élevées, le don du veuvage ne m’avait pas catapultée dans la

sainteté. En regardant en arrière, je constate que l’Esprit de Dieu

n’a pas cessé un instant son oeuvre en moi ; son action dans une

âme est souvent imperceptible, l’Esprit agit d’une façon cachée,

comme le levain. Parce que je m’imaginais qu’en raison de l’im­

mense perte que je venais de subir, Dieu devait nécessairement

avoir à l’esprit un grand bienfait compensatoire pour moi, j’étais

loin d’être toujours obéissante pour discerner dans les petites tribula­

tions quotidiennes ma « feuille de route », le moyen par lequel Dieu

allait me faire entrer en possession du bénéfice de l’épreuve. Pour cela,

je devais tout simplement marcher, « une ! deux ! une ! deux ! »

Le réveil matinal était la pire des choses. *Une nouvelle journée*

*46*

*La solitude*

*sans lui !* Telle était ma première pensée. Puis me venait à l’esprit

le souvenir du Seigneur plein de compassion, comme l’exprime si

bien ce vieux cantique :

Avec Toi, toujours avec Toi, lorsque l’horizon se colore,

Lorsque l’oiseau s’éveille et que les ombres fuient ;

Plus précieuse que le matin, plus douce que l’aurore,

La certitude paisible que Tu es avec moi m’envahit.

Harriet Beecher Stowe

Je n’avais jamais senti auparavant que sa présence était plus

douce que l’aurore. Maintenant, après le deuil de mon mari, oui.

La mort marque un nouveau commencement. Lilias Trotter

illustre ce principe mystérieux dans ses aquarelles qui représentent

des fleurs avec leurs fructifications. A côté d’un calice qui a perdu

tous ses pétales, elle a écrit ces mots :

Regardez l’expression d’abandon qui se reflète dans ce calice „

de rose sauvage au fur et à mesure que le temps s’écoule. La fleur

s’achemine vers son destin, ce destin identique pour tous : la mort.

L’image de vanité a disparu, chassée par une autre, joyeuse

celle-ci, car parallèlement à la mort inéluctable qui s’avance, une

vie plus riche a commencé son oeuvre au coeur même de la fleur.

Mort, vie, car < La trame de ce monde est toujours tissée avec le

fil de la mort ».

Le fruit a commencé à se former ; avec lui mûriront les graines

pleines de promesses.

La mort doit être de plus en plus totale pour que la vie

s’échappe, n’étant plus désormais limitée au cadre étroit de notre

être personnel, mais se multipliant à l’infini dans l’âme des autres.

La mort doit atteindre la source même de notre nature pour la

libérer : il ne s’agit pas simplement d’abandonner telle ou telle

chose, mais de nous livrer nous-mêmes, aveuglément et sans

réserve. La mort doit frapper tout ce qui ferait obstacle à l’oeuvre

de Dieu en nous : tous les centres d’intérêt, toutes les pulsions,

toutes les énergies, tout ce qui est « né de la chair », tout ce qui

est simplement humain et n’appartient pas à son Esprit.

’ « La mort doit être de plus en plus totale. » Cette phrase a une

résonance morbide, un mot d’origine latine qui se rapporte à la

maladie et qui est de la même racine que le verbe « mourir ». Mais

la mort dont les peintures de Trotter illustrent la signification

spirituelle, loin d’être associée à quelque chose de maladif et de

malsain, évoque plutôt la santé, le bien-être, la vitalité, *la vie'lLa.*

*La mort : un nouveau commencement*

*47*

solitude est une façon de mourir dont la plupart d’entre nous font

l’expérience, tôt ou tard. Loin d’être « mauvaise » pour nous, d’être

par exemple un empêchement à notre croissance spirituelle, elle

peut être le moyen de faire s’épanouir des fleurs spirituelles

jusque-là cachées. La pleine beauté de la rose sauvage, dans son

épanouissement, dépend de sa mort incessante et de la vie qui la

suit. La mort de la semence qui tombe en terre produit un nouveau

cycle de vie, d’abord une pousse fragile, puis une tige rigide, enfin

le bourgeon et la fleur. La fleur doit mourir pour donner naissance

au fruit. Celui-ci doit mourir pour libérer les graines qui vont

s’enfouir dans la terre. A son tour, la graine meurt, et un nouveau

cycle recommence. Rien ne se perd. Les feuilles mortes, les

dépouilles mortes, les déchets de toutes sortes enrichissent le sol.

Dans le plan de Dieu, que ce soit une fleur ou un être humain, rien

ne sert à rien. Les deuils prennent leur place dans le plan divin

visant à en faire ressortir du bien. $

Le même Esprit qui a conçu le cycle de la vie végétale a élaboré

aussi le cycle perpétuel de la vie et de la mort dans le cas de

l’homme. Notre vie n’aurait pas pu commencer si notre mère

n’avait pas donné de sa vie. Mettre au monde, c’est aussi donnei

le jour. Mais « donner la vie » ou « donner le jour » implique au

départ une expérience de mort, celle de la mère qui risque sa vie

pour délivrer l’enfant, celle de l’enfant qui abandonne la chaleur et

la sécurité du sein maternel pour affronter un monde froid et

inconnu.

Tout passage d’un état à un autre est à la fois une mort et une

vie. Lorsque l’enfant est sevré, il expérimente la séparation d’avec

la seule source de réconfort et d’alimentation qu’il a connue

jusque-là. Il se retrouve soudain *seul.* Il en est de même de la mère

qui découvre pour la première fois la séparation d’avec le bébé qui

était si intimement et si physiquement partie intégrante d’elle-

même. Le sevrage est donc une forme de mort pour l’enfant et pour

sa maman.

Lorsque l’enfant fait ses premiers pas, il s’éloigne de sa mère.

Lorsqu’il quitte la maison pour l’école, c’est la fin de sa sécurité

et d’une certaine liberté. Il découvre ce qu’est la solitude, et sa

maman également, car si pour elle la scolarisation de son enfant

marque l’aube d’une nouvelle liberté, elle se rend bien compte

qu’elle a d’une certaine manière perdu son petit.

*48*

*La solitude*

La puberté, qui annonce la future vie de paternité et de mater­

nité, sonne le glas de l’enfance. A l’âge de douze ans, Jésus a pris

une certaine indépendance par rapport à ses parents, pour s’occuper

des affaires de son vrai Père. Le moment était venu pour Lui

d’assumer de nouvelles responsabilités. (Ce récit peut-il inspirer le

comportement des adolescents et de leurs parents ? Combien peut

durer pour les enfants le temps où la vie se résume à des jeux ?)

Lorsque Amy, la fille adolescente de Kathy, est entrée à l’univer­

sité, sa mère a une fois de plus « perdu son bébé ».

Aux Etats-Unis, la cérémonie de remise des diplômes s’appelle

« commencements ». Elle célèbre à la fois une fin et un commen­

cement. Le jeune adulte entre dans une nouvelle vie, ardemment

attendue, mais il y entre rarement sans éprouver une certaine

nostalgie et sans appréhender son avenir. C’est donc également une

forme de mort.'Le jeune adulte est ébranlé ; il prend conscience

qu’il n’est plus protégé, qu’on ne prend plus soin de lui, qu’il est

son propre maître et qu’il doit faire face à des devoirs qui lui étaient

épargnés auparavant. Il va davantage ressentir qu’il est célibataire,

même s’il l’a toujours été. Qu’est-ce que cela signifie pour lui ? La

mort de sa volonté propre, une nouvelle vie d’acceptation de la

souffrance, une recherche sérieuse de la volonté de Dieu concernant

son éventuel mariage.

C’est dans le mariage que se constate le mieux le cycle vie/mort.

Si les jeunes époux abordent le mariage rayonnants de joie, et sans

verser de larmes, il n’en est généralement pas de même de leurs

parents ! Les nouveaux conjoints sont tournés vers l’avenir et la vie

nouvelle qui les attend, tandis que leurs parents méditent sur la vie

passée et sur les souvenirs. Mais il s’écoule habituellement peu de

temps avant que les mariés de fraîche date ne découvrent à leur tour

que le mariage entraîne à la fois une vie nouvelle et une mort

inattendue, au point que chacun des conjoints peut se demander s’il

n’a pas commis une erreur ! La vie conjugale marque la fin, et donc

la mort, de la vie privée, de l’indépendance, des liens familiaux

antérieurs, des décisions unilatérales, de l’habitude de ne considérer

qu’une seule façon de faire les choses, bref la mort à soi-même. Si

toutes ces morts sont acceptées de bon coeur, elles ne peuvent que

produire une vie nouvelle et glorieuse dans l’amour qui se sacrifie

et conduit à l’union parfaite.

Puis, dans le cours normal des choses, les jeunes mariés

deviennent des parents. C’est un chemin jalonné de joies et de

peines. Une nouvelle vie commence pour eux, une vie de renonce

*La mort : un nouveau commencement*

*49*

ments et de sacrifices, depuis la naissance des enfants jusqu’à leur

mariage en passant par le sevrage, l’éducation, la scolarisation, la

puberté, l’adolescence. Chaque étape apporte avec elle une nouvelle

solitude. Ainsi va la vie. La vie procède de la mort, le bienfait jaillit

de la perte.

Voilà ce que fut la vie du crucifié. La croix est le symbole d’une

perte, ignominieuse, humiliante, abjecte, totale. Pourtant, c’est en

perdant tout que Jésus a ouvert l’accès du ciel pour le monde entier.

Bien que sévèrement gardé dans la tombe par la lourde pierre et les

gardes postés devant, Jésus ne pouvait être retenu par la mort. Il

est sorti du tombeau comme Exécuteur de la Mort et Destructeur

de l’Enfer.

Sa mort a marqué un nouveau commencement. Ceux qui

acceptent cette vérité reçoivent non seulement la promesse des

cieux, mais la possibilité de vivre le ciel déjà sur cette terre, avec

le Christ ressuscité qui marche à leurs côtés et qui peut, s’ils Lui

en laissent les moyens, transformer même un « nid vide ».

***11***

*Le prix est exorbitant*

C

’est l’hiver. Ma promenade de l’après-midi me conduit sur

un chemin qui longe la côte ; il est bordé de roses sauvages.

Ce ne sont plus que des buissons desséchés et brunis, dont

les rares feuilles restantes laissent bien voir les épines et quelques

pétales fanés. Je discerne malgré tout en eux la beauté à laquelle

Lilias Trotter a ouvert mes yeux, les signes de la mort en présage

de ceux de la vie.

Joseph Conrad utilise une autre métaphore. Il voit la mort à la

fois comme un débarcadère et un embarcadère, un point d’arrivée

et un point de départ, deux lieux qui ponctuent le rythme de vie

d’un marin et de son bateau. Voici comment il décrit sa dernière

visite chez un vieux capitaine mourant :

J’observai son regard las et fixe, comme s’il n’y avait rien

entre lui et la ligne droite qui séparait le ciel de la mer, là où tout

marin scrute le lointain. Mais je constatai également que ses yeux

se posaient tendrement sur les visages présents dans la pièce, sur

les tableaux accrochés aux murs, sur les objets familiers de cette

habitation qu’il avait sans doute souvent évoquée dans les temps

d’anxiété et de détresse en mer. Regardait-il au dehors vers un

mystérieux embarcadère, ou bien cherchait-il, l’âme sereine, sa

*Le prix est exorbitant*

*51*

route pour son dernier départ ? C’est difficile à dire, car dans

ce voyage dont nul ne revient, terminus et départ sont confon­

dus en un seul moment qui réclame une attention suprême et

finale.

Comme nous l’avons déjà remarqué, la solitude est une sorte

de mort. Si nous la considérons avec les yeux du vieux loup de mer,

elle nous paraîtra simultanément sortie et entrée. La veuve qui se

retrouve soudain seule quitte une vie de confort et de réconfort liés

à la présence d’un mari, et entre dans le monde étrange qui lui

impose de prendre à nouveau des décisions unilatérales et d’appren­

dre à dire *je* au lieu de *nous.* Par la grâce de Dieu et avec le temps,

qui est une de ses grâces, je me suis habituée à cet état de choses.

Mais ce n’était pas la fin de l’histoire tissée par Dieu. Quand je

tombai amoureuse de mon mari actuel, Lars Green, je me sentis

bien seule. Nous ne fûmes pas séparés aussi longtemps que je l’avais

été de Jim avant notre mariage, mais Lars me manquait terrible

ment. La maison dans laquelle j’avais fini par m’habituer à vivre

seule me parut soudain vide.

Puis nous nous sommes mariés. Le mariage, ainsi que nous

l’avons dit, est aussi une forme de mort, une arrivée et un départ,

une aventure dans l’inconnu, une aventure qui nous impose d’avoir

recours à des cartes et à une boussole. Quel homme sait ce qui

l’attend lorsqu’à l’occasion de son mariage il prononce devant

l’assemblée les mots : « Je te promets fidélité devant Dieu et devant

les témoins ici-présents »? Il s’engage par de merveilleuses pro­

messes à « l’aimer, à l’encourager, à l’honorer, à prendre soin d’elle

quand elle sera malade comme quand elle sera en bonne santé, à

ne s’attacher qu’à elle, jusqu’à ce que la mort les sépare ».

Mesure-t-il la portée de ses paroles lorsqu’il déclare la prendre pour

épouse légitime à partir de ce jour, et promet de l’aimer, de la

nourrir, dans les bons comme dans les mauvais jours ? Et si le

malheur s’installe, si au lieu de la richesse, il s’enfonce dans la

pauvreté, si au lieu de connaître une santé de fer, sa femme devient

maladive, est-il pour autant autorisé à rompre ses voeux ? Certai­

nement pas ! C’est d’ailleurs pour cela qu’il s’est engagé par des

voeux, et non par de simples promesses. Il n’y a pas de clauses

spéciales dans les conditions du mariage.

Agé de quatre-vingts ans et atteint lui-même d’un cancer, mon cher

oncle Tom prodigua à ma tante malade les soins nécessaires, pendant

quatre ans, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, jusqu’à la fin Quand

elle mourut, je déclarai à mon oncle combien j’admirais son dévouement

r

52 *La solitude* *\_*

et ajoutai que je connaissais peu d’hommes qui auraient accompli

ce qu’il avait fait. \* Tu as été merveilleux ! » lui dis-je.

« Merveilleux ? s’étonna-t-il, qu’y a-t-il d’extraordinaire à

cela ? J’ai honoré ma promesse, tout simplement. »

Qui sait ce qui l’attend lorsqu’il décide de suivre Christ sans

regarder en arrière ? Comme l’époux, Christ offre tout. Une

ancienne cérémonie de mariage anglo-saxonne, abandonnée depuis,

exigeait que l’homme prononçât les paroles suivantes : \* Par cette

alliance, je déclare t’épouser ; par mon corps, je me sacrifie pour

toi ; tous mes biens terrestres, je te les donne. » Il promettait donc

de donner tout ce qu’il était et tout ce qu’il possédait. C’est ainsi

que Dieu agit. « Tout est à vous ; et vous êtes à Christ, et Christ

est à Dieu » (1 Corinthiens 3.23).

La vie de disciple ressemble à bien des égards à la vie conjugale.

L’Ancien comme le Nouveau Testament identifient l’amour de

Dieu pour son peuple à celui qui unit intimement le mari à sa femme.

Esaïe déclare à Israël : « Car ton Créateur est ton époux ; l’Eternel

des armées est son nom... Car F Etemel te rappelle comme une

femme délaissée et au coeur attristé, comme une épouse de la

jeunesse... \* (54.5-6). Pour expliquer comment le mari doit aimer

sa femme, et comment celle-ci doit se soumettre à lui, Paul fait une

comparaison avec la relation entre Christ et l’Eglise. Dans l’Apo­

calypse, un ange déclare à Jean : « Viens, je te montrerai l’épouse,

la femme de F Agneau » (21.9). La théologie a coutume de décrire

le mariage comme « un état honorable, institué par Dieu, qui nous

fait comprendre quelque chose de l’union mystique qui existe entre

Christ et l’Eglise ».

Christ nous a déjà tout donné quand II s’est livré lui-même pour

nous. En retour, Il demande tout ; il ne doit donc pas subsister en

nous de zones réservées, de revendications, ni de clauses échappa

toires. Dans les anciennes cérémonies de mariage, la femme

promettait non seulement d’aimer son mari, de lui rester fidèle,

mais aussi de lui *obéir,* « selon le saint commandement de Dieu. »

D’où est venue aux femmes l’idée qu’elles peuvent maintenant s’en

dispenser ?

L’obéissance est une preuve d’amour, pour le disciple comme

pour l’épouse.

Un disciple est également un soldat. Dans *ses Lettres,* le Père

Didon écrit :

Je ne veux pas de gens qui m’accompagnent s’ils ne sont pas

*Le prix est exorbitant*

*53*

résolus. Au combat, on a besoin de soldats qui n’aient peur de

rien. Les chemins sont accidentés, les précipices raides ; sur les

hauteurs, on peut avoir à connaître le vertige, à subir des

bourrasques de vent, à trembler devant le grondement assourdis­

sant du tonnerre, à se protéger contre les rapaces, à passer des

nuits dans l’obscurité la plus totale. Ne craignez pas ces choses !

Car il y a aussi les joies du soleil levant, des fleurs qui ne poussent

pas dans la plaine, l’air d’une rare pureté, des renfoncements

rocheux pour s’y abriter ; et là-haut, les étoiles qui sourient sont

comme les yeux de Dieu.

Jésus n’a jamais trompé ses disciples par des fausses promesses.

Un jour, alors que de grandes foules Le suivaient, Il se tourna vers

elles et leur dit : « Si quelqu’un vient à Moi, sans me préférer à son

père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants, à ses frères et à ses

soeurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Et

quiconque ne porte pas sa croix, et ne Me suit pas, ne peut être

mon disciple » (Luc 14.26-27).

Avec de tels propos, Il ne courait pas grand risque de voir affluer

des multitudes à sa suite ! Il n’y a aucune raison pour que cela ait

changé aujourd’hui. Ses exigences n’ont pas à être modernisées ni

actualisées, comme c’est le cas pour les voeux du mariage. Les

conditions imposées au disciple ressemblent beaucoup aux voeux

prononcés autrefois lors de ces cérémonies : impossibles à tenir !

Jésus a d’ailleurs bien souligné cette impossibilité en racontant

l’histoire d’un homme qui calculait la dépense avant de bâtir une tour,

ou d’un roi qui passait en revue une armée de dix mille hommes pour

affronter un ennemi ayant vingt mille soldats sur pied de guerre (Luc

14.31). Maritain a donné un salutaire avertissement :

Avant de vous engager dans l’oeuvre de Dieu et de combattre

contre le diable, évaluez vos forces. Si vous estimez avoir assez

de ressources pour entreprendre la construction ou pour partir en

guerre, vous êtes un insensé. En effet, la construction de la tour

coûte un prix exorbitant, et l’ennemi qui vient à votre rencontre est

un ange puissant devant qui vous n’êtes rien. Entraînez-vous à vous

sonder jusqu’à ce que vous ne puissiez plus vous considérer sans

être découragé ; alors naîtra un petit espoir. Si vous savez parfai­

tement que vous devez accomplir l’impossible et que vous pouvez

le faire par Celui qui vous fortifie, alors vous êtes prêts pour une

tâche qui ne peut être réalisée que par le moyen de la croix.

Jésus va-t-il marchander le service de quelques éventuelles

recrues ? Va-t-Il rabaisser ses exigences ? Loin de là ! Il en ajoute :

*54*

*La solitude*

« Quiconque d’entre vous ne renonce pas à tout ce qu’il possède ne

peut être mon disciple \* (Luc 14.33).

Il en va de même du mariage. Aucun jeune homme ni aucune

jeune fille ne peut entrer dans le mariage sans renoncer à ses droits.

Evidemment, les gens se marient sans intention de céder quoi que

ce soit de leurs prérogatives personnelles. Dans la plupart des cas,

on ne leur a pas dit qu’il fallait le faire, et l’idée qu’ils se font de

l’amour est très fantaisiste. Ils pensent avoir rencontré un être

capable de satisfaire leurs besoins, en somme le conjoint parfait,

compatible, aimable, compréhensif. Mais ce « sachet surprise » ou

cet « emballage cadeau \* contient vraiment des surprises ! Des

conjoints qui se contentent de ce contenu doivent se préparer à de

sérieuses déconvenues. Car à moins d’apprendre chaque jour à faire

les sacrifices que dicte le véritable amour, le mariage est, dans le

meilleur des cas, un modus vivendi, mais non une union, et dans

le pire des cas, il se défait.

Qui donc peut entrer dans le mariage idéal, et plus encore dans

la vie de disciple ? Le Seigneur est trop exigeant. Il ne s’attend

sûrement pas à ce que nous remplissions ses conditions. Il exagère

certainement.

Vraiment ? A deux reprises II prononce ces mots sans la

moindre ambiguïté devant de grandes foules. Il ne s’adresse pas en

privé aux Douze à qui II avait enseigné en détail les principes de la

vie du disciple, mais aux multitudes, en public. Son message est le

suivant : « Ce que Je vous demande est au-dessus de ce que vous

pouvez donner. Vous devez donc me demander les moyens néces­

saires. »

Tant que nous n’aurons pas confessé notre incapacité naturelle

et notre situation sans issue, nous n’aurons aucun espoir de réussir.

C’est lorsque nous sommes conscients de notre total dénuement que

nous pouvons recevoir la grâce. Voilà les « moyens » : la grâce

d’abord, la grâce ensuite et la grâce toujours. Tant que nous nous

considérons capables de répondre par nous-mêmes aux exigences

du Seigneur, nous sommes disqualifiés. Jésus a clairement présenté

les conditions comme bien au-dessus de nos possibilités. Mais venez

*à Moi,* dit-il, *chargez-vous de votre croix et suivez-Moi. Moi seul*

*peux faire de vous des disciples.*

Le disciple ne doit pas être surpris de constater qu’au fur et à

mesure de son cheminement avec le Seigneur, le groupe initial

s’amenuise. Un certain sentiment de solitude peut l’envahir au

début, mais il découvre rapidement qu’il côtoie des compagnons

*Le prix est exorbitant*

*55*

qu’il n’aurait jamais rencontrés sur une route plus facile.^Un

étudiant d’une école biblique me dit un jour : « Vous découvrez que

vous vous adressez à un auditoire très réduit. \* Je lui demandai ce

qu’il entendait par là. « Vous ne parlez qu’à des gens qui sont

vraiment désireux de suivre Christ, expliqua-t-il. La plupart d’entre

nous ne savaient pas qu’ils devraient aller si loin.\* .

C’est encourageant de savoir qu’en fait ils sont nombreux ceux

qui veulent aller jusqu’au bout du chemin. Les lettres que je reçois

le prouvent. Je citerai celle d’un homme qui a vu s’étioler et tomber

en poussière une amitié qu’il avait cru susceptible de s’approfondir

et de s’épanouir dans le mariage.

Il me raconta son histoire depuis le début, ses hauts et ses bas,

ses examens de conscience et les assurances que le Seigneur lui

avait données, les réactions parfois enthousiastes et parfois glaciales

de la jeune fille, son attente persévérante. Il avait demandé au

Seigneur de lui montrer ce que signifiait aimer sa femme comme

Christ a aimé l’Eglise et s’est donné pour elle. Il aimait tellement

la jeune fille qu’il ne lui fut pas difficile de renoncer à ses propres

désirs par respect pour les siens. Mais de son côté, elle lui fit

clairement comprendre qu’elle n’éprouvait pas pour lui les senti­

ments qu’il avait pour elle.

Dans le feu de l’émotion, il est difficile de voir clair. Le fait

de devoir sacrifier mes espoirs et mon désir de vivre avec elle

était une chose à laquelle je n’avais jamais pensé. Elle était tout

pour moi ! Dieu pouvait-Il, allait-Il exiger un tel renoncement de

ma part ?

... Je ne sais pas quels seront les effets de ce sacrifice. Je sais

que pour moi, c’est une question d’obéissance. Dans ce but, j’ai

fait de mon mieux pour être fidèle. Mais un sacrifice de ce genre

ne s’offre pas une fois pour toutes. Il se reproduit chaque fois que

je la revois, chaque fois que je pense à elle. Sacrifice, obéissance

et grâce sont les armes de la victoire dans ce cas. C’est un miracle

qui me transforme, un témoignage de l’amour de Dieu qui

surmonte mon désespoir, mon brisement et mon ego.

Mon seul recours consistait à tomber à genoux. J’ai prié pour

avoir du discernement et des directives. J’ai compris que le

Seigneur me demandait de ne pas abandonner. Je n’ai donc pas

rompu. Tous les soirs, je priais pour que Dieu poursuive son

oeuvre de guérison en Roxane (nom fictif) et qu’il imprime en

elle quelque chose de sa propre nature. Je Lui demandais égale­

ment de m’aider à persévérer fidèlement pendant toute cette

période et de faire luire son amour dans ma vie. J’avais besoin de

*56*

*La solitude*

mieux comprendre le mystère de l’amour sacrificiel de Christ

pour l’Eglise ; aussi demandai-je à Dieu de me montrer comment

je pouvais le manifester dans ma vie.

L’attitude de Roxane se modifia. Une meilleure communication

s’établit entre eux, avec plus de liberté et davantage de chaleur.

Je n’arrivais pas à croire à ces bons moments. Nous jouissions

pleinement de la présence l’un de l’autre. Elle était le modèle

même d’amie que j’avais désiré pendant des années. J’aimais faire

des choses avec elle et pour elle. Rien ne me pesait. Quel plaisir

d’être à ses petits soins et de lui servir d’appui ! C’est à cette

époque que je vous ai écrit, car j’avais compris que si elle

éprouvait les mêmes sentiments que moi, j’aurais déshonoré mon

Seigneur en allant de l’avant sans m’engager à l’aimer et à la

servir pour le restant de mes jours. Je pris donc cet engagement

dans mon coeur.

Cette décision fut suivie de toutes sortes de difficultés. La jeune

fille exigea qu’ils ne se voient plus aussi souvent. Richard accepta,

et continua de prier pour que Dieu accomplisse son oeuvre dans

leurs coeurs. Elle eut alors l’impression d’être tombée dans un piège ;

elle devint froide et distante, et finit par dire à Richard qu’il était un

« ami très cher », mais qu’elle n’éprouvait pas d’amour pour lui.

Je suis ébranlé au plus profond de moi-même. Comment ai-je

pu me tromper à ce point ? Je me sens vide, incapable de voir

clair et j’ai peur d’aimer. J’ai du mal à me fier à mon interprétation

de la Parole de Dieu quand elle semble s’appliquer à des circons­

tances particulières. Ma vision s’est obscurcie presque jusqu’à la

cécité. Le seul rayon qui traverse encore cette épaisse obscurité,

c’est celui de l’amour de Dieu pour moi. La maison a pu être

renversée, mais le fondement est demeuré intact... Quand je me

sens faible et meurtri, je mets à profit ces moments pour exercer

ma foi. Je participe à la victoire de Christ en laissant l’amour dont

Paul parle aux Corinthiens et le fruit de l’Esprit qu’il détaille

devant les Galates se manifester dans ma vie. C’est dans ce

domaine que je dois progresser continuellement, parce que la

persévérance est le terrain fertile dans lequel Dieu jette la semence

de sa force et la fait croître ; c’est par sa force que je peux vivre.

On peut penser que je me suis beaucoup éloignée des rosiers

sauvages brunis et des pétales flétris de la côte balayée par le vent,

par lesquels j’ai ouvert ce chapitre. Pas du tout. Je viens d’évoquer

le même principe : la vie jaillit de la mort. Quelles roses produiront

ces touffes d’épines dans la vie de Richard, et quand ?

*£’honneur immérité*

L

orsque le roi de Syrie envisagea d’attaquer Israël, Dieu le fit

savoir au prophète Elisée qui à son tour en informa le roi

d’Israël. Croyant qu’un traître s’était introduit parmi ses

proches et avait vendu la mèche à son ennemi, le roi de Syrie

convoqua ses conseillers. L’un d’entre eux lui répondit : « Ne t’en

prends pas à nous ! C’est Elisée, le prophète, qui rapporte au roi

d’Israël les paroles que tu prononces dans ta chambre à coucher. »

« Allez et voyez où il est, dit le roi, et je le ferai prendre \*

(2 Rois 6.14).

Tôt le lendemain matin, le serviteur d’Elisée découvrit que la

ville de Dothan était encerclée par des chars et des chevaux.

« Ah ! mon Seigneur, comment ferons-nous ? »

« Ne crains pas, répondit le prophète, car ceux qui sont avec

nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux. »

Elisée avait depuis longtemps appris une leçon qui était nouvelle

pour son jeune serviteur : des forces invisibles sont toujours à

l’oeuvre. Le Dieu qui nous a créés ne nous livre pas à nous-mêmes

quant à notre défense. Il s’appelle toujours Emmanuel, c’est-à-dire

*58*

*La solitude*

« Dieu avec nous », même si toutes les apparences sont contraires

et que nous sommes seuls en face de puissances terrifiantes.

Peut-être venez-vous de quitter votre foyer pour la première

fois. Je me souviens combien fut angoissante pour moi la perspec­

tive de devoir voyager seule, à quatorze ans, pour aller dans un

internat distant de plus de mille cinq cents kilomètres. J’étais au

comble de l’excitation, regardant mes parents, mes jeunes frères et

ma petite soeur disparaître progressivement de mon champ de

vision, tandis que le train quittait lentement la gare de Philadelphie

en direction de la Floride. Soudain, en mesurant combien ma

famille et ma maison comptaient pour moi, je ressentis comme un

grand vide. Neuf longs mois devaient s’écouler avant que je ne les

revoie.

Peut-être venez-vous de commencer vos études universitaires,

ou d’emménager dans une ville où vous ne connaissez personne.

Peut-être êtes-vous un étranger, et tous vous dévisagent. Ou encore,

vous occupez un nouveau poste et vous devez assumer des respon­

sabilités pour lesquelles vous vous sentez incompétent. Ou bien,

vous êtes sans travail parce que licencié ou à la retraite Vous êtes

seul chrétien au milieu d’inconvertis. Tout cela est parfait pour vous

faire toucher du doigt la solitude. Pour une raison ou pour une autre,

vous êtes comme le serviteur d’Elisée, vous paniquez parce que vous

vous sentez seul et sans défense, et vous vous demandez quoi faire.

f Notre fidèle Père céleste sait combien il nous est difficile, à

nous, créatures de chair et de sang, de fixer notre attention sur les

choses spirituelles. Aussi longtemps que nous vivrons dans un

monde matériel, ce sera un combat.(Mais II est à nos côtés pour

nous aider et nous encourager si nous le Lui demandons. Il ouvrira

nos yeux sur le monde invisible si nous Le prions de le faire.

Souvenez-vous de l’encouragement de Paul aux Corinthiens. Il leur

déclare que les tribulations présentes produisent un poids éternel

de gloire, si nous fixons notre regard sur les choses invisibles qui

sont étemelles plutôt que sur les choses visibles qui sont passagères.

Est-il plus facile d’imaginer des chariots de feu qui environnent

le serviteur d’Elisée plutôt que nous-mêmes ? Dieu aurait-Il oublié

d’être bon envers nous ? Sommes-nous à la merci du roi de Syrie,

ou avons-nous suffisamment de foi pour voir ce que le prophète a

contemplé ?

Le printemps dernier, j’ai rencontré un jeune policier de Belfast

qui accomplissait un travail particulièrement solitaire. Sa fonction

le conduisait dans les quartiers les plus dangereux de cette ville. Il

*L'honneur immérité*

*59*

avait peur. Il savait qu’à tout instant une bombe pouvait exploser

ou une balle l’atteindre et le tuer ou le rendre infirme à vie. Comme

il était marié et avait des enfants, il craignait moins pour lui que

pour sa famille. Quelqu’un lui avait donné le livre qui racontait la

vie de Jim et des cinq autres missionnaires américains tués en

Equateur1. Il me raconta que tous les soirs il en lisait un chapitre

au lit, en pleurait d’émotion, priait et relisait le chapitre en question.

Combien de fois, au lieu de se limiter à un chapitre, avait-il

continué ! « Ce livre m’a donné du courage, m’affirma-t-il, le

visage lumineux. J’ai découvert que ces hommes faisaient ce qu’ils

devaient faire parce qu’ils étaient persuadés que Dieu se chargerait

du reste. Je ne suis pas missionnaire, mais je sers sous les ordres

du même Seigneur. Ce que ces hommes ont accompli, je peux

l’accomplir également. »

Tandis que j’écris, j’aperçois de ma fenêtre un lapereau qui sort

de sa cachette, débouche sur la pelouse suivi par sa mère. Pendant

quelques instants, elle court après lui en décrivant un cercle, mais

on ne sait plus très bien qui court après qui. Soudain, tous les deux

disparaissent dans le taillis. Une minute plus tard, c’est une

marmotte d’Amérique qui sort en se dandinant ; elle écarte lente

ment l’herbe avec son museau noir, puis disparaît à son tour dans

les buissons. Je scrute anxieusement le talus à la recherche d’un

chat sauvage qui passe le plus clair de son temps à se tapir et à

ramper dans les haies qui bordent le terrain de jeux des lapins. Il

n’est pas là. Les paroles que j’allais juste écrire avant d’observer

cette scène prennent une signification plus profonde :

\* En effet, nul de nous ne vit pour lui-même, et nul ne meurt

pour lui-même. Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur,

et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que

nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur »

(Romains 14.7-8).

N’avons-nous pas beaucoup plus de valeur que les moineaux,

les lapins ou les marmottes ? Notre vie et notre mort à tous sont

entre les mêmes mains. Nous sommes constamment environnés par

des êtres invisibles, notamment les anges, flammes de feu, qui sont

mandatés pour nous garder. Celui qui nous garde ne sommeille ni

ne dort. Son amour est toujours en éveil, toujours actif, toujours

proche pour nous soutenir et nous protéger. Si une flèche ou une

balle atteint un de ses serviteurs, ce n’est pas à cause d’un manque

d’attention de la part de Dieu. C’est à cause de son amour.

1

*Au seuil de l’éternité,* Elisabeth Elliot, Éditions Farel, 1986

*60*

*La solitude*

Si Dieu est amour, Il est, par définition, plus que simplement

« gentil ».Tous les récits nous montrent que s’il nous a souvent

réprimandés et condamnés, Il ne nous a jamais traités avec mépris.

Il nous a fait l’honneur immérité de nous aimer de la façon la plus

profonde, la plus tragique, la plus indéfectible. (C.S. Lewis)

Que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes au

Seigneur. Vis donc chaque heure de chaque jour en l’ayant pour

Seigneur, « car si Christ est mort et est revenu à la vie, c’est

précisément pour étendre son royaume sur les morts et sur les

vivants ».

Si sa seigneurie est bien établie sur moi, que je vive ou que je

meure ne changera rien (j’allais dire que cela n’a aucune espèce

d’importance). Je suis sacrifiable. Cette pensée me rend libre. Je

ne me soucie de rien, car tout ce que je suis, tout ce que j’ai, tout

ce que je fais et tout ce que je souffre, je l’ai mis joyeusement à sa

disposition. Il peut en faire ce qu’il veut.

*13*

*Mariée*

*et pourtant s eu te*

S

i je veux écrire pour tous ceux qui ont fait l’expérience de la

solitude sous ses différentes formes, je suis obligée de

m’aventurer sur des terrains qui ne me sont pas familiers. Je

n’ai pas connu ces situations et ne peux donc dire : « Je comprends

parfaitement. Je sais exactement ce que vous éprouvez. » Mais dans

ma traversée de déserts nombreux et variés, j’ai toujours bénéficié

de la compagnie de Celui qui n’est pas « un sacrificateur incapable

de compatir à nos faiblesses ; au contraire, Il a été tenté comme

nous en toutes choses, sans commettre de péché » (Hébreux 4.15).

Pensez-y : aucune faiblesse humaine ne Lui est étrangère. Il

comprend. Il partage pleinement.

Etre disciple de Jésus-Christ, c’est avoir un compagnon en

permanence. Mais cela ne signifie pas pour autant que nous ne

souffrirons jamais de la solitude. En fait, cela implique même que

nous soyons seuls parce que nous avons décidé d’être ses disciples.

Quand des hommes et des femmes qui envisagent d’embrasser la

carrière missionnaire me demandent : « Et la solitude ? », je leur

*62*

*La solitude*

réponds qu’elle fait partie du prix à payer. On se sent toujours seul

dans un pays étranger. Il faut accepter cette situation.

Ce qui est vrai de la vie de disciple l’est aussi de la vie conjugale.

La solitude est une des surprises que réserve le mariage à de

nombreux époux. On attend généralement du conjoint quelque

chose de déraisonnable : qu’il comble le vide laissé par tous ceux

sur qui on comptait auparavant : père, mère, frères, soeurs et amis.

Le fait de tomber amoureux de quelqu’un est un phénomène exclusif

qui brûle toute l’énergie et dévore tout le temps disponible, de sorte

qu’il peut nuire aux autres relations, qui d’ailleurs ne semblent plus

nécessaires. Mais l’expérience est là pour nous enseigner que le

meilleur des conjoints ne peut à lui seul répondre aux attentes les

plus intimes du coeur. Nos coeurs éprouvent une certaine solitude

aussi longtemps qu’ils ne se reposent pas en Celui qui les a créés

pour Lui-même.

Au cours d’une réunion d’échanges et de questions, on me

demanda ce que je dirais à ma fille si elle m’annonçait son intention

de divorcer sous prétexte que son mari ne satisfait pas tous ses

besoins. Un rire déferla dans l’auditoire. Quelle exigence insensée !

Je répondis que je m’efforcerais de montrer à la pauvre fille qu’elle

attendait de son mari ce que personne ne peut exiger de qui que ce

soit. Ayant été mariée successivement à trois hommes très diffé­

rents, tous d’excellents maris chrétiens, je suis néanmoins obligée

de confesser qu’aucun des trois — et même les trois réunis si j’avais

été polyandre — ne pouvait satisfaire tous mes besoins. La Bible

me dit que c’est Dieu, et non mon mari, qui pourvoira à tous mes

besoins.

Paul Tillich a écrit : \* L’homme et la femme demeurent seuls,

même dans l’union la plus intime. Ils ne peuvent pas pénétrer

mutuellement dans le lieu le plus intime de leur être. D’ailleurs,

s’il n’en était pas ainsi, ils ne pourraient pas s’aider mutuellement.

Ils ne pourraient pas avoir de communion humaine. »

Une récente enquête a révélé que le manque de communication

est la première cause de divorce. Une animatrice d’émission

télévisée, exubérante et vive, demanda aux invités sur le plateau ce

qui n’allait pas dans le mariage.

« Si j’entends encore une fois le *mtàconununication..*. », avertit

elle en roulant de gros yeux, avant de se tourner vers le spécialiste

(terme qui s’applique habituellement à quelqu’un qui a écrit un

ouvrage sur un sujet donné) et de lui demander ce que signifiait

exactement le mot communication.

*Mariée et pourtant seule*

*63*

« Il ne signifie pas *une chose* ! » répondit-il.

« Merci ! » ajouta la présentatrice.

Revenons à notre sujet. D’une manière ou d’une autre, nous

avons besoin de communiquer avec nos semblables, et nous n’y

parvenons pas toujours, qu’il s’agisse de nos conjoints ou d’autres

personnes. Nous ne prenons pas le temps d’écrire la lettre utile, ni

d’appeler tel ami, ni de lui rendre visite, ni de nous asseoir et

d’écouter. Quand nous avons une folle envie de partager quelque

chose, nous ne trouvons pas toujours une personne disposée à nous

prêter une oreille attentive. Certains possèdent le don inné de la

communication, mais la plupart d’entre nous, doués ou non,

pourraient mieux faire. Si à la différence ontologique que Tillich

décrit, on ajoute les différences de personnalité, d’arrière-plans,

d’éducation, de langage et d’intérêts, on comprend que la commu­

nication ne puisse jamais être parfaite, mais cela n’empêche pas

que nous devrions tous tendre à faire des progrès dans ce domaine.

Jim, Add et Lars (mes trois maris successifs) avaient des

aptitudes différentes, et j’ai dû apprendre à être réaliste et raison­

nable dans ce que je pouvais attendre d’eux. Add, conférencier très

écouté et auteur de huit livres, était selon moi un communicateui

de premier ordre. Les lettres d’amour qu’il m’a écrites pendant

notre temps de fréquentation sont de tels chefs d’oeuvre que j’ai

sérieusement envisagé de les publier sous le titre *Lettres d'amour*

*d'un théologien.* Il savait trouver le mot juste pour exprimer ce qu’il

pensait de moi et ce qu’il éprouvait pour moi. Il continua d’ailleurs à

le faire lorsque nous fûmes mariés ; mais je le trouvais étrangement

réticent à parler de certaines choses qui affectaient profondément sa vie.

Il est très rare de trouver quelqu’un qui soit capable de ‘lire’ en

nous, de réagir avec tout son coeur et avec beaucoup de compré

hension. De nombreux conjoints découvrent qu’ils ne sont pas sur

la même longueur d’ondes intellectuelle ou spirituelle. A en croire

le grand nombre de femmes qui m’ont confié leur solitude et leur

isolement dans ce domaine, ce mal semble très répandu.

On a l’impression que la plupart des maris sont aujourd’hui

tellement pris par leur semaine de travail qu’une fois rentrés chez

eux, ils n’aspirent qu’à se relaxer. Ce qui ne veut pas du tout dire

s’asseoir et prendre le temps de bavarder avec les enfants ou

l’épouse, mais plutôt allumer la télé, parcourir le journal ou se

rendre à un club de remise en forme physique. Je crois qu’on

pourrait dire la même chose de certaines femmes qui travaillent au

*64*

*La solitude*

dehors. Si les deux exercent un métier hors du foyer, il est difficile

d’imaginer comment ils peuvent être amis. Chacun attend de 1 autre

qu’il soit à sa disposition quand il en a envie. En cas de refus, la

solitude qui en découlera peut être dure à accepter.

Une femme que j’appellerai Priscille me fit part d’une expé­

rience de solitude dans le mariage comme je n’en avais jamais

entendu de semblable. Son mari, qui est un chrétien engagé et qui

savait se montrer très gentil aux réunions, a changé complètement

d’attitude ; il ne lui manifeste plus aucun égard et a même adopté

un comportement anti-chrétien. Bien qu’ils vivent toujours comme

mari et femme — elle reconnaît qu’à l’occasion, il sait être un

merveilleux amant — il l’a condamnée à une solitude tout à fait

étrange. Il semble avoir pris la décision avant le mariage (sans en

parler à sa future femme) de lui laisser le soin de régler toutes les

factures. Quand elle en a pris conscience, peu après leur lune de

miel, il lui a rétorqué qu’elle exerçait un bon métier, qu’elle avait

bien payé ses factures avant le mariage et que ce n’était pas sa

présence dans la luxueuse maison ou à table qui augmentait

beaucoup les frais. Pourquoi dans ces conditions ne paierait-elle

pas ? Pauvre femme ! Pensant épouser un mari, elle a en fait épousé

un hôte qui refuse de participer aux dépenses du ménage. Elle se

sent isolée. Elle est scandalisée, frustrée, seule.

« Pourquoi suis-je dans cette situation ? » m’a-t-elle demandé.

Son cri n’est que l’écho d’autres plaintes maintes fois entendues.

Nous étions assises près de la cheminée dans son salon décoré

avec goût. Nous venions juste de terminer le succulent repas qu’elle

avait confectionné. Comme à son habitude, elle était élégamment

vêtue. Je me disais en moi-même que son mari avait bien de la

chance d’avoir épousé une telle femme, agréable, distinguée,

d’esprit paisible, très féminine, une réelle femme d’intérieur qui de

plus exerçait un métier bien rémunéré. Comment pouvait-il la

traiter ainsi qu’elle venait de me le décrire ? Bien sûr, je ne

connaissais qu’un fragment de toute l’histoire, sa version à elle.

Quelle pouvait être celle du mari ?

Je ne savais que répondre. Il m’était impossible de lui dire ce

qu’elle devait faire avec un tel conjoint. Je n’étais pas à sa place,

mais je m’étais déjà posé cette question fondamentale qui ne se

rapporte pas uniquement au contexte du mariage *'.Pourquoi suis-je*

*dans cette situation ?* La réponse met parfois en évidence des

erreurs de ma part, parfois des manquements de la part des autres.

Parfois personne n’y peut rien.

*Mariée et pourtant seule*

*65*

Ce livre ne traite pas de conseils conjugaux. La littérature

chrétienne en publie suffisamment. Dans le cadre de cet ouvrage,

nous cherchons simplement à répondre aux questions ultimes qu’on

peut se poser, comme c’est le cas pour Priscille. Avec le temps,

elle pourra mener à bien quantité de choses, mais avant que le

moindre changement n’intervienne dans sa situation et celle de son

mari, elle peut directement s’adresser à Dieu. *Lui* sait pourquoi

elle se trouve dans ce pétrin.

Pour obtenir la vraie réponse, il faut remonter aux origines.

Pourquoi suis-je veuve ? Pourquoi Dieu a-t-il permis le divorce ?

Pourquoi ne m’a-t-il pas donné un mari (ou une femme) ? Pourquoi

mes amis ne me comprennent-ils pas ? Pourquoi Dieu m’a-t-il

donné un mari qui fuit ses responsabilités ? Pourquoi n’arrivons-

nous pas à communiquer ? Pourquoi ai-je perdu la personne qui

comptait le plus au monde pour moi ? Pourquoi dois-je être seule ?

Pourquoi chacun doit-il se retrouver seul un jour ?

Il n’y a pas de réponses dans le présent. C’est pourquoi il faut

que je remonte le plus loin possible dans le passé. Tout ce qui arrive

a un rapport avec Dieu. L’événement est destiné à me placer en

face de Dieu et à m’enseigner quelque chose de ses voies pour nous.

Jusqu’où pouvons-nous faire reculer dans le temps la question de

la solitude ? La solitude de Priscille, la mienne ou la vôtre sont-ellej

le résultat de circonstances qui nous échappent ? Quelqu’un maî­

trise-t-il la situation ? Sommes-nous tous en train de dériver dans

le néant ou y a-t-il quelqu’un qui tire les ficelles ?

La science explique toujours la relation de cause à effet, mais

elle ne peut pas remonter à la cause première. Pour expliquer

l’origine de l’univers, les savants proposent d’étranges solutions.

La théorie du big bang en est une. Le scientifique peut toujours dire

pourquoi une explosion se produit, soit délibérément dans un centre

d’essai ou accidentellement dans un laboratoire ou dans la nature.

L’explosion résulte d’une pression énorme et soudaine. En d’autres

mots, elle est *causée.* C’est une certitude. Quelque chose l’a

provoquée. Tout, l’univers lui-même, nous dit qu’il y a une cause.

C’est à la recherche des causes que la science s’intéresse. Mais elle

évacue généralement l’idée de cause première parce que, selon les

mots d’un savant, « elle est étrangère à l’esprit scientifique ».

Certains scientifiques prétendent que la matière a produit l’esprit.

Us refusent d’admettre la possibilité que ce soit l’esprit qui ait

produit la matière.

Mais ce big bang originel, devons-nous admettre que, contrai­

*66*

*La solitude*

rement à toutes les autres explosions, il n’a pas été précédé d’une

pression soudaine ? S’est-il produit sans aucune cause ? Question

oiseuse, nous dit-on. Hors de propos. Inutile. L’explosion s’est

produite, un point c’est tout. Il arrive un moment où l’on cesse de

poser des questions. La notion d’un Créateur échappe à toutes les

éprouvettes de laboratoire.

Nous arrivons probablement à ne plus nous poser de questions

quand il s’agit d’une réflexion théorique. Mais c’est au moment où

des événements nous touchent d’une manière personnelle et con­

crète que les questions se bousculent en nous. Comme l’a déclaré

Kierkegaard à propos du système hégélien qui englobe le ‘cercle

total des sciences’ : « Hegel a tout expliqué de l’univers, sauf

pourquoi l’individu naît, vit et meurt. »

Assise sur le divan, je lis la détresse de Priscille dans ses yeux,

et je ne puis faire autrement que revenir aux mêmes questions.

Pourquoi l’individu naît-il, vit-il et meurt-il ? A quoi bon tout cela ?

Le mari de Priscille est la cause immédiate de son malheur. Elle a

essayé de lui parler, elle a fait de son mieux pour lui faire

comprendre le mal qu’il lui occasionnait, elle l’a supplié d’agir en

homme. Mais si elle ne parvient pas à le changer— et il n’y a

aucune raison qu’elle le puisse — doit-elle rester à sa disposition

ou peut-elle faire appel à Quelqu’un d’autre ?

Le Dr Cressy Morrison, président de l’académie des sciences

de New York dans les années 1930, donna un jour une conférence

sur la loi des probabilités. Il déclara que si vous mettez dans votre

poche dix pièces identiques numérotées de 0 à 9, vous avez

évidemment une chance sur dix de tirer celle qui porte le chiffre

zéro. La probabilité que vous avez de tirer successivement les dix

pièces dans l’ordre croissant des numéros est d’environ une sur

trois millions et demi. Il demanda alors quelle serait la probabilité

pour que l’univers surgisse « par hasard », que la vie apparaisse du

néant, que le cerveau se développe dans sa complexité admirable à

partir du chaos des matériaux, que quelque chose provienne de

rien ?

La probabilité serait infiniment petite, affirma l’orateur. Mais

il était chrétien ; il croyait donc en Dieu.

C’est également le cas de Priscille. Pourtant, elle a eu l’impres­

sion de s’enfoncer dans un gouffre béant. Dieu aurait-Il oublié

d’être miséricordieux envers elle ? Lui aurait-Il, dans un accès de

colère, retiré sa tendresse et ses compassions ?

*Mariée et pourtant seule*

*67*

*Pourquoi suis-je dans cette situation ?*

Est-ce pour rien ? Est-ce dans un but précis ?

Des mois se sont écoulés depuis cette soirée au coin du feu.

Amis et famille ont poussé Priscille à quitter son mari. Le divorce

s’imposait comme une solution évidente, mais elle l’a refusé. Elle

en avait déjà connu un et ne souhaitait pas revivre la même

expérience. La logique humaine aurait voulu alors qu’elle accepte

au moins une séparation de corps. Mais, et c’est là où je veux en

venir, elle a pris Dieu à témoin et m’a écrit qu’elle désirait tirer

profit de cette pénible situation pour apprendre de tout son coeur à

mieux connaître Dieu et qu’elle était déterminée à respecter ses

voeux de mariage à tout prix. Qui pourrait le lui reprocher et

prétendre qu’elle commet une erreur ? Qui pourra dire les bienfaits

qu’elle tirera de son deuil quotidien ?

Sa dernière lettre se termine par ces mots :

Mais le Seigneur a été *fidèle.* Dans mon agonie, j’étais

prostrée à ses pieds et je me lamentais. Je m’en voulais d’avoir

choisi un mauvais numéro. Alors, dans sa grâce, Il me rappela la

parole de Jean 6.70 : « N’est-ce pas Moi qui vous ai choisis, vous

les douze ? Et pourtant, l’un de vous est un démon ! » Ainsi, Il

m’a donné l’assurance que dans nos choix limités par la pauvreté

de nos jugements, Il nous a précédés.

Les paroles d’un homme qui, il y a plusieurs siècles, a connu

des épreuves sans nombre montrent qu’il y a une autre façon déjuger

la finalité des événements pénibles qui assombrissent notre vie :

J’estime d’ailleurs qu’il n’y a aucune commune mesure entre

les souffrances de la vie présente et la gloire qui va se révéler en

nous. C’est en effet cette révélation des fils de Dieu que la création

attend avec un ardent désir. Car la création a été soumise au

pouvoir de la fragilité ; cela ne s’est pas produit de son gré, mais

à cause de Celui qui l’y a soumise. Il lui a toutefois donné une

espérance : c’est que la création elle-même sera délivrée de la

puissance de destruction qui l’asservit pour accéder à la liberté

que les enfants de Dieu connaîtront dans la gloire (Romains

8.18-21, Bible du Semeur).

Il y a donc un avenir, et un dessein merveilleux préside à tout.

Il y a une autre réalité. Telle est l’espérance de Priscille. Cela lui

permet d’envisager les choses d’une manière différente, alors que

les gens lui conseillent d’autres décisions. Il ne m’appartient pas de

dire si elle a raison ou si elle a tort, mais je sais que le Seigneur

*68*

*La solitude*

honore toujours la foi obéissante. Lui aussi a emprunté le chemin

étroit qui traverse la vallée de la solitude. Il a porté nos maux, nos

peines, et II est passé par la mort.

Ceux qui sont abattus, Il panse leurs blessures, Il les guérit.

C’est Lui qui détermine le nombre des étoiles, et à chacune d’elles

Il donne un nom... L’Eternel soutient les petits, mais II renverse

les méchants et les abaisse jusqu’à terre... Il couvre les cieux de

nuages, prépare la pluie pour la terre, fait germer l’herbe sur les

monts. Il donne leur pâture aux troupeaux de bétail... L’Eternel

prend plaisir en ceux qui Le révèrent, en ceux qui comptent sur

son amour (Psaume 147.3-4, 6, 8-9, 11, Bible du Semeur).

***14***

*SMmer, c’est accepter*

L

’un des aspects de la souffrance liée à la solitude, c’est le

désir de trouver une explication au sort qui nous frappe alors

que nous avons tout fait pour être ‘méritants’. Nous consi-

dérons nos amis à qui tout réussit et qui ne sont pas ‘meilleurs’ que

nous. Il semble même parfois que certains sont pires !

A l’époque de Job, on pensait que le bonheur récompensait

toujours les justes et que le malheur frappait les injustes. Quand cet

homme « juste » fut privé de ses maisons, de ses récoltes, de ses

troupeaux, de ses serviteurs, de ses fils et de ses filles, de la

confiance de sa femme et de sa propre santé, ses amis ne purent

donner qu’une explication : Job était sans doute coupable. Ni eux

ni lui ne se doutaient du drame qui s’était joué dans les lieux célestes

lorsque Dieu avait fait remarquer à Satan la conduite exemplaire

de son serviteur Job.

« Il n’y a rien d’étrange à cela, avait répliqué Satan. Tu l’as

comblé de biens. Mais touche à ce qui lui appartient, et je suis sûr

qu’il te maudira en face ! » (voir Job 1.9-11).

Nous ne savons pas combien de fois Satan et Dieu se sont

affrontés à propos de la fidélité de personnes précises, mais une

*70*

*La solitude*

chose est certaine : Dieu permet que le malheur frappe tout le

monde, aussi bien les individus les plus saints que les plus pervers.

La question de Satan est alors lancée comme un défi : l’homme

continuera-t-il à faire confiance à Dieu ? J’imagine les multitudes

célestes, et peut-être celles de l’enfer également, retenant leur

souffle dans l’attente de la réponse.

La foi répond : Oui. L’homme fidèle accepte l’épreuve de sa

foi. Sur son tas de cendres, Job ne me donne pas l’impression

d’avoir été un homme patient et résigné. Il en eut rapidement assez

de ses amis et souleva quantité de questions, de critiques et

d’accusations à l’encontre de Dieu. Dieu le laissa vider son sac

avant d’intervenir. Il ne répondit pas point par point aux interroga­

tions de Job, mais le le noya sous une pluie d’autres questions sans

réponses. A la fin, Job reconnut la toute-puissance de Dieu et les

limitations de sa propre connaissance. « Mon oreille avait entendu

parler de Toi ; mais maintenant mon oeil T’a vu. C’est pourquoi je

me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre \*

(Job 42.5-6). Il n’avait plus rien à ajouter.

Compte tenu du peu de connaissance que Job avait de l’amour

de Dieu, comparativement à nous qui en avons une pleine révélation

par la vie et la mort de Jésus-Christ, la foi de cet homme est

étonnante. Nous avons, nous, de nombreux exemples de souffran­

ces consignés dans la Bible. L’attitude de Job s’apparente peut-être

davantage à la résignation qu’à l’acceptation, mais cela est suffisant.

Dieu déclare aux amis de Job que contrairement à eux, son serviteur

a dit la vérité en ce qui Le concerne.

Chaque page de la vie de Jésus nous montre ce qu’est l’accep­

tation. Elle s’enracine dans l’amour et dans la confiance. Il se

dirigea résolument vers Jérusalem. Il se chargea volontairement de

sa croix. Personne ne put Lui prendre sa vie. Il l’a offerte de sa

propre autorité. Il nous appelle à porter notre croix. Cette attitude

ne ressemble pas à de la capitulation ou à de la résignation. C’est

un *oui* joyeux et volontaire aux conditions que nous affrontons

journellement dans notre cheminement avec Lui, parce qu’elles

correspondent parfaitement à celles qu’il veut nous voir partager

avec Lui. Les événements sont les sacrements de la volonté divine,

c’est-à-dire les signes visibles d’une réalité invisible. Ils forment le

décor dans lequel nous pouvons apprendre à aimer et à faire

confiance. Les cieux guettent notre réponse.

Souffre avec moi pour l’évangile, par la puissance de Dieu ;

Il nous a sauvés, et nous a adressé une sainte vocation, non à cause

*Aimer, c "est accepter*

*71*

de nos oeuvres, mais selon son propre dessein, et selon la grâce

qui nous a été donnée en Jésus-Christ avant les temps éternels, et

qui a été manifestée maintenant par la venue de notre Sauveur

Jésus-Christ... (2 Timothée 1.8-10).

Cette parole me procure un merveilleux réconfort. En établis­

sant le plan de ma vie, Dieu a inclus des épreuves — et je dois

reconnaître qu’elles ne furent pas nombreuses — dans son plan

initial. Il n’est jamais pris au dépourvu. Mais rien n’est inutile non

plus. Son dessein est de me rendre sainte, et tant que nous sommes

dans ce monde, l’épreuve est indispensable pour parvenir à ce but.

Tout ce que j’ai à faire, c’est de l’accepter.

« La vie d’une âme est une chose si grande que l’un de ces plus

insignifiants actes de foi et d’acceptation, accomplis dans l’ombre

et l’indifférence, a plus de poids et d’importance aux yeux de Dieu

que le bruit des armées et le pouvoir de ceux qui les commandent »,

écrit Maud Monahan.

Il est important de souligner que l’acceptation dont il est

question n’est ni passivité, ni quiétisme, ni fatalisme, ni résignation.

Ce n’est pas la capitulation devant le mal, ni le refus de faire tout

ce qui est en notre pouvoir pour changer le cours des choses. C’est

un acte de foi, la soumission de notre volonté à celle de Dieu, une

décision de se mettre à l’unisson avec la volonté de Dieu et avec

son royaume.

L’acceptation est un abandon ; c’est l’énorme risque que courent

tous ceux qui aiment passionnément, qui renoncent à une puissance

terrifiante, celle de blesser. Personne au monde ne détient davan­

tage de pouvoir de blesser que le mari, l’épouse ou l’ami intime.

Aimer, c’est se rendre vulnérable au pouvoir que l’être aimé tient

entre ses mains. Lorsqu’une mère contemple le visage de son

charmant nouveau-né, elle sait que cette petite créature a déjà le

pouvoir de semer le trouble dans son esprit et de remplir son âme

d’amertume, pouvoir qui grandira avec l’enfant. \* Une épée te

transpercera l’âme », avait prophétisé le vieux Siméon à Marie

(Luc 2.35). Aimer, c’est s’exposer soi-même à la souffrance.

Alors, préférons-nous fermer la porte à l’amour pour demeurer en

sécurité ?

Celui qui accepte la vie de disciple abandonne au Maître tout

ce qu’il possède et renonce à ses droits. Dans tous les cas, cet

abandon entraîne une souffrance. Christ a énuméré certaines des

épreuves auxquelles doivent s’attendre ses disciples, de sorte qu’ils

*72*

*La solitude*

ne soient pas surpris lorsqu’elles surgiront. Il ne leur a pas promis

l’immunité. Il leur a demandé de Lui faire confiance.

Certains couples refusent l’abandon de leurs biens propres et

préfèrent établir des contrats de mariage, espérant ainsi se protéger

des difficultés inévitables que le mariage entraîne. Par de tels

contrats, le ver entre dans le fruit du mariage, car celui-ci doit être

fondé sur la confiance réciproque totale. Le contrat présuppose

l’absence ou la fragilité de la confiance, et préfère s’exprimer en

termes juridiques de droits, d’égalité et de justice plutôt qu’em­

ployer le langage de l’amour. L’amour accepterez homme ou *cette*

femme, avec tous ses défauts, ses manies et ses exigences. Là où

la confiance ne règne pas, où il n’y a ni abandon ni don de soi, bref

là où il n’y a pas d’amour au sens biblique, il n’est pas étonnant

que l’union chancelle et s’écroule facilement.

Comme nous l’avons déjà dit, Jésus n’a fait aucune fausse

promesse. Il a offert le royaume des cieux avec ce qu’il implique

de félicité, de vie éternelle et de plénitude de joie. Mais II a

également parlé de porte étroite et de chemin resserré. Il a promis

la souffrance et non son économie. Vous ne pouvez pas simultané­

ment vous charger de la croix et la déposer sur le bas-côté, ou

apprendre à mourir et apprendre comment ne pas mourir.

Même si le Seigneur ne signe pas de contrat avec nous,

souvenons-nous du grand principe qui sous-tend toute Faction du

royaume des cieux : pour vivre, il faut mourir. Là où un dessein

clairement défini se trouve derrière, devant ou au-dessus de tout,

la foi peut prononcer un *oui* honnête.

Amy Carmichaël a connu des épreuves de toutes sortes, y

compris la solitude. Elle a été tentée de trouver refuge dans l’oubli,

de faire taire son angoisse par un activisme effréné, de se retirer

du monde, de céder à la défaite et de nourrir de la rancoeur. Mais

elle savait qu’aucune de ces attitudes ne lui procurerait la paix. Elle

a découvert comment l’obtenir ici et maintenant :

Il a dit : « J’oublierai le visage de ceux qui meurent ;

Les places désertes seront à nouveau animées.

Taisez-vous donc, ô voix lugubres qui en moi gémissez ! »

Exhortation vaine, mensonge et leurre :

*Ce n 'est pas dans l'oubli qu 'on trouve la paix.*

Il a dit : « Je vais mener une vie trépidante ;

L’activité me stimulera et j’en oublierai mon malheur ;

Cessez donc de couler, ô larmes brûlantes ! »

*Aimer, c'est accepter*

*73*

Exhortation vaine, mensonge et leurre :

*Ce n 'est pas dans l'agitation qu 'on trouve la paix.*

Il a dit : « *Je* vais m’éloigner et vivre retiré,

Fermer mon coeur aux cris d’autrui et à sa douleur.

Cesse donc de m’animer, désir qui m’a trompé ! »

Exhortation vaine, mensonge et leurre :

*Ce n 'est pas dans la fuite qu 'on trouve la paix.*

Il a dit : « Je dépose les armes, je me rends ;

Dieu a privé ma vie de son riche labeur.

Murmures qui m’obsédez, ne voulez-vous pas enfin cesser ? »

Exhortation vaine, mensonge et leurre :

*Ce n 'est pas dans la capitulation qu 'on trouve la paix.*

Il a dit : « J’accepte la peine qui meurtrit.

Dieu m’en expliquera le sens à son heure. »

Alors la tourmente intérieure s’est calmée.

Ici enfin ni mensonge ni leurre :

*Car c 'est dans l'acceptation qu 'on trouve la paix.*

(Traduction libre).

*Vn champ qui*

*renferme un trésor*

L

orsque Jim Elliot se préparait à partir en mission, il découvrit

de nombreux parallèles entre la vie exigeante à laquelle il se

sentait appelé par Dieu et celle qu’on menait dans la province

canadienne du Yukon, un siècle plus tôt. Toutes les deux étaient

récompensées par de l’or, même si la récompense de l’une était

éternelle et celle de l’autre éphémère. Jim recopia dans son journal

un extrait du poème de Robert Service, intitulé « La Loi du

Yukon » :

Ne m’envoyez pas vos débiles et vos faibles ; amenez-

moi des hommes forts et sains d’esprit,

Forts pour les combats sanguinaires, psychiquement

solides, car je ne leur laisse aucun répit.

Envoyez-moi des hommes ceints pour la bataille, des

hommes qui ont du cran...

J’attends des hommes qui me vaincront, mais je ne se­

rai pas conquis en un instant,

Je ne serai pas vaincu par des hommes faibles, suaves

et hésitants,

*Un champ qui renferme un trésor* 75

Mais par des hommes ayant le coeur intrépide des Vi-

kings et la foi simple des enfants,

Animés de l’énergie du désespoir, forts, irrésistibles,

que la peur et l’échec ne paralyseront pas ;

C’est à ceux-là que je réserve mes trésors, ce sont ceux-

là que je rassasierai de mes mets.

Les chercheurs d’or de l’époque devaient croire que le précieux

métal se trouverait là. Pour se rendre sur les lieux pleins de

promesses, il fallait affronter un voyage périlleux, mais ils ne

reculaient pas devant le sacrifice, car ils étaient soutenus par

l’espoir. Jim croyait qu’il y avait un trésor plus précieux que l’or

du Yukon, et qu’il valait la peine de courir tous les risques et de

tout sacrifier. Je l’imagine maintenant, contemplant du haut de la

cité céleste le chemin qu’il a parcouru et se disant que finalement,

le prix que le Seigneur lui a demandé n’était pas très élevé.

Vous et moi, nous ne nous apprêtons pas à nous ruer vers le

Yukon à la recherche de l’or. Jim ne l’a pas fait non plus. Nous ne

sommes pas friands de difficultés. Nous ne sommes pas des héros

ou des héroïnes de légende. Nous sommes des individus ordinaires

qui s’extraient le matin de lits confortables, se brossent les dents à

l’eau courante, enfilent le vêtement dont ils ont envie, et ont

l’embarras du choix pour composer leur petit déjeuner. Il ne semble

pas qu’il nous faille beaucoup de courage pour vivre. Nous sommes

tellement habitués au luxe que les embouteillages représentent

parfois pour nous les pires tourments! Nous voilà malheureux

lorsque le système de climatisation tombe en panne ou que le maître

d’hôtel vient s’excuser en disant qu’il n’y a plus de mousse au

chocolat pour le dessert. Un peu de patience, et la circulation

redeviendra fluide ; du temps et de l’argent suffiront pour remettre

la climatisation en état de marche. Quant au dessert, nous pouvons

en commander un autre. Nous nous attendons à ce que les choses

aillent comme nous le voulons, et rapidement. Quand ce n’est pas

le cas, nous sommes désemparés.

Etre seul, c’est bien pire que d’être coincé dans un embou­

teillage, ou de ne pas recevoir le dessert attendu. Nous n’associons

pas toujours le courage à l’idée de solitude, parce que nous la

concevons rarement comme une souffrance réelle. Pourtant, on

peut lui appliquer la plus simple définition que je connaisse : la

solitude, c’est avoir ce que vous ne voulez pas, ou vouloir ce que

vous n’avez pas. Nous ne souhaitons pas la solitude. Elle se

manifeste lorsque nous désirons ce que nous n’avons pas.

*76*

*La solitude*

Qui peut comparer les souffrances ? Elles sont uniques, comme

le sont ceux qui souffrent. « Le coeur connaît ses propres chagrins »

(Proverbes 14.10). Nous réagissons en fonction de nos tempéra­

ments. Certains recherchent éperdument des réponses, ruminent,

se tourmentent, se fâchent ou nient les faits. D’autres sombrent dans

l’apitoiement sur eux-mêmes ou s’accusent de tous leurs malheurs.

D’autres encore font retomber la faute sur autrui. Quelques-uns

prient. Mais nous sommes presque tous tentés de conclure que Dieu

ne nous aime pas puisqu’il n’a pas empêché la souffrance.

Il y a bien des choses que Dieu n’empêche pas, précisément

*parce qu'il nous aime.* Au lieu de nous arracher à nos problèmes,

Il nous appelle et nous parle. Dans la tristesse de notre solitude ou

de notre souffrance, Il nous dit : « Cela fait nécessairement partie

du cheminement. Même si c’est la partie la plus difficile et la plus

ardue, ce n’est qu’une partie. Elle ne durera pas tout le long du

trajet. Souviens-toi du but vers lequel Je te conduis. Souviens-toi

de ce qui t’attend à la fin : une maison, un havre de paix... le ciel. \*

C’est en regardant au loin, comme le faisaient autrefois les

chercheurs d’or, qu’on trouve le courage pour affronter les zones

accidentées du voyage. Les héros des plus célèbres légendes du

monde ont accepté les pires épreuves, parce qu’ils étaient soutenus

oar la promesse d’une immense récompense, la faveur du roi,

beaucoup d’or, ou la main d’une princesse. Parce qu’il y avait un

objectif fascinant au bout de l’aventure, ils se lançaient corps et

âme dans l’inconnu qui leur réservait tant de surprises, désagréables

mais passagères. Leur héroïsme résidait dans l’acceptation, une

acceptation pleine et entière des conditions draconiennes que d’au­

tres hommes auraient refusées en poussant de hauts cris, et dans la

persévérance. Les grottes sombres, les tunnels et les labyrinthes

n’étaient pas des problèmes à résoudre, mais des circonstances à

traverser ; les ouragans et les mers démontées étaient des éléments

contraires qu’il fallait affronter, les géants et les monstres des

adversaires qu’il fallait abattre. Ils acceptèrent tout et supportèrent

tout *en vue de la récompense.*

Il est possible d’accepter et de supporter sans amertume la

solitude en ayant une vision de la gloire qui suit. C’est très différent

d’un soupir de résignation ou de défaite, ou de l’abandon désespéré

devant un sort malveillant face auquel on ne peut rien. Dans les

circonstances où il n’y a ici-bas aucune réponse satisfaisante, nous

pouvons adopter deux attitudes : accepter les épreuves comme un

choix sage et miséricordieux du Seigneur pour notre bénédiction

*Un champ qui renferme un trésor*

*77*

(c’est ce qu’on appelle la foi), ou les ressentir comme la preuve de

son indifférence, de son insouciance, et’même de sa non-existence

(c’est l’incrédulité).

Il est très tentant d’accuser Dieu, surtout quand on ne peut s’en

prendre à personne d’autre. Mais si on cède à cette tentation, on

aboutit au vide spirituel./\* Ainsi parle l’Eternel : Quelle iniquité

vos pères ont-ils trouvée en Moi, pour s’éloigner de Moi, et pour

aller après des choses de néant ? » (Jérémie 2.5). Qui d’entre nous

n’a jamais ressenti cette profonde impression de vide, comme si la

vie avait perdu tout son sens ? Ne serait-ce pas parce que nous avons

accusé Dieu ?

Il y a quelques jours, je suis revenue à la maison après avoir

rendu visite à ma fille et à sa famille. Je me suis sentie aussitôt

envahie par un immense sentiment de solitude, contre lequel il n’y

avait aucun remède. Je vis sur la côte Est des Etats-Unis, et ma fille

sur la côte Ouest. Je ne peux jamais inviter mes petits-enfants à

venir passer la nuit à la maison. Ni inviter ma fille et les siens à

venir prendre le repas du dimanche midi chez moi. Pourtant, les

repas du dimanche que j’ai pris chez mes grands-parents comptent

parmi les souvenirs les plus lumineux que je conserve de mon

enfance. Je ne peux pas pour un oui ou pour un non faire irruption

chez elle et prendre une tasse de thé. Sur le moment, je fus tentée

de m’apitoyer sur mon sort. Pourquoi étais-je privée de la joie et

du bonheur de vivre à proximité de ces chers petits et de ceux que

j’aime le plus au monde ? S’il l’avait voulu, Dieu aurait pu

s’arranger pour que nous ne soyons pas si éloignés les uns des

autres. Si j’avais donné libre cours à ces pensées, j’aurais fini par

me retrouver dans un profond abattement.

Notre solitude ne peut pas toujours être évitée, mais elle peut

toujours être acceptée comme la volonté de Dieu pour le moment

présent, et cette perspective en fait quelque chose de formidable.

C’est en quelque sorte un champ qui cache un trésor inestimable.

Mais pour posséder le trésor, nous devons acheter le champ. Ce

n’est pas une prairie inondée de soleil et tapissée de fleurs sauvages.

C’est un terrain sec et dénudé, mais une fois que nous avons compris

qu’il recèle un joyau, tout change. Sur ce lambeau de terrain vague

livré à l’abandon, notre esprit se met soudain à échafauder toutes

sortes de plans merveilleux. Il ne s’agit plus simplement d’un lopin

de terre qu’on accepte, mais d’un champ dont la possession vaut

bien qu’on vende tout ce qu’on possède pour l’acquérir. Dans mon

cas, « tout vendre » ^c’était renoncer à m’apitoyer sur moi-même

*78*

*La solitude*

et à nourrir de la rancoeur. Je ne dis pas qu’il faille rechercher les

occasions où l’on sera le plus seul possible ! Je parle de l’accepta­

tion de l’inévitable. Alors, quand par une décision librement

consentie, nous recevons cette chose que nous n’avons pas souhai­

tée, la solitude, ce nom du champ que personne ne désire, se

transforme en un lieu de bonheur insoupçonné.

L’auteur de notre salut a été rendu parfait par les choses qu’il

a souffertes. Je me demande quelle sorte d’enfant II était. J’ai

souvent souhaité en savoir davantage sur ses premières années,

mais le Saint-Esprit a décidé de ne pas les faire figurer dans les

récits inspirés. Son enfance, son adolescence et les premières

années de son âge adulte restent un mystère pour notre curiosité.

La préparation de la croix n’a-t-elle duré que les trois ans de son

ministère public ou inclut-elle également les trente années silen­

cieuses précédentes ? Tout a certainement été important : les

sourires et les larmes du bébé, le moment du sevrage, le trouble de

l’enfant devant un refus de ses parents, les doutes et la solitude de

l’adolescent, les désirs insatisfaits de l’homme jeune, vigoureux et

passionné. Toutes ces choses ne figuraient-elles pas, dans un certain

sens, une partie du champ qui abritait la perle ?

f‘ Si la maison de Nazareth que les touristes visitent aujourd’hui

ressemble à celle où l’enfant Jésus a grandi, elle n’est rien en

comparaison des palais d’ivoire qu’il avait abandonnés. Celui dont

la parole avait tiré toutes choses du néant s’est soumis à la parole

de Marie, sa mère. Celui dont les mains avaient façonné tout

l’univers a appris l’obéissance dans l’échoppe poussiéreuse d’un

charpentier. Quand Joseph a appris à Jésus comment II devait se

servir d’un outil, il a certainement pris les mains de l’enfant dans

les siennes pour Lui montrer la bonne façon de tenir l’instrument

en Lui disant: « Comme cela. Tiens-le ainsi ». Le garçon a dû

apprendre. Il n’a pas fabriqué des bancs et des tables en prononçant

le « fiat » divin. Il les a réalisés grâce aux outils que ses mains

d’homme tenaient. Il a dû apprendre tous les aspects du métier, et

à faire preuve de minutie, de patience, d’obéissance, de fidélité, de

persévérance. S’il a parfois été tenté de gagner du temps en sabotant

son travail, Il n’a jamais cédé à la tentation. Il n’a rien fait à la

va-vite, mais travaillait avec soin, minutie, d’une manière digne de

confiance, sans retard. Jésus était certainement très affable avec les

clients. « Il croissait en grâce devant Dieu et devant les hommes »

*Un champ qui renferme un trésor 79*

(Luc 2.52). L’acceptation joyeuse d’une humble tâche, toutes les

petites mises à l’épreuve qu’un garçon peut rencontrer dans sa vie

de famille, tout cela L’a préparé aux grandes épreuves de ses années

publiques, tout cela était déjà un bout du chemin qui devait Le

conduire à la croix.

La directrice de l’internat que j’ai fréquenté avait coutume de

dire : « Ne vous promenez pas avec votre Bible sous le bras si vous

n’avez pas balayé sous votre lit. \* Elle voulait nous inculquer une

foi authentique, qui est toujours une foi pratique. Elle restait

insensible aux discussions spirituelles qui pouvaient s’échapper

d’une chambre sale et en désordre. La poussière sous les lits criait

plus fort que n’importe quel pieux discours.

\* Le roi de gloire récompense ses serviteurs non en fonction de

la dignité de leur mission, mais en fonction de l’amour et de

l’humilité avec lesquels ils l’auront remplie », a écrit Gerald Vann.

'Durant les trois années que Jésus a passées comme rabbi

itinérant, Il a su ce qu’en était la fatigue, la faim et les nuits à la

belle étoile. Les foules L’écoutaient avec plaisir, et l’élite religieuse

ne parvint pas à Lui tenir tête. Ses propos ont été déformés, Il a été

mal jugé, incompris ; les chefs se sont trompés sur son compte. Le<

Juifs érudits Lui ont tendu des pièges, ils L’ont défié, contesté, il|

ont discuté âprement avec Lui. Il a été loué et dédaigné, suivi (

abandonné, aimé et haï, écouté et rejeté, couronné et crucifié. 1

avait toutes les raisons pour se sentir seul sur la terre des humains,

mais c’est par ce moyen, par les choses qu’il a souffertes, qu’il a

appris l’obéissance et qu’il nous a enseigné sa signification.

Si tout ce qu’il nous demande aujourd’hui, c’est d’être disposés

à accepter la discipline relativement peu contraignante de la soli­

tude, ne pourrions-nous pas considérer cette requête comme une

grâce qu’il nous fait en nous permettant de marcher à ses côtés sur

ce chemin ?

Marcher avec Lui, c’est emprunter le chemin de la croix. Si la

croix dont nous devons nous charger ne revêt pas la forme d’un

glorieux martyre, d’une quelconque action héroïque, de dragons à

terrasser ou de labyrinthes à traverser, ou même celle d’un minis­

tère particulier, c’est-à-dire de quelque chose qui ait l’apparence

« spirituelle », devons-nous conclure qu’il a renoncé à ses exigences

à l’égard de ses disciples ?

Non. Il ne les abandonne jamais. Il y a un coffre rempli d’or,

il y a une récompense royale, mais on ne les obtient qu’au bout du

*80*

*La solitude*

chemin. Mais tout au long du parcours, il y a des joies sans nombre,

pour qui sait goûter et voir combien le Seigneur est bon. Samuel

Rutherford, persécuté pendant de nombreuses années à cause de

son obéissance à la vérité telle qu’il la comprenait, a écrit beaucoup

de lettres dans lesquelles il exprime la douceur de ses épreuves et

la beauté de Christ. Il goûtait le côté sombre de la croix ; pourtant

il put écrire à Hugh Mackail en 1636 :

Crois-moi, cher frère, je te l’écris de ma propre main,

quiconque regarde le côté lumineux de la croix de Christ et s’en

charge avec foi et courage constatera qu’elle n’est pas davantage

un fardeau que ne le sont les voiles pour un navire ou les ailes

pour un oiseau. C’est comme si le Seigneur avait recouvert d’or

le bois sombre, l’avait parfumé, et oint d’une huile de joie et de

félicité.

Des milliers et des milliers, dont je suis, ont fait la même

constatation.

***16***

*'Préyare-nwi un gâteau*

L

orsque Maria von Trapp était encore une jeune femme, elle

aimait beaucoup les montagnes de son Autriche natale. En

les contemplant, elle tressaillait de joie, et les considérait

comme un cadeau de Dieu pour son bonheur. « Si Dieu m’a fait

don de tout cela, disait-elle, que puis-je Lui donner en retour ? \*

En réfléchissant à tout ce qu’elle pouvait offrir au Seigneur, elle

se rendit compte combien ces choses étaient de peu de valeur. Elle

savait qu’elle devait tout sacrifier, ce qui pour elle signifiait donner

sa vie au sens le plus littéral, c’est-à-dire entrer dans un couvent,

devenir nonne, et ne plus jamais abandonner le voile. Comme

beaucoup de disciples l’ont constaté, la volonté de Dieu s’avère

souvent très différente de ce que l’on s’imaginait. Maria entra au

couvent, mais elle en sortit bientôt, chargée de diriger une maison

où l’on recueillait les enfants d’hommes veufs. Ce fut l’origine de

l’histoire très connue : « *La Mélodie du Bonheur ».*

Le sacrifice de *tout* ne se limite pas à celui de mon corps en

offrande vivante, mais doit également inclure le sacrifice de tout ce

que je suis, tout ce que je possède, tout ce que je fais et tout ce que

je souffre. Cela est bien vaste, mais la parcelle que nous examinons

se limite à une souffrance particulière : la solitude. J’ai affirmé

*82*

*La solitude*

qu’elle peut être considérée comme un don, quelque chose qu’on

reçoit et qu’on accepte. Mais un don, cela peut aussi être quelque

chose qu’on offre.

Maria von Trapp a commencé par offrir à Dieu le don de sa

personne. Commençons par là, nous aussi. Ce faisant, nous n’en­

richissons pas le Seigneur, car toutes choses viennent de Lui et nous

ne faisons que rendre ce qui Lui appartient. Nous n’avons rien qui

n’ait d’abord été à Dieu.

« Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à

offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu,

ce qui sera de votre part un culte raisonnable \* (Romains 12.1).

Voilà le point de départ. Dans sa sagesse et sa bonté, Il nous a

donné à chacun un corps unique, conforme à son dessein, formé

par ses mains, adapté à chacun, portant son image et cependant

distinct du corps de tous les autres individus. Nous ne pouvons pas

l’offrir tant que nous ne l’avons pas reçu, c’est-à-dire pleinement

accepté avec ses qualités, ses imperfections, ses limitations et ses

potentialités. C’est ce corps-là que j’offre, et non celui d’un autre.

Mais il n’est pas seulement constitué de sang, d’os et de chair. Il

est aussi la demeure de ma personnalité complexe qui comprend

l’esprit, l’âme, le coeur, la volonté, les émotions, le caractère. Il

doit être offert sans réserve, en toute simplicité, sans arguties à

propos de son acceptabilité. Il est saint comme l’étaient les usten­

siles du tabernacle, bassins, pelles, fourchettes, brasiers, malgré

leur usage banal, car ils étaient offerts, consacrés et mis à part pour

ce service.

Toutes les offrandes faites à Dieu ont de la valeur à ses yeux,

en raison du sacrifice unique de Christ pour nous. Par notre

sacrifice, nous nous unissons à Christ, nous sommes \* crucifiés »

avec Christ. Alors mon corps, l’habitation de ma personnalité,

devient aussi la demeure de Dieu Lui-même, le temple du Saint-

Esprit. Il ne m’appartient plus en propre. II est *acceptable* pour

Dieu parce que je suis un avec Christ et que mon offrande est incluse

dans celle du Seigneur..

En acceptant une telle offrande, Dieu manifeste le même amour

qu’un père à qui l’enfant offre un cadeau acheté avec l’argent que

le père lui a donné. C’est un amour plein de tendresse. Le père sait

que le présent que son enfant offre avec amour provient de son plus

total dénuement. Le Père qui a déjà tout donné (« Mon enfant, tu

es toujours avec moi, et tout ce que j’ai est à toi », Luc 15.31),

*Prépare-moi un gâteau*

*83*

donne encore davantage pour que l’enfant ait quelque chose à Lui

offrir.

Ayant offert nos corps, pouvons-nous Lui consacrer encore

autre chose ? Oui, tout le reste, tout ce dont Dieu nous a comblé.

Lorsque le peuple chrétien présente ses offrandes à Dieu dans

l’église, sous la forme de chants de louange, de prières, d’argent,

de pain et de vin, il n’offre que ce qu’il a d’abord gratuitement et

abondamment reçu de Lui. En fait, derrière ces choses, ce sont

*eux-mêmes* que les chrétiens apportent à Dieu, car seules les

offrandes qui procèdent de l’amour qui se donne peuvent être

présentées. Là, nous entrons dans le grand mystère du Pain et du

Vin. Christ nous a précédés sur le chemin du sacrifice de soi *'.Ceci*

*est mon corps, ceci est mon sang.* Nous aimons parce qu’il nous a

aimés en premier. Nous nous offrons nous-mêmes, parce qu’il s’est

d’abord offert Lui-même. C’est comme si Christ d’un côté, l’en­

semble des chrétiens de l’autre se disaient mutuellement : Ma vie

est à toi. Le profond mystère du Pain et du Vin, c’est Christ qui

s’offre volontairement par amour à nous et pour nous : « Ma vie

est pour vous. »

Soyons très clair, car c’est extrêmement important : nous ne

pouvons absolument rien ajouter au sacrifice complet de Christ qu

seul nous procure le salut. Son sacrifice a été parfait. Rien ne Lui

a fait défaut. Il n’y a pas non plus lieu de rétablir l’ancien système

sacrificiel, à savoir l’effusion du sang des agneaux, des boucs, sans

compter toutes les prescriptions, car Christ \* a supprimé la première

chose pour établir la seconde. C’est en vertu de cette volonté que nous

sommes sanctifiés, par l’offrande du corps de Jésus-Christ, une fois

pour toutes... Car, par une seule offrande, D a amené à la perfection

pour toujours ceux qui sont sanctifiés » (Hébreux 10.9-10, 14).

C’est dans ces conditions qu’il nous permet donc de nous

approcher, et qu’il accueille nos offrandes ; nous les Lui apportons

parce qu’en nous créant, Il nous a donnera liberté de choisir ; c’est

pourquoi nous pouvons librement décider de l’aimer et de nous

donner nous-mêmes à Lui.

Il n’est pas étonnant que Paul pose ainsi la question : \* Qu’as-tu

que tu n’aies reçu ?» (1 Corinthiens 4.7).

Dans ce ‘tout’ assez vague, que je Lui présente, je peux détailler

mon temps, mon oeuvre, mes prières, mes biens, ma louange, et

aussi mes souffrances. C’est dans ce sens mystérieux que je

considère la solitude comme un don : elle n’est pas seulement une

*84 La solitude*

chose que j’accepte, mais une chose que j’offre, au même titre que

Matheson qui a offert au Seigneur non seulement la vie qu’il

possédait mais également les désirs insatisfaits de son coeur. -

N’est-il pas légitime alors d’envisager la solitude comme un

élément à sacrifier ? Ce que je dépose sur l’autel de la consécration

n’est ni plus ni moins que ce que j’ai en ce moment même, quels

que puissent être les travaux et les prières, les joies et les douleurs

dont ma vie présente est remplie.

Certaines personnes considèrent le célibat comme un risque, un

handicap, une privation, voire même une malédiction. D’autres

voient dans la condition du solitaire un immense avantage, une

possibilité de s’amuser sans restriction, le privilège de faire ce qui

plaît. Pour ma part, j’apprécie la solitude comme un don. Faire le

sacrifice de ce don est peut-être la chose la plus coûteuse, car cette

offrande implique le renoncement à ce que l’on voulait être, et

l’acceptation de ce qu’on ne voulait pas être. « Combien mes

ambitions ont été changées !» a dû souvent penser Paul. Mainte­

nant, j’aspire à connaître Christ (voir Philippiens 3.10).

Durant les derniers mois de la maladie de mon second mari,

j’avais parfois l’impression de ne plus pouvoir supporter de le voir

souffrir un jour de plus, ou d’aller avec lui chez le médecin qui

nous indiquerait les pénibles mesures qu’il faudrait prendre, telles

que l’ablation de la mâchoire inférieure à cause du cancer de la

lèvre, ou de la castration à cause du cancer de la prostate. Tout en

moi criait « Non ! Non ! Non ! » La torture de mon mari était la

mienne. Les heures nocturnes étaient remplies d’images cauche

mardesques de choses pires que la mort, et j’étais terrifiée. Que

faire ?

J’eus la réponse.

« Offre-le. »

J’avais été sensibilisée à cette possibilité par la lecture d’un livre

de Evelyn Underhill sur le sacrifice. On ne m’avait jamais enseigné

auparavant la grande vérité que la vie entière peut être une oblation.

J avais découvert ce petit livre trois mois avant que ne se déclarât

la maladie de mon mari. Je me demande ce que j’aurais fait sans

cette lecture bienfaisante.

Offrir, oui, mais *quoi 1* Je me sentais un peu comme la pauvre

veuve de Sarepta. Elle était sur le point d’utiliser le reste de farine

et d’huile qui les séparait momentanément de la mort, elle et son

fils, lorsque le prophète Elie arriva et lui demanda de préparer un

*Prépare-moi un gâteau*

*85*

gâteau pour lui d’abord. Comme c’était un ordre du Seigneur, elle

obéit. Son obéissance eut des prolongements insoupçonnés. « Et

pendant longtemps elle eut de quoi manger, elle et sa famille, aussi

bien qu’Elie. La farine qui était dans le pot ne manqua point, et

l’huile qui était dans la cruche ne diminua point, selon la parole que

l’Eternel avait prononcée par Elie \* (1 Rois 17.15-16).

C’est un fragment d’un poème d’Amy Carmichaël, dont je me

souvenais vaguement, qui m’avait permis d’établir un lien entre la

souffrance et la pauvreté de la veuve de Sarepta. Voici le poème

en entier :

*Rien dans la maison.*

Seigneur, ta servante n’a rien dans la maison,

Pas même un fond d’huile dans le flacon ;

Car celui qui ne vient que pour dérober

Est maintes fois venu et a tout retourné,

Cet homme fort que l’on nomme la souffrance.

Je croyais que j’avais du courage dans la demeure,

et la patience de rester calme et de supporter

Quelquefois des chants joyeux ; maintenant, je suis persuadée

Que ta servante est vraiment frappée par le malheur ;

Vois-tu, même mon pinson ne veut plus chanter.



Ma servante, Je suis entré dans ta maison,

Moi qui connais si bien le comble de la souffrance

Qu’il est inutile de Me dire quel aiguillon

Elle est pour la chair comme pour l’esprit :

N’ai-Je pas senti la morsure du fouet, des épines, des clous ?

C’est Moi, son vainqueur, qui suis dans ta maison,

Ne sois pas troublée et ne crains pas :

Qu’aurais-tu à redouter puisque Je suis là ?

Mon toucher guérira l’aile brisée de ton pinson,

Et il pourra de nouveau lancer ses notes mélodieuses.

Je n’avais rien dans la maison. Rien excepté cette souffrance.

La souffrance, une offrande ? Que pourrait bien en faire le Sei­

gneur ?

\* Prépare-moi un gâteau. \* En d’autres mots, Elie demande :

« Il y a une chose que tu peux faire. Malgré ton extrême pauvreté,

tu peux m’offrir quelque chose. Cela peut paraître insignifiant, mais

*86*

*La solitude*

c’est justement ce dont j’ai besoin. Si tu me le donnes, je pourrai

faire quelque chose qu’il me serait impossible de faire autrement. »

« Les sacrifices qui sont agréables à Dieu, c’est un esprit brisé :

O Dieu ! Tu ne dédaignes pas un coeur brisé et contrit » (Psaume

51.19).

Alors, du mieux que je le pus, je l’offris à Dieu.

Cela s’est passé il y a quinze ans. Il m’a fallu du temps pour

apprendre cette grande leçon. Je ne prétends pas encore y être

totalement parvenue. Mais ma conception du sacrifice en a été

transformée. Et ma vie en a été transformée. Je ne mets plus l’accent

sur la perte, sur la privation ou sur le prix à payer. Je considère ce

sacrifice comme un acte raisonnable d’adoration, et comme un don

que Dieu me demande de Lui restituer *afin qu 11 puisse en faire*

*quelque chose.*

Lorsque Add mourut en septembre 1973, le Seigneur m’aida

dans sa grâce à discerner plus clairement dans mon deuxième

veuvage ce que j’avais seulement entr’aperçu dans mon premier :

un don, un appel, une vocation, et non seulement une situation qu’il

faut assumer ou une épreuve qu’il faut endurer. Les paroles de

l’apôtre ont pris un sens nouveau pour moi : « Que chacun marche

selon la part que le Seigneur lui a faite, selon l’appel qu’il a reçu

de Dieu » (1 Corinthiens 7.17).

C’est donc Dieu qui m’a fait don du veuvage. Est-ce cela le

gâteau que tu attends de moi, Seigneur ? Alors je te le préparerai.

Et ensuite ? < Je t’offrirai un sacrifice d’actions de grâces »

(Psaumes 116.17). Quel merveilleux réconfort de savoir qu’en

rendant grâces, nous accomplissons la volonté de Dieu. Il n’y a

aucun doute à ce sujet, car il est écrit : « Rendez grâces en toutes

choses, car c’est à votre égard la volonté de Dieu en Jésus-Christ »

(1 Thessaloniciens 5.18).

*La gCoire cCu sacrifice.*

*J*

*e* me demande si la veuve de Sarepta n’a pas maugréé, pendant

qu’elle préparait le petit gâteau pour Elie, en disant: \* Que me

demande-t-il ? Avec une poignée de farine et un fond d’huile,

je suis censée faire deux galettes ! Mais puisqu’il a eu ce mot :

‘Ainsi parle l’Etemel...’ voici le premier gâteau. Et voilà le

deuxième en obéissance encore une fois à ‘Ainsi parle l’Etemel...’.

Allumons le feu. On verra bien. »

Quand tout ce que nous pouvons offrir semble misérable et

insignifiant, offrons-le quand même par obéissance, comme le fit

la veuve de Sarepta, et avec la foi de l’enfant qui offre à sa maman

une fleur de pissenlit piétinée. L’enfant n’éprouve ni gêne ni

amertume devant la pauvreté du cadeau qu’il tend à sa maman. Au

contraire, il est heureux d’avoir quelque chose à lui donner. La

qualité et la quantité de ce que nous voulons offrir ne dépendent

pas toujours de nous, et ce que le Seigneur peut faire et tirer de nos

présents n’est plus notre affaire, mais la sienne. Il sait ce qu’il y a

de mieux à faire. Veillons à ce que notre offrande soit librement

consentie, humble, inconditionnelle, faite dans la pleine certitude

que le Seigneur a le pouvoir de la transformer et de l’utiliser pour

l’accomplissement de son bienveillant dessein.

*88*

*La solitude*

Quelques jours après qu’Addison m’eut demandée en mariage,

il m’écrivit ce que j’appelai sa ‘lettre gériatrique’. Il avait soixante

ans, et moi quarante-deux. Il ne voulait pas que j’épouse un homme

déjà âgé les yeux fermés. Dans sa lettre, il soulignait d’avance ce

qui m’attendait dans un proche avenir. Le jour viendrait où je

devrais nettoyer ses lunettes, conduire la voiture à sa place, sans

compter mille et une autres choses. Etais-je prête à assumer cette

charge ? La fin de sa lettre est restée gravée dans ma mémoire :

« Pour ma part, me voici tel que je suis à toi pour jamais. *Mais*

*quel cadeau est-ce pour toi 1 »*

J’acceptai sa demande en mariage. Je l’aimais, et rien d’autre

ne comptait. Ses craintes se réalisèrent comme il l’avait annoncé.

Mais l’amour transforme merveilleusement les situations.

Quand nous nous offrons à Dieu, ou quand nous Lui présentons

une chose apparemment aussi inutile que la solitude, quel type de

sacrifice est-ce ?

Peu importe. Nos offrandes deviennent une partie de Christ qui

s’offre Lui-même. Il le fit par amour pour son Père : « Je viens

pour faire, ô Dieu, ta volonté...» (Hébreux 10.7) ; «Père, je remets

mon esprit entre tes mains » (Luc 23.46). Il le fit également par

amour pour nous qui en avions tellement besoin. Pouvons-nous

l’imiter dans ce domaine en aimant suffisamment le Père pour nous

abandonner entièrement entre ses mains, et en manifestant de

l’amour à ceux qui ne semblent pas en « être dignes » (que Dieu

pardonne notre orgueil !) ? « Marche dans l’amour, à l’exemple du

Christ, qui nous a aimés, et qui s’est livré Lui-même à Dieu pour

nous comme une offrande et un sacrifice de bonne odeur » (Ephé-

siens 5.2).

L’apôtre Pierre tient le même raisonnement lorsqu’il nous dit

que nous devons nous édifier pour former une maison spirituelle

de Dieu, pour remplir un saint sacerdoce (nous, des sacrificateurs

saints ? Inimaginable !) en offrant des victimes spirituelles, agréa­

bles à Dieu (voir 1 Pierre 2.5). Si les sacrificateurs avaient pour

mission essentielle d’offrir des sacrifices, alors c’est également

notre fonction en tant que prêtres de Dieu dans la nouvelle alliance.

Notre vie tout entière devient une offrande perpétuelle à l’honneur

de Dieu.

Ç Pouvons-nous renoncer à tout par amour pour Dieu ? Si le don

de notre être nous paraît excessif, c’est avant tout parce que nous

avons de Dieu une conception rabougrie, que nous ne L’avons pas

*La gloire du sacrifice*

*89*

réellement vu, que nous ne L’avons pas mis à l’épreuve et que nous

n’avons pas goûté combien II est bon. Dans notre aveuglement,

nous nous approchons de Lui en restant sur nos gardes. Nous nous

demandons de combien de joies II veut nous priver, combien H

attend de nous, quel est le prix à payer pour qu’il soit apaisé. Si

nous savions au moins combien le Seigneur est bon et compatissant,

de quels soins paternels II entoure ses faibles enfants, combien

grande est sa générosité et combien merveilleux ses plans pour

nous ; si nous savions avec quelle impatience II attend que nous

nous abandonnions à Lui, avec quel ardent désir II veut nous

conduire dans les verts pâturages et le long des eaux paisibles, avec

quel soin II nous prépare une place, de quelle admirable manière II

intervient, agence toutes choses et accomplit son plan en vue de

notre bien suprême, si nous avions la moindre idée de tout cela,

pourrions-nous encore hésiter à Lui tendre les piteux bouquets de

pissenlits que nous serrons dans nos mains maladroites ?

Reconnaissons-le : \* Seigneur, nous ne T’avons pas aimé de

tout notre coeur; nous n’avons pas aimé notre prochain comme

nous-mêmes. »

Si nous nous dépouillons courageusement et joyeusement pour

Dieu et pour les autres, nous ne pouvons pas perdre quoi que ce

soit qui ait une valeur réelle et durable. Nous nous perdrons

nous-mêmes avec notre égoïsme, et nous gagnerons tout ce qu’il

vaut la peine de posséder.

Que se passera-t-il si nous refusons ?

On raconte qu’il y a longtemps, un roi descendit dans les rues

du village pour saluer ses sujets. Un mendiant était assis sur le

bas-côté du chemin, et tendait ostensiblement sa sébile, assuré que

le roi se montrerait généreux. Or, ce fut le roi qui demanda quelque

chose au mendiant ! Le mendiant prit donc trois grains de riz dans

sa gamelle et les posa dans la main ouverte que le roi tendait. Quand,

à la fin de la journée, le miséreux fit l’inventaire de ce qu’il avait

reçu, il découvrit à son grand étonnement trois pièces d’or au fond

de sa sébile. *Si seulement j’avais donné au roi tout ce que je*

*possédais !* regretta-t-il. k

L’Ecriture nous montre que la gloire est un aspect du sacrifice.

Cet élément, bien qu’il ne soit pas forcément apparent, est cepen­

dant toujours présent. Nous connaissons tous la merveilleuse his­

toire d’Abraham à qui Dieu demanda de sacrifier son fils bien-aimé

Isaac. Quelle torture le patriarche a-t-il dû supporter par amour

pour Dieu ! Mais quelle révélation il eut de l’amour de Dieu !

*90*

*La solitude*

Quelle leçon de foi et d’obéissance pour toutes les générations de

chrétiens qui se sont succédées ! Mais Abraham ignorait tout cela

lorsqu’il gravissait la montagne ; loin d’envisager une gloire

quelconque, le vieillard ne voyait que l’imminence de l’holocauste

sanglant qu’il devait offrir. Son coeur de père a dû être à l’agonie,

écartelé entre l’amour pour Dieu et l’amour pour son fils.

Mais la gloire suivit :

Parce que tu as fait cela, et que tu ne m’as pas refusé ton fils,

ton unique, Je te bénirai et Je multiplierai ta postérité, comme les

étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer...

Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce

que tu as obéi à ma voix (Genèse 22.16-18).

Quand, sous le règne d’Ezéchias, la maison de l’Eternel fut

restaurée et purifiée, il y eut de grandes célébrations accompagnées

de sacrifices, de musique et de chants. Au moment où Ezéchias

donna l’ordre d’offrir l’holocauste sur l’autel, les chanteurs firent

entendre leurs voix enthousiastes et les différents instruments leurs

sons éclatants, tandis que toute l’assemblée se prosternait. Une

grande allégresse allait de pair avec un grand sacrifice. Pourquoi

n’en serait-il pas ainsi pour nous ?

La crucifixion fut suivie de la résurrection, et celle-ci précéda

l’ascension. Parce que le Seigneur a d’abord porté une couronne

d’épines, Il est maintenant auréolé de gloire. Parce qu’il s’est fait

pauvre, Il règne désormais. Parce qu’il n’a pas recherché la gloire

des hommes et ne s’est pas soucié de sa renommée, Il a reçu le nom

qui est au-dessus de tout nom. Parce qu’il a accepté de devenir

esclave, Il est aujourd’hui maître de toutes choses. Parce qu’il a

été obéissant jusqu’à la mort, Il a été élevé au rang de Seigneur de

la vie, et II détient les clés de la mort et de l’enfer. Parce qu’il s’est

humilié, tout genou fléchira devant Lui. Tout renoncement conduit

à la gloire.

Dieu ne pouvait pas nous montrer d’une manière plus éclatante

la glorieuse vérité de la vie qui jaillit de la mort que dans ces

paradoxes de la vie et de la mort de Jésus. N’est-il pas évident pour

nous que la croix n’était pas un drame mais la manifestation de la

vie et de la puissance de Dieu ? Le croyons-nous ? Qu’il nous est

difficile de croire que notre propre sacrifice à Dieu sera suivi des

mêmes effets ! Pour la plupart d’entre nous, il est beaucoup plus

facile de vivre comme si nous ne le croyions pas.

Le Seigneur ne nous demande pas seulement de partager sa

*La gloire du sacrifice*

*91*

croix, mais aussi sa gloire. \* Si nous sommes morts avec Lui, nous

vivrons aussi avec Lui » (2 Timothée 2.11). Et une mort aura

d’autant plus de possibilité de se multiplier en vie dans d’autres

âmes qu’elle sera plus totale.

/Est-Il un maître dur, pour qu’il nous demande de souffrir avec

Lui ? Pensons-nous que ce soit mesquin, injuste et peu charitable ?

Alors que penser des promesses suivantes :

« Dieu ... agit en ma faveur » (Psaumes 57.3).

« Tu as multiplié, Eternel, mon Dieu, tes merveilles et tes

desseins en notre faveur \* (Psaume 40.6).

« Car toutes choses te sont assujetties » (Psaumes 119.91).

« Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu »

(Romains 8.28).

« En Christ... nous sommes aussi devenus héritiers, ayant été

prédestinés suivant le plan de celui qui opère toutes choses d’après

le conseil de sa volonté, afin que nous servions à célébrer sa gloire,

nous qui d’avance avons espéré en Christ » (Ephésiens 1.11-12).

\* ... afin que ce qui est mortel soit englouti pas la vie. Et celui

qui nous a formés pour cela, c’est Dieu... » (2 Corinthiens 5.5).

Voilà donc six versets, parmi beaucoup d’autres, qui se posent

comme autant de garanties divines. Si je les conserve dans mon

coeur autant que dans ma pensée, ma compréhension du sens de la

vie en sera modifiée. Si je suis en Christ, je n’ai vraiment rien à

perdre.

C’est une histoire bien vieille, mais c’est aussi la mienne. C’est

mon histoire et c’est mon chant. Jésus-Christ m’a abreuvée de l’eau

de la vie. Jésus-Christ est mon pain. Jésus-Christ est ma vie. Il

comble de joie les désirs de l’homme. J’ai toujours le même corps,

le même caractère, les mêmes passions et le même vécu, mais je

sais que toutes ces choses que je Lui donne sont susceptibles d’être

transformées. C’est pourquoi cette croix rugueuse, dont le monde

ne fait aucun cas, exerce sur moi un pouvoir fascinant.

***18***

*Communier aux*

*souffrances de Christ*

V

alérie m’a appelée hier soir et m’a demandé de prier pour

son fds de dix ans, qui avait versé de chaudes larmes le

matin même tellement il se sentait seul à l’école, qui

pourtant est une école chrétienne. Ce fut une réelle épreuve pour

lui quand sa famille quitta le Mississippi pour s’installer en Cali-

fornie, car il craignait ne pas trouver d’amis. J’avais prié avec ce

petit bonhomme pour que Dieu lui donne un ami intime en Californie.

Mais neuf mois s’étaient déjà écoulés, et il n’en avait toujours pas.

« Je pense parfois, me raconta-t-il, que je devrais me ranger du

côté des mauvais garnements pour qu’ils ne me prennent pas pour

un petit saint. Peut-être devrais-je même aller plus loin et employer

un langage grossier ou désobéir aux professeurs. J’aimerais tant

avoir un vrai copain à mes côtés ! »

Mon coeur de grand-mère était tout retourné en songeant à la

solitude de son cher petit-fils. Dans ma prière, je demandai au

Seigneur de consoler l’enfant, et de lui montrer que d’une certaine

manière, c’était le prix de la fidélité pour laquelle d’ailleurs Dieu

*Communier aux souffrances de Christ*

*93*

le récompenserait bien au-delà de ses espérances. Je suppliai le

Seigneur de donner également de la sagesse à ses parents qui

s’efforçaient de lui montrer le chemin de la croix.

Dieu peut-Il aider cet enfant à voir les choses invisibles par-delà

les murs de sa salle de classe et les limites du terrain de jeu ? Peut-Il

lui faire comprendre cette première et dure leçon de ce que signifie

se charger de sa croix ? Je crois que oui. Je Lui demande de le

faire. J’interprète le fait que jusqu’à présent Dieu ait répondu non

à mes prières en faveur d’un camarade comme la preuve qu’il n’a

pas jugé bon encore de lui accorder cet ami tant désiré, que ce n’est

pas encore un besoin essentiel, car Dieu a promis de pourvoir à nos

besoins. Si nous n’avons pas telle chose, c’est que nous n’en avons

pas réellement besoin. Il est possible que Dieu mette la patience de

l’enfant à l’épreuve pour lui apprendre, à ce moment crucial de sa

vie, à se tourner vers Lui dans la prière pour Lui faire part de ce

besoin qu’il ressent si profondément.

Quand un homme ou une femme, un garçon ou une fille

acceptent la solitude pour l’amour de Christ, cela entraîne des

prolongements cosmiques. Par cet accord secret conclu entre elle

et Dieu, cette personne agit d’une certaine manière sur la vie du

monde. Cela paraît inconcevable, mais c’est pourtant vrai, car c’est

un aspect du mystère de la souffrance que Dieu nous a révélé.

Les enfants qui se moquent de Walter en l’accusant d’être le

« chouchou » du professeur parce qu’il fait toujours bien le travail

demandé ne se doutent évidemment pas que leurs sarcasmes attei­

gnent Dieu. C’est la dernière chose qui viendrait à l’esprit d’un

enfant sans l’explication d’un adulte. Nous soumettre aux autorités

que Dieu a établies sur nous, c’est nous soumettre à Dieu. La

rébellion est l’esprit qui anime ce que la Bible appelle le ‘monde’ ;

la parole de Dieu nous dit pourquoi Walter souffre : « Si vous étiez

du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous

n’êtes pas du monde, et que Je vous ai choisis du milieu du monde,

à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que

Je vous ai dite : Le serviteur n’est pas plus grand que son maître »

(Jean 15.19-20).

Accepter d’obéir dans des conditions difficiles, pour l’amour de

Christ, c’est se charger de la croix du Seigneur. Il ne nous chargerait

pas d’une croix qu’il ne porte pas, qu’il n’a pas portée en se

dirigeant vers le mont Golgotha. Chaque fois que mon coeur

éperdument amoureux de Christ dit *oui* alors que ma nature

humaine rétorque *non,* je me charge de la croix du Seigneur. En le

*94*

*La solitude*

faisant, je ressemble un peu plus à mon Maître, je vis un peu plus

près de Lui, je participe un peu plus à son oeuvre qui est d’accomplir

la volonté de son Père sur la terre.

Pendant de longues années, j’ai pensé que les souffrances pour

Christ se limitaient à celles endurées comme conséquences directes

du témoignage chrétien public, ou liées à un ministère particulier.

Je m’imaginais que lorsque Paul écrivit aux Colossiens : « Je me

réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous » (1.24), il

faisait allusion à un emprisonnement consécutif à une oeuvre

accomplie en faveur des chrétiens de Colosses. C’était sans doute

vrai, mais j’avais eu tort de limiter la souffrance à ce seul aspect.

Paul voulait dire bien davantage. Il pensait certainement au mystère

de *l'échange,* cette grande vérité qui fait que d’une souffrance il

peut ressortir du bien pour autrui, un bien qui ne soit pas limité à

la seule église de Colosses. C’est pourquoi l’apôtre poursuit : « Ce

qui manque aux souffrances de Christ, je l’achève en ma chair,

pour son corps, qui est l’Eglise. C’est d’elle que j’ai été fait

ministre, selon la charge que Dieu m’a donnée auprès de vous »

(Colossiens 1.24-25). S’il nous est assez facile de concevoir la tâche

d’apôtre comme une tâche spécifiquement confiée par Dieu à des

hommes choisis, il nous est beaucoup plus difficile, en revanche,

d’imaginer notre mission comme le résultat d’un mandat divin

précis et délibéré.

Quand Add mourut, un de ses amis intimes, un pasteur que je

n’avais jamais rencontré, me fit part dans une lettre de sa conviction

que Dieu m’avait adressé « une vocation à la souffrance ». Cette

expression me parut exagérée. Je pensais aux souffrances de

milliers de personnes à côté desquelles les miennes n’étaient rien.

Mais il ne nous appartient pas de choisir la forme de nos souffran­

ces. Et même si je ne me sentais aucune vocation à souffrir, il se

pourrait très bien que j’aie néanmoins cette vocation. Dieu m’avait

appelée. Puis II m’avait appelée de nouveau pour apprendre de Lui

à être seule. C’était l’accomplissement de son dessein précis pour

ce moment-là.

Si Paul pouvait achever ou compléter dans sa chair les souffran­

ces de Christ, pourquoi ne le pourrions-nous pas ? Ne pourrions-

nous pas, comme l’apôtre, puiser un réel bonheur dans la quantité

de nos épreuves, qu’elles soient mineures ou cruciales ? Parler de

bonheur à propos de souffrances ! Si Paul ne nous avait pas montré

que la souffrance n’est jamais inutile, mais qu’elle peut se changer

en bénédictions pour les autres, nous rejetterions cette idée comme

*Communier aux souffrances de Christ 95*

un non-sens ou comme une idée masochiste. La souffrance a des

prolongements éternels si nous sommes prêts à l’accepter par la foi.

Dans toutes les tâches que Dieu nous confie, nous devenons des

auxiliaires pour accomplir un dessein mystérieux que l’apôtre

appelle « l’achèvement » des souffrances de Christ. Notre partici­

pation à cette oeuvre affecte le corps de Christ, c’est-à-dire l’Eglise,

et par voie de conséquence, le monde entier.

Si aux yeux du monde, notre prestation s’apparente à celle d’un

soliste, aux yeux de Dieu, ce n’est pas le cas. Nous faisons partie

d’un orchestre, et chaque soliste apporte sa contribution spécifique

à l’harmonie de l’ensemble.

Prenons une métaphore biblique. Les chrétiens sont les mem­

bres du corps de Christ, les uns sont les mains, d’autres les pieds,

d’autres encore les yeux, etc. Paul compare l’harmonie du corps

spirituel à celle d’un corps humain. Tous les membres et tous les

organes agissent ensemble sous les ordres de la tête, chacun dans

sa spécificité pour le bon fonctionnement du corps tout entier. Si

un organe se plaignait de ne pas appartenir au corps sous prétexte

qu’il est différent d’un autre, cela ne changerait rien à. sa situation.

Il resterait partie intégrante du corps. Si tous les membres avaient

la même forme et la même fonction, on ne pourrait plus parler d’un

corps. L’unité du corps s’appuie sur la diversité et non sur l’uni­

formité. Aucune partie ne peut accuser une autre d’être inutile parce

qu’elle ne remplit pas la même fonction.

L’oeil ne peut pas dire à la main : Je n’ai pas besoin de toi ;

ni la tête dire aux pieds : Je n’ai pas besoin de vous... Dieu a

disposé le corps de manière à donner plus d’honneur à ce qui en

manquait, afin qu’il n’y ait pas de division dans le corps, mais

que les membres aient également soin les uns des autres (1 Co­

rinthiens 12.21, 24-25).

Supposez que l’architecte divin s’aperçoive que 1 ’Eglise, qui est

son corps, ne fonctionne pas bien, n’est pas harmonieuse et

équilibrée, parce qu’elle manque de célibataires. Il voit que 1 ’Eglise

en a besoin. Supposons que la réaction des membres soit de dire :

« Je ne veux pas remplir cette fonction. Je ne me sens pas à 1 aise

dans ce rôle. Pourquoi devrais-je, moi, être cette pièce particulière

du mécanisme ? Non, merci ! Ma place dans le corps doit corres­

pondre à mes goûts. Tu me dis, Seigneur, que les ‘parties humbles’

sont entourées de plus d’honneur ? Je préfère néanmoins laisser à

d’autres cette distinction. Dans les conditions actuelles, je n’accepte

pas d’être célibataire. Je ne peux assumer cette charge. »

*96*

*La solitude*

Que dit en fait la personne ? *Que ma volonté soit faite.* Je me

dis chrétien, mais je n’en accepte pas les conditions. Je veux bien

te servir, Seigneur, mais comme je l’entends. C’est moi qui

prendrai les décisions.

Bien que notre époque encourage les femmes à exercer une

profession rémunérée, la plupart de celles qui sont venues me parler

pensent que l’idéal serait d’épouser l’homme parfait, d’avoir une

maison et un ou deux enfants. Une de ces femmes a connu une

expérience assez semblable à la mienne. Voici un de ses courriers :

Immature et terriblement naïve quant au dessein supérieur de

Dieu, je ne voyais pas la « clôture » que par amour, il avait dressée

tout autour de moi. Les étudiants pour qui j’avais le béguin

faisaient comme si je n’existais pas. Et ceux qui me faisaient la

cour n’étaient vraiment pas à mon goût.

Les méthodes de Dieu varient à l’infini, mais mes luttes contre

le célibat n’ont pas varié d’un pouce, à une exception près : je me

suis accommodée du spectre de devoir rester « vieille fille » tout

ma vie. Ces deux mots avec tout ce qu’ils évoquent remplissaient

naguère mon âme d’effroi. A la fin, après des années et des années

qui m’ont privée de l’amour d’un mari chrétien, j’ai dit au

Seigneur : « D’accord. A toi de prendre soin de moi. » Mais je

dois cependant reconnaître honnêtement que je nourris toujours

l’espoir de voir mon célibat prendre fin. Malgré cela, je puis

prier : « Non pas ma volonté, Seigneur ! »

Elle poursuit en me décrivant ses sentiments de nausée, de

colère, de désespoir et de panique, et en reconnaissant ses défaillan­

ces. « La pensée d’être infidèle à Dieu me serre la gorge. Seigneur,

viens au secours de mon incrédulité ! » Elle me parle des combats

qu’elle livre dans ses pensées lorsque ses amies se marient puis

mettent de vigoureux bébés au monde ; elle reconnaît qu’elle est

animée à ces moments-là des mêmes sentiments d’amertume que

le frère du fils prodigue.

Sur plusieurs pages, elle met ainsi son âme à nu, une âme

humaine, féminine, qui lutte fermement pour rester honnête. Le

célibat lui inspirait la même crainte que la perspective d’un avenir

où elle ne se sentirait pas pleinement épanouie.

« Madame Elliot, ces quelques aperçus vous permettent-ils de

vous faire une idée des luttes internes que j’endure ? », me

demande-t-elle.

Le puis-je ? 0 combien ! Je sympathise avec cette femme, car

*Communier aux souffrances de Christ 97*

je suis passé par le même chemin. C’est pour cette raison que je lui

fais part de mes réflexions sur le sacrifice mystérieux et céleste,

ces réflexions qui m’ont tellement encouragée en me révélant la

gloire qu’il y avait à communier avec Christ dans son oeuvre

rédemptrice. Ces pensées ont métamorphosé mon attitude face à la

vie, avec tous ses travaux, ses joies et ses peines. Je suis appelée à

me tenir près du rédempteur qui m’a confié une tâche, modeste

certes, mais à laquelle est pourtant associée le pouvoir d’achever

et de compléter ses propres souffrances. A moi d’accepter ou non.

Je L’entends me dire : *Veux-tu aussi t’en aller ? Ou veux-tu*

*venir avec Moi ?*

*'Unepaix étrange*

P

eu avant que Valérie, mon enfant unique, n’entre en pre-

mière année à l’université, un matin où j’étais occupée à la

cuisine, je fus envahie par une grande vague de tristesse.

Valérie avait été la grande joie de ma vie pendant les dix-sept années

écoulées. Quand elle avait onze ou douze ans, j’avais fréquemment

parlé à mes amis de la relation presque parfaite qui s’était établie

entre ma fille et moi. « Attends un peu qu’elle entre dans l’adoles-

cence ! m’avaient-ils répondu. Tu connaîtras alors, toi aussi, des

moments difficiles avec elle. » J’appréhendais toujours ces mo-

ments. Je ne pouvais concevoir la vie sans ma fille.

J’essayai de me raisonner : « C’est une jeune adulte maintenant.

Ma mission est terminée, cette mission que j’ai aimée par dessus

toute autre chose. Le nid se vide. »

Accablée, je m’assis dans le salon, pris le téléphone et composai

le numéro de Van, qui était le genre d’amie qui n’a pas besoin qu’on

lui explique la situation. En lui parlant, je fondis en larmes.

« Tout ira bien, Bet, dit-elle calmement. Ne t’en fais pas, tout

se passera bien. »

Elle n’eut pas besoin de préciser ce qu’elle entendait par ces

*Une paix étrange*

*99*

mots. Elle sut que j’avais compris. Nous partagions la même foi.

Mais j’avais eu besoin de l’entendre prononcer ces paroles bienfai­

santes. Il avait fallu que la parole devienne chair dans sa voix.

Mon âme était dans la tourmente ce matin-là. Je me retrouvais

avec un nouvel ordre de marche entre les mains, comme auparavant

Cathy lorsque sa plus jeune fille avait quitté la maison. De nouvelles

circonstances de vie allaient me donner d’autres occasions pour

exercer ma confiance, et me fournir une énergie renouvelée pour

*achever* les souffrances de Christ, à condition que je réponde oui.

Les mots très simples de Van, « tout ira bien », m’encouragèrent

à faire confiance au Seigneur et à Lui obéir. J’appris que dans ce

renoncement j’acquérais le pouvoir de toute graine qui tombe en

terre, une nouvelle occasion de donner la vie. Je serais seule

désormais, mais cette fois-ci j’aurais quelque chose de précieux à

offrir par amour à mon Sauveur, quelque chose qui ferait de ma

solitude une réalité toute différente. D’une manière mystérieuse que

je ne pouvais prévoir, cette offrande allait porter un fruit abondant.

Cela ajouterait un « plus » à I’« entièreté » du corps dont je n’étais

qu’un simple membre.

L’« entièreté » du corps. Peu à peu, j’ai élargi ma compréhension

de ce concept. L’entièreté, ou l’intégrité du corps, c’est sa sainteté.

Un corps sain est sain dans toutes ses parties. Dans la mesure où

chaque membre croît en sainteté, le corps développe son intégrité.

Or, la sainteté, c’est précisément ce qui importe à Dieu. La sainteté

ou l’intégrité d’un seul membre du corps a des répercussions sur

tout le reste.

La manière dont je réagis aux événements qui surviennent

quotidiennement détermine ma croissance dans la sainteté. Lorsque

nous prions : \* Donne-nous notre pain de ce jour », Dieu exauce et

nous accorde la mesure nécessaire aussi bien pour la croissance

physique que pour le développement spirituel. D sait que la vigueur

spirituelle ne s’acquiert pas sans luttes. Nous devons prendre à deux

mains les choses que le Seigneur nous donne ; nous devons les

accepter dans la soumission, humblement, avec courage et même,

selon les propos d’un ami, avec « un air provocant > en nous disant :

*C'est un chapitre de ['histoire,* de l’histoire de l’amour de Dieu

pour moi, et de mon amour pour Lui.

C’est cela l’acceptation dans son sens le plus profond. C’est en

elle que l’on trouve la paix réelle, cette paix étrange et inexplicable

que Jésus a promise.

*100*

*La solitude*

Dans un roman, Rumer Godden explique la signification d’une

certaine devise figurant à l’entrée d’un monastère :

Le mot *Pax* était écrit à l’intérieur d’une couronne d’épines.

Paix... Mais quelle étrange paix, faite de travaux harassants,

d’efforts soutenus, rarement suivis de résultats visibles ; une paix

sujette à de constants dérangements, des requêtes inattendues, des

nuits courtes, un confort rudimentaire, parfois une alimentation

insuffisante ; assaillie par des déceptions, et généralement incom­

prise ; paix cependant, rectiligne, remplie de joie, de gratitude et

d’amour. « Je vous donne ma paix », ce n’est pas celle du monde.

La seule couronne que Jésus a portée ici-bas fut une couronne

d’épines.

Que peut nous révéler cette couronne sur l’amour de Dieu le

Père ? Beaucoup de choses. Entre autres que son amour n’est pas

une affaire de sentiment, car il était si fort qu’il a blessé son propre

Fils. Le Père aurait pu voler à son secours avec des légions d’anges,

mais II ne l’a pas fait.

Que peut nous apprendre cette couronne sur l’amour de Dieu le

Fils ? Elle nous enseigne que son amour était si grand qu’il a

renoncé à Lui-même et qu’il a souffert. Il aurait pu s’éviter la

couronne et la croix. S’il avait cédé aux propositions de Satan dans

le désert, Il se serait épargné les deux supplices. Mais II ne l’a pas

fait. Il a raidi son visage et s’est dirigé d’un pas déterminé vers le

but de sa venue, avec tout ce qu’il comportait d’humiliations, de

dérangements, de requêtes à satisfaire, de déceptions et de priva

tions. Tel fut le contexte dans lequel Jésus a parlé de la paix qu’il

nous offre. Il alla droit sur Jérusalem, rempli de joie, de reconnais­

sance et d’amour.

Etre chrétien, c’est faire chaque jour les choix qui nous intro­

duisent dans une harmonie plus complète et plus intime avec l’Esprit

de Christ. Nous ne pouvons évidemment pas être chrétiens si nous

n’avons pas cet Esprit. En procédant à ces choix, avec la liberté

que le Saint-Esprit nous a donnée, nous découvrons vie, joie et paix.

Jésus a trouvé sa joie et sa paix, sa véritable « nourriture » dans

l’accomplissement de la volonté de son Père. N’oublions jamais

que le « serviteur n’est pas plus grand que son maître ».

Que se passera-t-il si nous répondons non ?

C’est un choix risqué. Moïse conclut son accusation contre les

enfants d’Israël dans la plaine de Moab en évoquant la fidélité du

Seigneur. Puis il déclare :

*Une paix étrange*

*101*

Qu’il n’y ait parmi vous ni homme, ni femme, ni famille, ni

tribu, dont le coeur se détourne aujourd’hui de l’Eternel, notre

Dieu, pour aller servir les dieux de ces nations-là. Qu’il n’y ait

point parmi vous de racine qui produise du poison et de l’absinthe.

Que personne, après avoir entendu les paroles de cette alliance

contractée avec serment, ne se glorifie dans son coeur et ne dise :

J’aurai la paix, quand même je suivrais les penchants de mon

coeur, et que j’ajouterais l’ivresse à la soif (Deutéro­

nome 29.18-19).

Cette « racine d’amertume » est évoquée également dans la lettre

aux Hébreux, dans un passage qui associe sainteté et paix. Celui

qui déchoit de la grâce de Dieu est semblable à une racine amère,

nocive, qui empoisonne la vie des autres. Celui qui refuse d’accep­

ter la grâce s’isole, semblable à un enfant qui boude, replié dans

son coin, et qui refuse la consolation.

Un soir, en se rendant compte qu’il allait devoir rester seul avec

sa grand-mère, mon petit-fils Jim Elliot Shepard, alors âgé de près

de trois ans, se précipita vers la porte, hurla, tapa du pied et, se

jetant par terre, se mit à se cogner la tête contre le sol. Je le pris

dans mes bras, ce qui ne fut pas chose facile tellement il se raidissait

et criait.

« Jim, veux-tu que je te lise une histoire ? \*

Vigoureux signe négatif de la tête et hurlements stridents.

« Viens que je te berce dans le fauteuil. \*

Hurlements encore plus forts.

« Mon trésor, veux-tu que je te donne du jus de pomme ? »

Désolation et misère personnifiées, il tempêta : « Non ! Non !

Non ! C’est maman que je veux ! »

Après avoir tout essayé, désespérée, je me souvins que je

pouvais prier. Pourquoi n’y avais-je pas pensé plus tôt ? Je deman­

dai au Seigneur de me montrer comment consoler le petit bon­

homme éploré.

« Veux-tu que nous sortions, Jim ? \*

Aussitôt, il se détendit dans mes bras, tourna son visage baigné

de larmes vers le mien, et secoué encore par des sanglots, il me fit

oui de la tête.

J’ouvris la porte en tenant toujours le petit dans mes bras. Un

doux parfum de jasmin emplissait la nuit tiède. Il respira profon-

*102*

*La solitude*

dément comme s’il remplissait ses poumons de la paix de Dieu.

Puis il murmura faiblement : « Mamie, peut-être verrons-nous

quelques étoiles. »

Je l’emmenai dans l’arrière-cour, d’où, entre les arbres, nous

pouvions apercevoir le ciel. Il demeura tranquille un long moment,

la tête bien calée contre mon épaule, admirant en silence le ciel

criblé d’étoiles. Puis il se redressa : « Mamie, j’entends des grillons.

Les entends-tu aussi ? \*

La quête de satisfaction en dehors de l’amour de Dieu est aussi

vaine que le refus du petit Jim de recevoir la seule consolation qui

lui était proposée ce soir-là. Il désirait sa maman, mais maman était

absente. Une fois qu’il eut accepté ce qui lui était offert, il sortit de

son trou de misère et trouva la paix.

Mon sujet est celui de l’oblation, l’offrande de nous-mêmes, de

ce que nous sommes, de ce que nous avons, de ce que nous faisons

et de ce que nous souffrons. Le sacrifice, c’est une chose reçue et

une chose offerte.

Certains se demanderont peut-être : Mais *comment* faire exao

tement ? J’hésite à préconiser une méthode pour une transaction

spirituelle aussi solennelle et aussi vitale. Dieu connaît votre coeur,

et II acceptera votre offrande quelle que soit la forme que vous lui

donnerez. Pourtant, un geste m’a beaucoup aidée, celui de me

mettre à genoux, les mains ouvertes devant le Seigneur. Gardez le

silence quelques instants pour bien vous imprégner de la présence

de Dieu. Pensez à Lui. Puis songez à tout ce que vous avez reçu

dans les quatre catégories mentionnées plus haut (être, avoir, faire,

souffrir), par exemple le don d’un enfant, puis, des années plus

tard, le nid vide ; le don d’un emploi ou l’incapacité de travailler ;

le mariage ou le célibat ; les plaisirs ou les épreuves ; les joies ou

les soucis. Puis essayez de visualiser ce don aussi bien que vous le

pouvez, en gardant vos mains ouvertes. Remerciez le Seigneur pour

tel aspect du don qui est susceptible d’inspirer une gratitude

honnête, si ce n’est pas pour le don lui-même, peut-être pour sa

transformation possible, pour la souveraineté de Dieu, pour sa

volonté qui vous a permis d’en jouir, pour son amour infaillible,

pour la promesse de sa présence lorsque les flots vous submergent

ou que les flammes vous lèchent, pour le dessein parfait qu’il est

en train d’accomplir. Puis, tout simplement, offrez-le Lui. Faites

*Une paix étrange 103*

du don que Dieu vous a accordé une oblation de votre part. Elevez

vos mains. Par ce geste physique, vous témoignez votre amour,

votre acceptation, votre reconnaissance et votre confiance qu’il se

servira de votre don pour le bien du corps et même pour la vie du

monde.

Ne vous attendez pas à des effets spectaculaires. Il se peut que

vous ne constatiez rien. Comme me le disait Frank Murray, un frère

bien-aimé dans le Seigneur et plus âgé, à propos d’un sujet pour

lequel nous avions prié : « C’est une erreur de mesurer de telles

choses par l’introspection. Il entend et II répond. C’est tout.

Laissons à Dieu le soin de répondre quand II le veut et comme H

le veut. »

Ne commencez-vous pas maintenant à connaître l’étrange paix

qui n’est pas celle du monde ?

*20*

*AicCe-moi*

*à ney as cCésirer tant*

Q

ui parmi nous n’a pas connu cette lutte qui oppose notre

soif de Dieu et de tout ce qu’il veut pour nous, la soif de

la biche altérée en quête d’un courant d’eau, et nos désirs

numains, très terre à terre ? Aussi longtemps que nous vivrons dans

ce corps de chair, de sang et de passion, la plupart d’entre nous

seront tiraillés entre ces désirs contraires.

« Je veux faire ta volonté, mon Dieu, et ta loi est au fond de

mon coeur » (Psaume 40.9) : telle est notre prière sincère, et

pourtant nous constatons que de nombreux autres désirs nous

habitent en même temps. Une fois que nous avons goûté combien

le Seigneur est bon, notre soif de sa personne augmente. Lorsque

nous avons goûté aux plaisirs de la chair, nos désirs ne sont pas

facilement calmés.

Une femme deux fois divorcée m’écrivit pour me faire part de

ses luttes pour abandonner à Dieu ses appétits physiques après une

vie d’activité sexuelle.

« J’ai un ennemi : mes propres schémas. Ce que le Seigneur me

*Aide-moi à ne pas désirer tant 105*

demande, c’est : (1) de Le mettre à la première place ; (2) de ne

pas m’agiter et de reconnaître qu’il est Dieu ; (3) de progresser, et

non d’être parfaite ; (4) de Lui abandonner continuellement mes

pensées et mes désirs ; (5) de prendre le temps. »

Elle ne savait pas exactement pourquoi elle m’avait écrit. « Je

suppose que c’est pour donner libre cours à mes doutes, pour

chercher de l’encouragement et de l’espoir, mais aussi pour savoir

sincèrement par où commencer. » Je ne pus rien ajouter à ce que

le Seigneur lui avait déjà montré. Obéir aux cinq points précédents

lui demanderait beaucoup de temps et mobiliserait la plus grande

part de son énergie. Mais la dernière ligne de sa lettre contenait un

cri, presque un cri d’angoisse, qui exigeait une réponse : « Si

seulement cela pouvait m’aider à ne pas désirer tant de choses !

Est-ce possible à la fin ? \*

La réponse est oui, *à la fin.* Je peux lui garantir qu’aucun de

ceux qui se confient en Dieu ne seront déçus. Je peux lui promettre

que plus elle boira de l’eau que Jésus donne, contrairement à toutes

les autres sources, plus elle trouvera que cette eau étanche vérita

blement sa soif. Je peux lui assurer qu’en se nourrissant d’aliments

spirituels, elle verra croître sa faim du Pain de Vie, qui satisfait les

besoins les plus profonds.

Je peux le lui promettre parce que Dieu nous l’a promis. De

plus, je sais par expérience combien cela est vrai. Le mot important,

c’est l’adjectifprq/bnJ. Parce que nos appétits physiques et affectifs

sont si grands, nous nous imaginons qu’ils sont les plus profonds,

jusqu’à ce que, les ayant satisfaits, nous découvrions qu’il en existe

un qui est sans fond. C’est celui-là que Dieu a promis de satisfaire.

Ne lui demandons pas ce qu’il n’a pas promis. Bien qu’il soit le

Dieu des miracles, Il n’a pas promis de faire des miracles, c’est-à-

dire, selon la définition de C.S. Lewis à laquelle je souscris

pleinement, d’intervenir d’une manière surnaturelle dans le cours

naturel des choses.

Entre le moment où, jeune diplômée de vingt et un ans, j’ai

quitté le collège biblique, et l’âge de vingt-six ans où j’ai épousé

Jim Elliot, j’ai souhaité ne pas *désirer* si ardemment. Il ne m’avait

fait aucune promesse de mariage, et Dieu ne m’avait pas promis

que j’épouserais ce garçon, mais j’avais faim de lui, une faim de

loup. Au lieu de faire taire mon appétit, le Seigneur m’apprit la

leçon indispensable de Deutéronome 8, où Moïse résume l’expé­

rience du peuple dans le désert. Tandis que les Israélites réclamaient

à cor et à cri la nourriture qu’ils avaient eue en Egypte, le Seigneur

*106*

*La solitude*

leur donna la manne. C’était un aliment surnaturel, accordé provi­

dentiellement, et pleinement suffisant à leurs besoins. Pourtant,

même ce miracle ne les empêcha pas de songer avec envie aux

poireaux, oignons, ails, pastèques et poissons. S’il leur avait donné

ce qu’ils désiraient humainement, ils n’auraient jamais appris à

manger de la manne, ils n’auraient jamais goûté à ce pain venu du

ciel. *C'est à dessein* que Dieu les affama, pour les humilier et les

mettre à l’épreuve, pour voir si leurs coeurs étaient disposés à lui

obéir, et pour leur apprendre une très grande leçon : l’homme ne

vit pas d’aliments terrestres seulement, fussent-ils oignons

d’Egypte, mais de la parole de Dieu. Le Seigneur, votre Dieu, vous

a châtiés comme un père châtie son enfant.

C’est ainsi que Dieu nous discipline. Il nous fait l’honneur de

nous aimer inexorablement. Il sème le trouble dans nos âmes en

nous faisant désirer des choses que nous ne pouvons obtenir, afin

de nous révéler ce qu’il veut nous offrir, ce qui, à la longue, s’avère

de beaucoup le meilleur.

« Si seulement cela pouvait m’aider à ne pas désirer tant ! » Ma

correspondante sait qu’elle doit constamment livrer ses pensées et

ses désirs à Dieu. Cette offrande n’est pas toujours suivie immé­

diatement d’effets. Elle risque d’éprouver des désirs encore un

certain temps.

Un jour, tandis que Jésus se dirigeait vers Jérusalem, quelqu’un

s’approcha de Lui et Lui demanda s’il n’y avait que peu de

personnes qui seraient sauvées. Le Seigneur ne répondit pas en

fixant un pourcentage, ce qui n’était pas plus l’affaire de cette

personne que la nôtre, mais II indiqua clairement ce que l’homme

peut faire, ce qui est de sa responsabilité : « Efforcez-vous d’entrer

par la porte étroite. Car, Je vous le dis; beaucoup chercheront à

entrer, et ne le pourront pas » (Luc 13.24).

D’une autre lettre, je tire cet extrait :

Je suis confrontée à ce même mystère troublant : souffrance,

douleur et larmes font partie de l’économie de Dieu sur la terre.

Cette vérité à elle seule suffit à me rendre malade ! Pas de

croissance ni de fruit sans douleurs. Le christianisme n’est pas

pour les faibles, contrairement à ce que le monde voudrait nous

faire croire. II est pour ceux qui ont le courage de s’humilier

eux-mêmes.

On entre dans la foi chrétienne par une porte étroite. Je voulais

encourager ces deux femmes à constater par elles-mêmes que cette

*Aide-moi à ne pas désirer tant*

*107*

porte étroite ouvre sur une place très vaste. Si elles le croient, elles

y puiseront le courage pour s’humilier elles-mêmes. Je n’ai plus eu

de signe de vie de la première ; quant à la seconde, elle a prié :

« Qu’il me soit fait selon ta parole ! »

Parfois nous préférons lutter alors que nous savons pertinem­

ment ce que nous devons faire. Dans de tels cas, la lutte ne fait que

retarder l’obéissance. En cherchant à gagner du temps, nous

reculons l’instant du choix crucial. Tôt ou tard, il y aura le risque

que quelqu’un vienne nous dire ce que précisément nous espérons

entendre : « Suivez vos sentiments ! » C’est la chose qui nous semble

la plus facile, du moins jusqu’au moment où nous l’essayons. Car

nous nous apercevons alors que nos sentiments combattent les uns

contre les autres. Lesquels suivre ? Une fois que nous avons

rencontré Dieu, nous savons que nous sommes en guerre. Nous

avons une nature charnelle dont les désirs s’opposent à ceux de

l’Esprit.

« Or, les oeuvres de la chair sont évidentes ; ce sont la débauche,

l’impureté, le dérèglement, l’idolâtrie, la magie, les rivalités, les

querelles, les jalousies, les animosités, les disputes, les divisions,

les sectes, l’envie, l’ivrognerie, les excès de table, et les choses

semblables » (Galates 5.19-21). Ceux qui suivent de tels penchants

n’entreront jamais dans le royaume de Dieu.

Vous n’auriez pas poursuivi la lecture de ce livre jusqu’à ce

point si au fond de vous-même, vous ne désiriez suivre de tels

sentiments. Vous aspirez à ce que Paul appelle \* le fruit de

l’Esprit » : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi,

douceur et maîtrise de soi. Vous ne pouvez pas suivre les deux

chemins.

La littérature classique constitue souvent un miroir dans lequel

nous sommes surpris de nous découvrir, et dépeint admirablement

les conflits internes qui opposent en nous les bons et les mauvais

désirs. Les grands personnages de la Bible ont connu de terribles

luttes. Comme Paul l’explique, c’est l’Esprit qui combat en nous

les penchants mauvais de notre nature pécheresse. Nous croyons

parfois, hélas, que l’Esprit s’acharne contre nous et nos aspirations

profondes. Nous nous représentons parfois Dieu comme un rabat-

joie, alors qu’en réalité son Esprit s’en prend au péché qui est en

nous et nous empêche de posséder ce qui nous procurerait le plus

grand bonheur.

L’histoire d’une jeune fille que j’appellerai Millie illustre à quel

*108*

*La solitude*

point nous trichons et nous nous séduisons nous-mêmes quand nous

faisons ce qui nous semble bon. Elle avait déjà derrière elle une

quinzaine d’années de vie chrétienne, et se jugeait « foncièrement

démodée ». Comme beaucoup d’autres jeunes gens et jeunes filles,

elle avait dû lutter pour se conserver pure.

Elle fit la connaissance d’un non-chrétien très attirant, sortit

avec lui « trop souvent », lui permettant toutes les libertés qu’il

estimaient normales, et perdit rapidement le contrôle d’elle-même.

« Je me sens si *stupide,* me confia-t-elle. Je me cognerais la tête

contre les murs ! » Les deux jeunes gens trouvèrent toujours à

justifier leur comportement, et goûtèrent à différents jeux sexuels.

Millie se disait que tant qu’ils n’auraient pas de véritables rapports

sexuels, elle pouvait se considérer comme vierge.

< J’ai donc pratiqué toutes sortes de vices, me raconta-t-elle avec

force détails corsés. Je suis terriblement *honteuse ! »*

Loin de lui procurer l’amour et le bonheur auxquels elle aspirait

tant, cette expérience lui laissa un goût misérable. Une année s’est

déjà écoulée depuis que l’homme est sorti de sa vie, mais Millie est

toujours rongée par des sentiments de culpabilité et de haine

vis-à-vis d’elle-même. Elle connaissait les Ecritures, elle savait que

ésus était mort pour elle, que son sang pouvait la purifier de tout

>éché, et qu’il n’y a pas de faute qu’il ne puisse pardonner Elle

i^ui avait tout confessé. Elle était attristée comme rarement on peut

l’être. Pourtant, elle était tourmentée à la pensée qu’elle ne serait plus

jamais digne d’un mari chrétien tel qu’elle avait toujours rêvé d’en

épouser un. Se leurrait-elle en affirmant qu’elle était encore vierge ?

Un mot résume ce qu’elle ressentait à propos d’elle-même : souillée.

Elle avait lu deux fois mon livre sur la passion et la pureté.

\* Vous avez bien perçu l’essentiel, me dit-elle. C’est pourquoi j’ai

pensé que vous pourriez m’aider. »

J’éprouvai une profonde sympathie pour elle. La solitude avait

ouvert les portes de son âme, et les bêtes fauves du péché sexuel

s’y étaient engouffrées. Elle fut attirée par des tentations auxquelles

elle aurait facilement résisté autrement ; et parce qu’elle avait cédé,

elle se sentait coupable, honteuse et pleine de crainte. Combien,

comme elle, ont fait part d’expériences similaires, de mêmes regrets

amers, du désir de se flageller, de honte extrême ! Je me suis

efforcée de les assurer d’un pardon plein et entier, celui qui est

promis à ceux qui se repentent vraiment. Aucun péché ne peut être

assez grand pour assécher l’océan de la grâce de Dieu.

*Aide-moi à ne pas désirer tant*

*109*

Ceci dit, nous devons cependant ajouter que les péchés ont des

conséquences que Dieu ne supprime pas nécessairement. La virgi­

nité est un don que Dieu ne peut pas rendre. Il l’a donnée une fois

pour toutes, pour être offerte dans le mariage. Si le mariage n’est

pas dans sa volonté pour telle personne, alors la virginité l’est. Si

elle a été perdue, elle n’est pas restaurée. Il est possible de perdre

sa pureté sexuelle de différentes manières, et pas seulement par un

rapport sexuel consommé. C’est pourquoi il est si important de

repousser les limites le plus loin possible. La seule règle qui

garantisse toute sécurité est : *«Mains éloignées, vêtements gardés. »*

Une chose en entraîne rapidement une autre, et l’adolescent(e) ne

pourra plus se présenter et s’offrir intègre et pur(e) à une éventuelle

épouse ou à un éventuel mari. Lorsqu’une personne du sexe opposé

a été \* connue », elle ne peut plus être « inconnue ». Un choix a été

fait. Il ne peut être défait.

Cela c’est la mauvaise nouvelle. Mais il y en a également une

bonne, celle qui concerne la grâce infinie. Si le Seigneur ne peut

pas rendre la virginité, Il peut purifier le coeur qui a confessé son

péché et l’a abandonné. Le sang de Jésus-Christpun/ze. Il purifie

de *tout* péché.

L’église de Corinthe, à l’image de toutes les églises de l’histoire

chrétienne, était un ramassis de pécheurs. Parce qu’elles sor

composées d’êtres humains, les églises regorgent de problèmes

humains. Paul a écrit deux longues lettres aux Corinthiens pour les

aider à les résoudre. Il déclare ceci :

Ne vous y trompez pas : ni les débauchés, ni les idolâtres, ni

les adultères, ni les efféminés, ni les homosexuels, ni les voleurs,

ni les cupides, ni les ivrognes, ni les outrageux, ni les ravisseurs,

n’hériteront le royaume de Dieu. Et c’est là ce que vous étiez,

quelques-uns d’entre vous. Mais vous avez été lavés, mais vous

avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur

Jésus-Christ, et par l’Esprit de notre Dieu... Ne savez-vous pas

que votre corps est le temple du Saint-Esprit... et que vous ne

vous appartenez plus à vous-mêmes ? Car vous avez été rachetés

à un grand prix (1 Corinthiens 6.9-11, 19, 20).

A ceux qui sollicitent mon aide pour recevoir le plein pardon

que Christ offre, je dis généralement ceci : « Prenez 1 habitude de

fixer consciencieusement vos pensées sur ce que Christ a fait pour

vous et non sur ce que vous avez fait. Louez-Le, apprenez par coeur

des passages de l’Ecriture et des cantiques, priez et suivez-Le dans

l’obéissance. Même si le souvenir des péchés passés revient, ne

*110*

*La solitude*

vous en faites pas. Amenez ces pensées ‘captives à l’obéissance de

Christ’ (2 Corinthiens 10.5) ».

Après avoir lu mon livre sur la passion et la pureté, un jeune

homme me dit : « Il faut vivre sa sexualité ! » Qui affirme cela ?

Des milliers de chrétiens et des non-chrétiens ont vécu sans jamais

avoir eu d’expérience sexuelle d’aucune sorte. Loin de nuire à la

personnalité, la chasteté fortifie la virilité et la féminité. Elle

n’atrophie pas ni ne spolie ; au contraire, elle anoblit l’individu.

Plus l’abstinence est difficile, plus la force est grande. Selon les

propos de quelqu’un, « la maîtrise de soi est la plus grande preuve

de virilité ».

La maîtrise de soi fait partie du fruit de l’Esprit. Il s’agit d’un

contrôle de soi, c’est-à-dire d’un owio-contrôle. Le Saint-Esprit ne

se charge pas de tout contrôler en nous. Il nous demande de

participer à son oeuvre. Il nous aide, mais veut aussi notre coopé­

ration. Je crois que si nous commençons à nous offrir nous-mêmes

dans un acte de volonté qui affecte les domaines examinés dans les

chapitres précédents, nous nous plaçons sous l’autorité de Dieu et

sous sa puissance. Si nous débutons chacune de nos journées en

confessant notre dépendance et notre désir d’obéir au Seigneur, Il

nous aidera très certainement. Le Saint-Esprit, qui est la source de

notre vie, orientera le cours de notre existence. Toute mesure

disciplinaire à laquelle nous pourrions être exposés n’aurait qu’un

seul but : nous amener à la pleine gloire et nous rendre participants

de ce qui ne peut mourir.

*21*

*Transformez votre*

*soCîtude en prière*

D

e tout ce que j’ai entendu lors d’une retraite, une seule

phrase m’est restée à l’esprit, mais à elle seule, elle valait

tout le week-end : Transformez votre solitude en isolement,

et votre isolement en prière.

Nous avons déjà fait remarquer que tant que le péché n’était pas

entré dans le monde, la solitude n’était pas une situation pénible.

Aujourd’hui, elle est synonyme de souffrance. L’isolement, qui est

un aspect de la solitude, ne signifie pas nécessairement souffrance.

Il peut au contraire être un sujet de gloire.

La solitude s’apparente à un désert, mais en la recevant comme

un don, en l’acceptant de la main de Dieu, et en la lui apportant

avec reconnaissance comme une offrande, elle peut devenir une

voie qui conduit à la sainteté, à la gloire, et à Dieu Lui-même.

On entend beaucoup parler de liberté dans tous les domaines.

L’homme veut être libre pour se « trouver ». Je me demande

combien de gens sauraient définir exactement ce qu’ils entendent

par là, et ce qu’ils feraient si leur recherche aboutissait. Quand on

*112*

*La solitude*

s’est « trouvé », qu’a-t-on trouvé ? Que faire ensuite ? La décou­

verte de soi est horrifiante, à moins qu’on ne puisse ensuite se

tourner vers quelqu’un d’autre. Dans *La Chute,* Albert Camus

décrit cette révélation :

Seul dans une salle morose, seul dans le box, devant les juges,

et seul pour décider, devant soi-même ou devant le jugement des

autres. Au bout de toute liberté, il y a une sentence ; voilà

pourquoi la liberté est trop lourde à porter, surtout lorsq’on

souffre de fièvre, ou qu’on a de la peine, ou qu’on n’aime

personne.

Ah ! mon cher, pour qui est seul, sans dieu et sans maître, le

poids des jours est terrible. Il faut donc se choisir un maître, Dieu

n’étant plus à la mode. *(La chute,* p. 154).

Le prophète Esaïe a su ce que c’était que de se trouver seul

devant Dieu. Cette expérience se produisit l’année de la mort du

roi Ozias. Il y eut certainement un lien entre ces deux événements.

Ozias régna cinquante-deux ans, et durant la majeure partie de

son règne, il fit ce qui est bien aux yeux du Seigneur, tout comme

son père Amatsia. Il s’était attaché à rechercher les directives

divines. Il bénéficia des sages conseils de Zacharie, et tant qu’il

narcha dans la crainte de Dieu, Celui-ci le fit prospérer. Il marcha

i la tête d’une armée puissante qui comptait 307 500 hommes

équipés de boucliers, de lances, de casques, de cottes de mailles,

d’arcs et de catapultes. Ses ingénieurs avaient conçu des engins

capables de lancer des flèches et des pierres. Sa renommée s’éten­

dit, et il s’enorgueillit. Un jour, il s’octroya même le droit d’entrer

dans le temple pour brûler les parfums, usurpant ainsi la place des

sacrificateurs. Dieu le frappa de la lèpre, ce qui l’obligea à vivre

le restant de ses jours loin de la gloire de son palais. Même son

ensevelissement ne fut pas accompagné du faste habituel quant à la

sépulture des rois ; on l’enterra dans un champ.

Esaïe a dû beaucoup méditer sur la vie de cet homme, sur sa

gloire, son pouvoir, son règne, son orgueil, son exil et sa mort dans

l’abandon et la solitude. Quelles leçons tirer de ce récit ? Le

prophète pensait peut-être à Ozias lorsqu’il écrivit : « Les petits

seront abattus, les grands seront humiliés, et les regards des

hautains seront abaissés. L’Eternel des armées sera élevé par le

jugement, et le Dieu saint sera sanctifié par la justice \* (Esaïe

5.15-16). Esaïe a sans nul doute éprouvé cet immense sentiment de

solitude qui nous saisit tous en face de la mort, cet événement si

*Transformez votre solitude en prière 113*

solitaire. On ne peut la partager avec personne. L’être humain

meurt seul. Il s’engage seul dans l’inconnu.

A un certain moment de cette année marquée par la mort du roi,

Esaïe fit l’expérience de la solitude. Il ne précise pas quand

exactement ni où, mais il nous décrit ce qu’il a vu : le Seigneur

assis sur un trône très élevé, entouré de séraphins qui criaient :

« Saint, saint, saint est l’Eternel des armées ! Toute la terre est

remplie de sa gloire ! » (Esaïe 6.3). Ces voix retentissantes ébran­

lèrent les portes jusque dans leurs fondements, et la maison se

remplit de fumée. Cette vision de la sainteté de Dieu ébranla non

seulement le temple, mais également le prophète jusqu’au plus

profond de son être. Il connaissait certainement les méfaits d’Ozias,

et comparées aux mauvaises actions du roi, les siennes pouvaient

lui sembler acceptables. Mais en présence de la sainteté du Tout-

Puissant, il n’eut plus envie de se comparer aux autres hommes. Il

se vit perdu, et cria sa détresse. Car en contemplant le Roi, Esaïe

avait aussi découvert la vérité à son propre sujet. Il se voyait

pécheur. Heureusement pour lui, Dieu n’était pas démodé, contrai­

rement à ce que pensait le protagoniste de Camus. Il connaissait

son Maître.

C’est dans la solitude qu’Esaïe a vu le Seigneur. C’est dans h

solitude qu’il s’est découvert lui-même, et cette révélation fu

insoutenable. \* Malheureux que je suis ! Je suis perdu ! »

C’est là l’expérience que font tous ceux qui entrent dans une

réelle solitude. Toutes les connaissances acquises, le comportement

adopté et la confiance en soi, tout cela s’évanouit. La vision de soi,

dépouillée de toutes ses accrétions, est humiliante. Quel abîme entre

la réalité et l’image qu’on chérit !

Confronté à la vérité de son ego inconnu si inquiétant par son

étrangeté, Esaïe sut vers qui se tourner. Debout dans l’éclat de la

lumière incréée, il se découvrit nu, coupable et sans force.il n’avait

rien d’autre à faire qu’à s’abandonner à la miséricorde de Dieu. Le

Seigneur le toucha, non par une caresse, mais par un feu purificateur. >

Il ne faut rien moins que le feu du ciel pour purifier nos coeurs

de leur égoïsme sous ses formes les plus insidieuses. La solitude

elle-même peut devenir une forme de vie égoïste. On peut rejeter

l’amitié lorsqu’elle ne respecte pas les règles qu’on s’est fixées. On

peut rejeter la grâce de Dieu, comme Naaman faillit le faire parce

qu’elle ne lui fut pas proposée avec tout le cérémonial qu il estimait

convenir à son rang. On peut déplorer démesurément sa solitude,

*114*

*La solitude*

comme si on était seul à souffrir, en oubliant que c’est cela la vie,

ni plus ni moins. On peut s’apitoyer longuement sur son sort, on

peut se tenir à l’écart de mille et une manières, mais si on accepte

de transformer la solitude en isolement et l’isolement en prière,

alors on goûte au soulagement. Pour cela, il faudra peut-être

accepter d’être touché par le feu si ce mode de purification s’avère

nécessaire, comme ce ftit le cas pour Esaïe. Mais cette intervention

divine procure pardon, purification et paix. Pour Esaïe, cette oeuvre

fut suivie d’un appel à travailler pour Dieu. D’un coeur désormais

disponible, Esaïe put répondre : « Me voici. Envoie-moi. »

Je méditais sur ces choses lorsque le Seigneur me fit rencontrer

une personne animée des mêmes dispositions qu’Esaïe. Je partageai

mon déjeuner avec une charmante jeune femme. Je lui demandai si

elle ne se sentait pas trop seule.

« Seule ? Pourquoi devrais-je me sentir seule ? »

« N’êtes-vous pas célibataire ? La plupart des célibataires que

je connais me parlent de leur solitude. »

Elle me regarda d’un air surpris et éclata de rire.

« Oh non ! Je ne me sens pas seule. Je vis chaque jour une

aventure palpitante. Que me réserve le Seigneur aujourd’hui ? Je

le fais pas mon planning moi-même. »

*Pas de planning personnel.* Telle était la clé de la liberté de

Linda. Je continuai à l’interroger. Elle connaissait le goût de la

solitude, de cet isolement dans lequel vous êtes plongé quand vous

pensez que vous ne pourrez pas atteindre qui que ce soit, que

personne ne cherchera à vous joindre, et que vous êtes coupé de

tout. Vous vivez selon votre propre agenda.

\* Qu’entendez-vous par ‘votre propre agenda’ ? » lui deman­

dai-je.

« Le fait de penser qu’il n’y a qu’une solution pour vous, une

solution que Dieu est tenu de vous donner, sinon vous n’accepterez

rien. Mais c’est faire preuve d’un esprit borné. Et un esprit borné,

c’est un coeur étriqué et une porte fermée. »

Je comprends mieux maintenant la raison du sourire qui illumine

toujours le visage de Linda. Il doit venir de son acceptation sans

réserve du programme de Dieu pour elle.

« J’aime la solitude, me dit-elle. En conduisant pour venir ici

ce matin, par cette magnifique journée d’hiver, avec un ciel d’un

bleu pur et le sol couvert de neige et d’ombres bleutées, je n’ai pas

*Transformez votre solitude en prière 115*

allumé l’autoradio. Je n’ai pas écouté de cassettes non plus. Je

conduisais dans le silence, dans la paix. Combien j’aime ces

moments-là ! \*

Celui qui ne s’accroche pas à son programme, mais qui est

disponible pour les rendez-vous que Dieu lui a fixés, celui-là est

libéré de lui-même. Le vide qu’il a fait en lui est rempli par l’amour

de Dieu. Sa solitude se transforme en prière.

*22.*

*Comment*

*tuer C'attente?*

L

a vie spirituelle comporte une discipline à laquelle la plupart

d’entre nous se soumettent très difficilement : savoir atten-

dre. Il n’y a pourtant pas d’autres domaines qui mieux que

celui-ci révèlent la qualité de notre foi.fil suffit que nous restions

en attente pour que d’autres nous critiquent et nous accusent de ne

rien faire. Quand l’attente est un acte d’obéissance, elle ne se traduit

évidemment pas par des actions visibles et palpables. Seul celui qui

est l’objet de notre attente la mesure à sa juste valeur ; nous devons

donc résister à la tentation de nous défendre et d’expliquer notre

attitude. Continuons à attendre en faisant confiance au Seigneur.

' Se reposer sur Dieu, ce n’est pas ‘ne rien faire’. Le psaume 37

énumère les principaux éléments de cette activité cachée ; il livre

presque la formule parfaite qui garantit la paix du coeur et de

l’esprit. Les mots entre parenthèses sont mon commentaire person-

nel et non le texte inspiré.

*Compte sur* Yahvé et agis bien.

*Habite* la terre (établis ta demeure, installe-toi, vis en paix là

où le Seigneur te place).

*Comment tuer l'attente ?117*

*Mets en^Yahvé ta réjouissance*, et II t’accordera plus que les

désirs de ton coeur.

*Remets ton sort* à Yahvé.

*Compte sur* Lui, et II agira.

*Sois calme* devant Yahvé.

*Attends-Le,* sans te préoccuper de ce que pensent les autres.

(cf. Psaume 37.2-7, Bible de Jérusalem).

Il est pratiquement impossible de s’attendre patiemment au

Seigneur sans apprendre en même temps à faire de Lui nos délices,

sans Lui remettre toutes choses, sans compter sur Lui, et sans rester

calme. Mon amie Liz reconnaît son besoin d’apprendre ces leçons.

Elle écrit :

J’aimerais vous demander comment pratiquer cet exercice de

foi journalier. Je suis célibataire. J’espère qu’avec *lui,* mon attente

et mes luttes quotidiennes dans cette arène de l’amour seront

couronnées de succès. Les rigueurs du combat qui accompagnent

ces progrès dans la foi seront plus bénéfiques qu’un catalogue de

réponses toutes faites.

Cela me serait tellement plus facile de m’asseoir et de laisser

ma plume tracer ces mots qui expriment mon cri « Que faire pour

tuer le temps ? » alors que Dieu m’a laissé des commandements,

des lois, des directives qui jalonnent mon chemin d’une façon on

ne peut plus claire... *La priere* est le plus grand remède que je

puisse demander.

Je prie pour elle et pour toutes les femmes qui comme elle luttent

pour apprendre à attendre. Je pense à une histoire survenue à Amy

Carmichaël tout au début de son travail missionnaire au Japon.

Accompagnée d’un couple missionnaire, elle dut interrompre une

tournée et attendre à cause d’un bateau qui n’arrivait pas ou qui ne

pouvait pas quitter le port —je ne me souviens plus exactement.

Non seulement des heures, mais des journées entières s’écoulèrent

dans l’attente. La jeune missionnaire commençait à s’inquiéter du

temps perdu et des conséquences que ce retard pourrait déclencher

pour ceux qui les attendaient. Le missionnaire plus âgé dit calme­

ment : « Dieu est au courant de tout ce qui concerne les bateaux. »

La jeune missionnaire fit de cette réplique une maxime de foi pour

le restant de sa vie.

Plusieurs fois, Dieu m’a demandé d’attendre alors que j avais

envie d’avancer. Il m’a immobilisée dans les ténèbres alors que

*118*

*La solitude*

j’aspirais à la lumière. A mes supplications pour obtenir des

directives, Il a répondu : « *Reste calme, ma fille.* » J’aime voir les

choses avancer. Je cherche des signes me prouvant que Dieu est à

l’oeuvre. Si le Bon Berger nous conduit le long des eaux paisibles

alors que nous soupirons après des cascades tumultueuses, il nous

est difficile de croire que nous passons par quelque chose de

réellement vital pour nous. Dieu est silencieux. La maison est

silencieuse. Le téléphone ne sonne plus. La boîte aux lettres reste

vide. L’immobilisme est pénible, et Dieu le sait. Il sait de quoi nous

sommes faits et se souvient que nous ne sommes que poussière. Il

use de patience envers nous lorsque nous essayons de maîtriser

notre impatience envers Lui. Bien sûr, pour la plupart d’entre nous,

cette épreuve de l’attente se vit non dans une demeure vide et

silencieuse, mais dans le tourbillon de la vie, le travail professionnel

quotidien, les courses, les factures à payer, les soucis de voiture,

le ménage ; tous les jours, il faut prendre des décisions, s’acquitter

de ses responsabilités, pourvoir aux besoins de la famille, satisfaire

son employeur. Comment peut-on parler de s’attendre à Dieu au

milieu de toute cette agitation ? Comment garder son calme ?

Le chrétien a le privilège de demeurer à un endroit particulier :

l’ombre du Tout-Puissant. Là s’opèrent des transactions inconnues

de tous sauf de Dieu.

Sur un petit bout de papier, une personne a griffonné ces mots :

Je tiens à vous remercier d’annoncer simplement le message

de la croix. S’il vous plaît, ne cessez jamais de l’annoncer. Pour

vivre journellement une vie de résurrection, je dois mourir chaque

jour à moi-même... En y pensant, priez pour moi. Je suis une

toute jeune fille, et je me trouve devant une réelle mise à l’épreuve

de ma foi et de mon obéissance. Je sais que ma situation actuelle

correspond à sa volonté, et le Seigneur m’entoure tout particuliè­

rement, mais l’obéissance n’a pas toujours un goût agréable.

Ce sont des lettres de femmes. Il me semble que face à la

question du mariage, les hommes ont une autre façon de s’attendre

à Dieu que les femmes. Je ne peux pas prouver cette assertion, mais

je vous livre les raisons qui me poussent à la formuler.

Une caractéristique essentielle de la femme, c’est sa réceptivité,

comme l’indique déjà sa morphologie, car le corps féminin est fait

pour recevoir, et comme nous l’apprend aussi le récit de la création,

la femme ayant été créée pour l’homme. Comme toutes les créatures

humaines dépendant de Dieu pour leur vie, l’âme, aussi bien celle

des hommes que celle des femmes, est réceptrice ; elle a donc

*Comment tuer l'attente ?*

*119*

toujours été identifiée au féminin. Dieu est celui qui prend l’initia­

tive dans sa relation avec l’âme. Nous sommes les réceptacles de

la grâce de Dieu, et nous l’accueillons avec gratitude. L’Ecriture

utilise la métaphore de l’Epoux et de 1\*Epouse pour décrire la

relation entre Dieu et son peuple : Dieu, le Créateur, l’initiateur,

et son peuple, le récepteur de toutes ses grâces. « Dieu est tellement

masculin que par rapport à Lui, toute la création est féminine »,

déclare C.S. Lewis.

A l’image de l’Epouse de Christ, dans le grand mystère du

mariage les femmes ont des raisons qui leur sont propres pour

s’attendre à Dieu. Elles n’ont pas été créées pour prendre des

initiatives comme les hommes. C’est pourquoi, il est logique de

penser que si Dieu veut qu’une femme se marie, Il s’arrangera pour

que l’homme qu’elle doit épouser croise son chemin. Elle n’a pas

besoin de partir \* à la chasse au mari ». Personnellement je ne l’ai

pas fait, et pourtant trois hommes m’ont trouvée. Quand j’étais

petite fille, mes parents m’avaient donné un sage conseil : « Si tu

te perds dans une foule, reste tranquillement où tu es, et nous te

trouverons. » Si je m’étais mise à leur recherche et que de leur côté,

ils se soient mis à la mienne, il y aurait eu de fortes chances que

nous nous manquions. Il peut en être de même pour un homme et

une femme.

Sainte Thérèse de l’Enfant Jésus exprime admirablement ce

qu’est l’attente soumise :

Que rien ne te trouble.

Que rien ne t’effraie.

Tout passe.

Seul Dieu ne change pas.

La patience acquiert toutes choses.

Rien ne manque à celui qui possède Dieu.

Dieu seul suffit pleinement.

A mon avis, l’homme détient une autre responsabilité devant le

mariage. Il est censé chercher sa future épouse. C est peut-être de

ma part une idée préconçue, du fait que ma mère me 1 a toujours

enseignée, et qu’elle s’est trouvée confirmée par mon expérience.

Je pense toutefois qu’elle s’inscrit dans l’ordre normal des choses,

telles que le Créateur les a voulues à l’origine.

Adam n’a pas eu besoin de chercher une femme. Il n’y en avait

pas. Il ne savait pas ce que c’était qu’une femme. Quand Dieu

décréta qu’il n’est pas bon que l’homme soit seul, Il fit venir devant

*120*

*La solitude*

Adam tous les animaux sauvages et tous les oiseaux du ciel.

L’homme leur donna un nom à chacun. La narration biblique me

laisse l’impression qu’Adam et Dieu examinaient attentivement

chaque animal et chaque oiseau pour voir si l’un d’entre eux pourrait

tenir lieu de compagnon à l’homme. « Mais pour l’homme, il ne

trouva pas d’aide semblable à lui. \* Alors Dieu fit « sur mesure »

la partenaire dont Adam avait besoin, la lui amena et le chargea

d’être son mari, son protecteur et son soutien.

Je suppose que tout au long de l’histoire humaine, la plupart des

mariages ont été arrangés. Abraham a envoyé son serviteur cher­

cher une épouse pour son fils Isaac. Cette coutume est encore

fortement enracinée dans de nombreuses parties du monde, comme

l’Inde, la Chine ou l’Afrique. Les occidentaux ont du mal à

concevoir pareille chose, bien que cette méthode ancestrale ob­

tienne des résultats meilleurs que leur pratique du libre choix.

Suis-je en train de préconiser un retour aux vieilles coutumes ?

J’aimerais presque, mais je me retiens. Je dirais plutôt que si un

homme est décidé à marcher avec Dieu, il aura besoin de savoir,

avant de connaître les problèmes sentimentaux, si oui ou non le

mariage est une mission que le Seigneur lui confie. Si oui, alors il

devra aimer sa femme comme Christ a aimé l’Eglise. Il devra suivre

l’exemple de Christ : courtiser, gagner, appeler à lui-même, courir

le risque du rejet, prendre l’initiative et se sacrifier lui-même. C’est

une affaire sérieuse. Avant de se lancer dans une telle aventure, il

fera bien de se soumettre aux disciplines recommandées dans le

psaume 37. S’il ne le fait pas, il s’expose au désarroi et à bien des

déconvenues.

Deux mois après que Jim Elliot et moi ayons eu notre entretien

à propos du don du célibat, il se trouva assis à son bureau par une

matinée pluvieuse de novembre, regardant d’un air maussade la

cour détrempée de la maison parentale. C’était pendant son année

d’« attente ». Il désespérait de rejoindre son poste missionnaire en

Amérique du sud, mais il sentait la nécessité pour lui d’attendre un

an encore afin de poursuivre ses études, d’attendre dans le calme

et la sérénité les directives de Dieu, et de dépendre de l’autorité

spirituelle de son père, comme Timothée dépendait de Paul. Pour

rendre sa situation encore plus difficile, il était préoccupé sentimen­

talement ; il était amoureux. Il se demandait parfois s’il aurait

désobéi à Dieu en me le faisant savoir. Ce qui est certain, c’est qu’il

aurait compliqué sa vie, et la mienne. Pourtant, il continuait de

prier et d’attendre des indications, s’efforçant d’obéir et découvrant

*Comment tuer l ’attente ?*

*121*

que cela ne \* marchait \* pas. Longtemps après que Dieu lui eut

donné la réponse, je découvris ces lignes manuscrites, datées du 30

novembre 1949 :

Ne devrais-je pas connaître son amour,

Le contact chaud de son corps contre le mien ?

Me faudra-t-il plutôt subir la bise glacée du vent

Et me contenter de voir les lianes grimpantes

Enlacer les arbres des forêts ?

Ces emblèmes me suffiront-ils ?

M’obligeras-Tu à marcher seul sur les sentiers boisés ?

Vents, caressez !

Sapins, soupirez ! x

Plantes grimpantes, épousez les troncs !

Pins dépouillés, chauffez-vous mutuellement !

Amour, meurs !

Ardente passion, flamme de la jeunesse,

Je t’en supplie, éteins-toi.

Cesse de lancer des braises à travers mon corps.

Et vous, filles de Jérusalem,

Où que vous soyez,

Courez vers votre Seigneur, et dites-Lui,

Dites-Lui de ma part

Que je suis malade d’amour.

De toute évidence, Jim était imprégné du grand poème d’amour

de la Bible, le Cantique des cantiques. Il avait été encouragé par

un aumônier universitaire à ne pas éveiller l’amour avant le temps,

c’est-à-dire avant l’heure fixée par Dieu, l’heure parfaite. Pendant

cette période de mise à l’épreuve de sa patience, Jim décida de

maîtriser son attitude envers moi et de contenir l’expression de son

désir, sans toutefois refuser de reconnaître devant Dieu les souf­

frances de son coeur. Ce choix peut être une source de grand

réconfort, bien plus grand que les efforts presque névrotiques pour

se couper de la réalité et se protéger contre elle. Confiez votre

difficulté à Celui qui n’est « pas un souverain sacrificateur qui ne

puisse compatir à nos faiblesses ; au contraire, Il a été tenté comme

nous en toutes choses, sans commettre de péché » (Hébreux 4.15).

Il comprendra.

L’attente à laquelle je fais allusion n’est pas celle qui découle

de la timidité, ou de l’incapacité d’agir par indécision. S’en remettre

à Dieu est un acte positif de foi, c’est-à-dire précisément l’acte le

*122*

*La solitude*

plus important qui soit exigé des humains que nous sommes. Non

pas la foi dans le résultat d’un choix que nous dictons à Dieu, mais

la foi dans les attributs de Dieu, la foi en Lui-même. Elle consiste

à rester parfaitement confiants en Lui, sachant qu’il nous conduira

dans le bon sentier au bon moment. Il pourvoira à nos besoins. Il

accomplira sa promesse. Si nous Lui faisons confiance, Il nous

donnera ce qu’Û y a de meilleur.

Pour une femme, la question du mariage crée une attente qu’elle

doit entièrement abandonner entre les mains de Dieu. Pour un

homme, la même question lui impose de demander à Dieu s’il doit

oui ou non se marier. Peut-être lui faudra-t-il attendre longtemps

avant d’obtenir une réponse. Je lui conseille de différer toute

fréquentation avec une jeune femme aussi longtemps qu’il n’aura

pas de certitude. Il aura ainsi tout loisir de se concentrer sur ce qu’il

fait.

S’il lui semble que la réponse de Dieu est affirmative, il serait

bon que l’homme demande à des chrétiens plus expérimentés et

capables de garder leur langue, de prier pour lui. Qu’il sollicite

également leurs conseils sur la personne qu’ils estiment la plus

appropriée. Qu’il prenne au sérieux leurs avis, et qu’ainsi, il

s’oriente dans la direction de la volonté divine.

Je rencontrai Lars, l’homme que j’allais épouser un jour, le

lendemain de la mort de Add, mon second mari. Il venait d’arriver

pour commencer ses études au séminaire théologique où Add avait

enseigné. Je m’étais rendue à la chapelle pour un service religieux

à la mémoire de mon défunt mari ; plusieurs personnes avaient pris

la parole et exprimé ce qu’elles devaient au ministère de Add. Lars

prenait des notes.

Au cours des années, une amitié se tissa entre nous, même si

dans son esprit c’était déjà davantage qu’une simple amitié. Il vint

souvent me voir, m’invita occasionnellement pour un repas ;

parfois, il m’apportait des fleurs. Toute femme comprend ces

attentions, mais jamais nous n’avons parlé de « relation ». Il me

fallut un certain temps pour le considérer autrement que comme un

homme agréable dont l’amitié m’était précieuse. Je ne pouvais pas

me faire à l’idée d’un troisième mariage. Quand je me rendis

compte qu’il allait demander ma main, je dus considérer la chose

de plus près et prier pour que le Seigneur inspire ma réponse. J’étais

déjà une femme d’âge mûr, j’avais derrière moi deux expériences

de mariage, mais cela ne suffisait pas pour faire de moi une

spécialiste de la prière et de la foi. Comme toutes les femmes, je

*Comment tuer l'attente ?*

*123*

dus rechercher et attendre cette lumière qui vient lentement et

sûrement. Je ne me contentai pas seulement de prier et d’attendre,

je demandai également conseil à des chrétiens spirituels qui nous

connaissaient tous les deux.

Mes prières eurent un effet auquel je ne m’attendais pas. Je

commençai à découvrir dans mon coeur un intérêt d’un type

nouveau pour cet homme. En plus de la courtoisie et du charme

auxquels j’avais été sensible dès notre première rencontre, je vis

en Lars une âme de serviteur. Je fus conquise par le tact extrême

avec lequel il m’avait entourée comme femme et comme veuve.

Comme Jim et Add, il était viril. La virilité a toujours fait vibrer

une corde sensible en moi. J’étais également impressionnée par sa

volonté d’attendre, calmement et aussi longtemps qu’il le faudrait.

Il s’était écoulé plus de quatre années après notre première rencon­

tre à la chapelle, lorsqu’il me demanda en mariage.

Attendre est une offrande et un sacrifice. Nous pouvons présen­

ter notre attente au Seigneur comme une oblation quotidienne, dans

un esprit d’ouverture et de disponibilité, comme Linda qui demande

chaque matin à Dieu de lui faire connaître le planning du jour.

S’attendre à Dieu de cette façon-là, c’est faire preuve d’une foi

authentique : on ne suit pas coûte que coûte son calendrier person­

nel, on ne fixe pas de dates limites à Dieu, on ne Lui dicte pas ses

exigences et on ne Lui impose pas d’ultimatum. C’est garder un

coeur ouvert et des mains ouvertes pour recevoir ce qu’il décidera,

et Lui témoigner une parfaite confiance dans la certitude que ce

qu’il choisira sera toujours meilleur que ce que nous aurions

nous-mêmes pu trouver de mieux. Dieu se tient aux côtés des âmes

qui agissent ainsi.

« Jamais on n’a appris ni entendu dire, et jamais l’oeil n’a vu

qu’un autre dieu que Toi fasse de telles choses pour ceux qui se

confient en lui. Tu vas au-devant de celui qui pratique avec joie la

justice, de ceux qui marchent dans tes voies et se souviennent de

Toi » (Esaïe 64.3-4).

*Le chemin*

*vers Ca sainteté*

L

es déserts mentionnés dans la Bible étaient vraiment des

endroits arides, mais Dieu peut les transformer. Il est

capable de faire couler des fleuves dans les lieux inhabités,

jaillir des torrents au fond des ravins et dresser des tables dans des

contrées où rien ne pousse. Dans le désert de la solitude, la fleur

de la charité peut s’épanouir. « Remplis le vide de ton coeur avec

l’amour de Dieu et de ton prochain », écrivait Edith Stein dont

l’amour réussit à faire jaillir la joie au sein même d’un camp de

concentration.

Ceux dont la vie a eu le plus fort impact spirituel sur le monde

sont ceux qui ont souffert. Dans sa providence mystérieuse, Dieu

associe la croix et la couronne, les souffrances et la gloire.

L’histoire humaine est remplie de récits de martyres, à commencer

par celui d’Etienne qui, cible des jets de pierre d’une foule en

colère, pria à genoux pour ses bourreaux. Dieu ne l’a pas délivré

de la mort, mais la façon dont mourut ce saint homme fit forte

impression sur un fanatique qui assistait à son exécution et qui

devint plus tard un apôtre. Beethoven, bien que privé du seul sens

*Le chemin vers la sainteté 125*

vraiment indispensable à un musicien, l’ouïe, surmonta son infir­

mité en composant des symphonies encore plus remarquables.

Ce livre ne sera sans doute pas lu par des martyrs ou par de

grands compositeurs, mais leurs vies, leurs souffrances et leurs

morts devraient réchauffer notre coeur. Dans le plan du Dieu

souverain qui agence toutes choses pour sa gloire et pour notre bien,

nos infirmités sont non seulement les conditions de notre propre

joie future, mais elles peuvent également être le moyen d’enrichir

la vie des autres.

J’ai connu une jeune fille d’une vingtaine d’années dont le

témoignage illustre parfaitement comment l’appauvrissement et les

épreuves peuvent contribuer à l’enrichissement d’autrui. L’histoire

commence au moment où la demoiselle « rencontra un jeune homme

charmant », comme dans tous les contes de fées. Les deux jeunes

gens étaient zélés pour le Seigneur ; ils s’efforçaient de toujours

mieux Le connaître, mieux Le servir et de Lui être agréables. Ils

travaillaient au même endroit et fréquentaient la même église.

Quand ils tombèrent amoureux l’un de l’autre, ils décidèrent de se

fréquenter en s’interdisant toute relation sexuelle. Leur attirance

mutuelle augmentant, ils envisagèrent de se marier. Ils en parlèrent

à des conseillers chrétiens qui les encouragèrent dans cette voie,

mais le garçon ne parvenait pas à se décider. Après ce qui parut à

la jeune fille un délai de réflexion largement suffisant pour qu’un

homme voie clair dans ses sentiments, il rompit. Il était perdu pour

elle, et sans doute perdu pour toujours.

Cette perte fut aussitôt suivie de la morsure de la désillusion,

du vide de la solitude, de l’absence et de la tentation de crier :

« Pourquoi ? » J’ai essayé de mener ma vie sans m’écarter du droit

chemin, mais en laissant à Dieu le soin de répondre à mes

questions et à ma douleur, et en déposant mon fardeau au pied de

la croix.

Que se passa-t-il alors ? Non pas le miracle instantané d’un

changement de sentiments, mais celui d’une vie jaillissant de la

mort, la transformation de l’épreuve d’une femme en source

d’enrichissement pour les autres. Elle travailla au sein du groupe

de jeunes de son église, même durant les jours où elle avait

l’impression de n’avoir rien à leur donner à cause de ses blessures.

Toutes les paroles que j’avais entendues sortir de ma bouche

ces dernières semaines m’étaient communiquées d en haut. Le

Seigneur promet de guérir les coeurs brisés, et aujourd hui je

m’accroche à cette promesse.

*126*

*La solitude*

Il semble vraiment que l’amour engendre le bien, en le faisant

ressortir de n’importe quelle situation, par le moyen de la souf­

france. C’est ainsi que la souffrance devient un chemin vers la

sainteté. Voici ce que Paul écrit à ses bien-aimés à Corinthe :

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père

des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console

dans toutes nos afflictions, afin que par la consolation dont nous

sommes l’objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux

qui se trouvent dans l’affliction ! Car, de même que les souffran­

ces de Christ abondent en nous, de même notre consolation

abonde par Christ. Si nous sommes affligés, c’est pour votre

consolation et pour votre salut ; si nous sommes consolés, c’est

pour votre consolation, qui se réalise par la patience à supporter

les mêmes souffrances que nous endurons (2 Corinthiens 1.3-6).

De la souffrance naît la sainteté selon le schéma suivant :

consolation, réconfort, communion aux souffrances de Christ,

salut, force, fermeté et endurance. Voilà le sens de l’expression

\* souffrances rédemptrices. » Plus nous sommes comblés, plus nous

avons de quoi offrir au Seigneur. Si nous présentons cela avec joie

en sacrifice, nous accroissons nos possibilités de devenir « des

instruments de sa paix \*, étant devenus à notre tour « pain rompu

et vin répandu » et débordants de consolation pour les personnes

solitaires et souffrantes de ce monde.

Désirons-nous vraiment devenir serviteurs les uns des autres

par amour ? Laissons Dieu transformer même notre solitude en

puissance de service. Permettons-Lui de nous affranchir de nous-

mêmes pour pouvoir devenir les serviteurs d’autrui. De même qu’à

la base de notre union avec Christ il y a son amour sacrificiel pour

nous, ainsi notre union authentique avec les autres repose sur un

amour du même type, un amour qui pousse à l’oubli de soi-même

et de ses propres difficultés, un amour qui s’offre sur l’autel du

sacrifice.

Ce serait absurde de ma part de prétendre que je pratique

facilement et fréquemment cet exercice. Non, je ne suis que

débutante en la matière. D’abord parce que sur l’échelle graduée

des souffrances humaines, les miennes ne me semblent pas avoir

été bien grandes. Ensuite, parce que toute nouvelle perception de

l’amour de Dieu et chaque relecture du chapitre sur l’amour dans

1 Corinthiens 13 me montrent à quel point je suis encore loin de

pratiquer un tel amour au quotidien.

Bien que je parle de choses que je connais peu par expérience,

*Le chemin vers la sainteté*

*127*

*ce* peu suffit à lever le voile et à me révéler que Dieu sait ce qu’il

dit. Il promet

un diadème au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu du

deuil, un vêtement de louange au lieu d’un esprit abattu... Au lieu

de votre opprobre, vous aurez une portion double ; au lieu de

l’ignominie, ils seront joyeux de leur part ; ils posséderont ainsi

le double dans leur pays, et leur joie sera éternelle (Esaïe 61.3, 7).

L’Ecriture abonde en images du même genre : le cyprès au lieu

des chardons, le myrte au lieu de la ronce, les bénédictions au lieu

des malédictions, les danses au lieu des lamentations, la joie au lieu

du sac et de la cendre, les pâturages au lieu du désert, la lumière à

la place des ténèbres, les directives de Dieu pour remplacer le

désarroi et l’indécision, notre mesure bien pleine si nous pour­

voyons aux besoins d’autrui, le royaume des cieux plutôt que notre

pauvreté, la consolation au lieu des larmes, le rassasiement au lieu

du dépérissement, les récompenses dans les cieux après les persé

cutions sur la terre, un corps incorruptible après ce corps mortel et

corruptible ; la force remplacera la faiblesse, la gloire fera place à

l’humiliation, l’immortalité engloutira la mortalité, un corps res­

plendissant succédera à ce corps méprisable, et, en final sublime,

la vie effacera à jamais la mort.

Au dix-septième siècle, George Herbert écrivit ce dialogue entre

un chrétien et la Mort :

*Le chrétien*

Hélas, pauvre Mort ! Où est ta splendeur ?

Où sont ta fameuse puissance, ton aiguillon de malheur ?

*La Mort*

Hélas, pauvre mortel, ignorant et soumis à ma loi !

N’as-tu pas appris comment j’ai fait mourir ton Roi ?

*Le chrétien*

Pauvre Mort ! Et dans ce combat, lequel a été terrassé ?

Ta malédiction sur Lui contre Toi s’est retournée.

*La Mort*

Cause, discute ! Un jour tu devras mourir ;

De mes bras tu ne pourras t’enfuir.

*Le chrétien*

Ne m’épargne pas, accomplis ton devoir mortel ;

Tu me feras entrer plus vite dans le ciel ;

Acharne-toi encore un peu ici-bas :

Tu n’existeras plus dans l’au-delà.

*128 La solitude*

La Bible nous dit que le Seigneur est venu pour essuyer les

larmes, ce qui signifie qu’il est aussi venu pour supprimer la

solitude. Il la chassera aussitôt qu’il le pourra, pas avant. Les

larmes, la solitude, les souffrances de la vie présente font partie du

processus qu’il a mis en marche. Si nous saisissons cette vérité,

nous n’aurons plus jamais besoin de nous faire du souci. La

solitude, qui est une forme d’infirmité, sera un jour changée en

parfaite communion, en compagnie indéfectible, en intégrité de

notre être. C’est pourquoi nous pouvons reprendre en écho les

paroles du poème de Herbert : *Ne m "épargne pas, accomplis ton*

*devoir mortel.*

*La maturité syiritueCCe*

*conduit à*

*C 'enfantement sjnritueC*

C

ertains lecteurs trouveront sans doute que mon approche

de la solitude humaine est trop théorique, trop passive,

peut-être même « trop spirituelle. » Que faire dans la

*pratique ?*

Je pourrais vous suggérer de vous inscrire dans un club de

gymnastique, de vous joindre à la chorale de votre église ou de faire

une croisière ; ou encore de suivre des cours de peinture le soir, de

pratiquer la plongée sous-marine, d’apprendre à chanter, à skier,

à coudre, à broder ou à découvrir les charmes de la spéléologie. Si

vous recherchez un mari, allez en Alaska où ils seraient en

surnombre, dit-on. Si vous recherchez une femme, allez sur les

champs de mission. Les femmes célibataires y sont beaucoup plus

nombreuses que les hommes. Là où j’étais, en Equateur, il y avait

environ soixante-dix femmes pour un homme.

Bien sûr, je n’ai pas voulu m’engager dans cette voie. J’ai

*130*

*La solitude*

abordé le problème sous un autre angle, plus pratique, plus utile à

long terme que toute autre analyse de la solitude. Personnellement,

cette approche différente a été non seulement efficace dans mes

différentes situations d’isolement, quelles qu’en aient été les causes,

mais surtout, elle m’a profondément transformée de l’intérieur. Il

ne s’agit pas d’un artifice ni d’un programme ni d’une méthode

pour supprimer la solitude. Je ne pense pas qu’il existe un moyen

efficace à cent pour cent d’y parvenir. Ma proposition ne coûte pas

d’argent, n’exige pas une habileté particulière et ne dépend pas de

la collaboration des autres. Je préconise tout simplement de consi­

dérer la solitude comme un don, un don qu’il faut accepter pour le

présenter ensuite comme une offrande à Dieu en Lui demandant de

l’utiliser selon son plan. En somme, on pourrait comparer la

solitude à une pièce de monnaie que l’on échange contre un bien

d’une valeur étemelle.

Quand la pièce de monnaie est dépensée, on ne l’a plus. J’ai

souvent constaté que si on confie sa solitude à Dieu, elle disparaît.

Je ne peux plus la reprendre ni la retrouver. Mon coeur est alors

léger, mon travail joyeux, je suis guérie. Mais il y a plus : d’une

manière qui m’échappe, outre ma propre guérison, il s’est produit

un échange que je n’aurais jamais pu concevoir : le fardeau de

quelqu’un d’autre a été allégé.

Puis me revient à nouveau, peut-être d’une manière différente,

ce même sentiment de solitude, la pensée que j’ai été créée pour

Dieu, que mon coeur ne trouvera pas de repos ailleurs qu’en Lui,

et que rien de ce que le monde offre ne pourra me satisfaire

durablement.

Puis-je vous promettre que votre solitude disparaîtra pour de

bon ? Non. Cela ne se produit pas toujours ainsi. Je ne peux pas

vous proposer de supprimer vos difficultés d’un coup de baguette

magique. Il m’est impossible de vous dire : « Voilà ce que vous

devez faire à propos de votre solitude » ; par contre, je peux vous

indiquer ce que vous pouvez faire avec elle, et cela tout de suite.

Acceptez-la de tout coeur comme venant de Dieu. Puis offrez-la

Lui avec gratitude.

Vous serez toujours seule, mais non abandonnée. Vous trouve­

rez de la consolation dans votre solitude, et votre offrande vous fera

faire un pas de plus dans la voie de la maturité spirituelle.

*La maturité spirituelle ...*

*131*

Mais je veux faire un pas de plus, et même davantage qu’un

seul pas. Je veux parler de la porte qui s’ouvre à chacun d’entre

nous, celle de l’enfantement spirituel.

La maturité physique s’accompagne de la capacité de reproduo

tion. La maturité spirituelle également. Je crois que nous sommes

tous appelés à devenir des pères et des mères, mais pas nécessai­

rement dans le domaine physique puisque le plan originel de Dieu

a été saboté. Par notre rédemption, nous devenons de nouvelles

créatures. Tout devient possible. Bien que Dieu n’ait pas encore

fait les nouveaux cieux et la nouvelle terre, Il nous a créés pour

être comme Lui « dans une justice et une sainteté » (Ephésiens 4.24)

et II poursuit actuellement cette oeuvre, faisant de nous des femmes

et des hommes nouveaux. Jésus est mort pour que nous ne vivions

désormais plus pour nous-mêmes. Il désire insuffler sa vie en nous

pour qu’à notre tour nous puissions donner la vie.

L’une des émissions télévisées consacrées aux animaux nous a

présenté la merveilleuse histoire des pingouins impériaux de l’Ant-

arctique. C’est le mâle qui couve les oeufs. Je n’oublierai jamais

ces images fortes. Des hectares de glace entourés d’eau sombre et

froide sous un ciel presque noir, et un blizzard qui soufflait sur cette

étendue désertique au milieu de laquelle des milliers de pingouins,

semblables à des statues, se tenaient debout, chacun gardant un oeuf

unique protégé par le chaud plumage. *Trois mois durant,* ces

pingouins restent ainsi quasiment immobiles. Le jour où le petit

casse la coquille de son bec pour se frayer un passage vers le monde

extérieur, le papa pingouin est presque mort de faim. A ce moment,

la mère prend la relève et s’occupe du petit pour permettre au mâle

d’aller chercher de la nourriture dans l’océan. A tour de rôle, le

mâle et la femelle protègent le jeune aussi longtemps que celui-ci

en a besoin.

Quelle belle illustration de la paternité ! Patience, sacrifice,

responsabilité, protection, subsistance. Voilà ce que doivent être

les pères. Ils engendrent, mais leur rôle ne s’arrête pas là. Le

prophète Osée décrit l’amour d’un père pour ses enfants ; il leur

enseigne la piété, leur apprend à marcher, les prend dans ses bras,

les conduit avec amour, les presse sur ses joues, se penche vers eux

pour leur donner à manger. De Dieu, Osée déclare : « Car c est

auprès de Toi que l’orphelin trouve compassion » (Osée 14.3).

Je pense à mon cher père, un homme grand, maigre, plutôt

réservé, et à la manière dont il prenait son nouveau-né dans ses

grandes mains, car je me souviens de la naissance de mes trois plus

*132*

*La solitude*

jeunes frères et soeur. Je le revois encore nous tenant par la main

lors de nos promenades du samedi après-midi, ou à quatre pattes

dans le salon, faisant le cheval avec deux d’entre nous sur son dos,

ou assis sur ses pieds chaussant du quarante-cinq, agrippés à son

pantalon pendant qu’il faisait le tour de la pièce. En lui, nous avions

l’amour d’un père.

L’apôtre Paul a été le père spirituel de nombreux chrétiens. Ils

écrit aux Corinthiens, ses « chers enfants » : \* Car même si vous

aviez dix mille maîtres en Christ, vous n’avez cependant pas

plusieurs pères, puisque c’est moi qui vous ai engendrés en Jésus-

Christ » (1 Corinthiens 4.15). Quant aux Thessaloniciens, il leur

rappelle : « ... nous avons été pour chacun de vous ce qu’un père

est pour ses enfants, vous exhortant, vous consolant, vous conjurant

de marcher d’une manière digne de Dieu, qui vous appelle à son

royaume et à sa gloire » (1 Thessaloniciens 2.11-12).

L’Ecriture adresse de sérieux avertissements aux pères qui

négligent d’assumer leurs responsabilités envers leurs enfants. Eli,

qui fut juge en Israël pendant quarante ans, n’avait jamais repris

ses propres enfants. Le Seigneur chargea le jeune Samuel, qui était

au service d’Eli dans le temple, de porter au vieillard ce douloureux

message : « Je lui ai déclaré que Je veux punir sa maison à

perpétuité, à cause du crime dont il a connaissance, et par lequel

ses fils se sont rendus méprisables, sans qu’il les ait réprimés »

(1 Samuel 3.13). Les deux fils du souverain sacrificateur furent tués

le même jour au combat, et l’arche de l’alliance capturée ; à ces

nouvelles, Eli lui-même tomba mort.

Plusieurs de mes lecteurs n’auront peut-être pas connu un père

pieux et aimant. Beaucoup, comme ma propre fille, n’ont pas connu

de père du tout. Mais nous avons les enseignements et les exemples

bibliques pour nous montrer ce qu’un père doit être.

Si les pères de famille ont une responsabilité inéluctable et

clairement soulignée à l’égard de leurs enfants selon la chair, ne

faudrait-il pas que tous les hommes chrétiens se sentent, dans une

certaine mesure, spirituellement responsables envers les autres ?

Doivent-ils renoncer à prendre soin d’autrui sous prétexte qu’ils

n’ont pas engendré d’enfants biologiquement ? Dieu ne les appelle-

t-il pas à lutter contre leur égoïsme et à cesser de vivre pour

eux-mêmes seulement ? Qu’est-ce que cela signifie pour les pères

de famille ? Et pour les hommes célibataires ? Ne leur incombe-t-il

pas la responsabilité particulière de se sacrifier d’une manière qui

serait impossible aux hommes mariés ?

*La maturité spirituelle ... 133*

Pensez à J.O. Fraser qui se rendit au sud-ouest de la Chine à

l’âge de vingt-deux ans et se dévoua corps et âme pour la tribu des

Lisu, prenant en quelque sorte ces gens dans ses bras et les portant

comme un père porte ses enfants. Il avait plus de quarante ans

lorsqu il se maria, après avoir fait preuve de patience, de sacrifice,

d’esprit de responsabilité, après avoir entouré et protégé les Chinois

au milieu desquels il vivait et qui n’avaient jamais entendu parler

de Christ, et avoir subvenu à leurs besoins. Ce fut une vie très

solitaire pour cet étranger, le seul que beaucoup d’indigènes aient

jamais vu. Une fois, il consacra plusieurs mois à voyager à pied ou

à dos de mulet pour atteindre des villages perchés sur des hauteurs

enneigées et difficilement accessibles. Fraser accepta de bon coeur

sa solitude et son célibat ; il considéra que c’était le prix à payer

pour servir le Seigneur. C’était son offrande journalière.

Qu’en est-il des mères spirituelles ? Anne, veuve âgée à l’épo­

que de la naissance de Jésus, passait tout son temps, nuit et jour, à

adorer le Seigneur dans la prière et dans le jeûne. Quelle plus belle

oeuvre aurait-elle pu accomplir que de se donner ainsi pour la vie

du monde ? Pensez encore à Lottie Moon en Chine, à Malla Moe

et Marie Slessor en Afrique, à Idda Scudder et Amy Carmichaël

en Inde ; elles étaient toutes des femmes célibataires, sans aucun

doute des femmes solitaires. Mais leur solitude acceptée de bon

coeur fut à l’origine de la vie pour des milliers de personnes. Je

pourrais citer le nom d’au moins cinq femmes, inconnues du grand

public, qui furent pour moi des mères spirituelles ; trois d’entre

elles étaient des célibataires, les deux autres des veuves. Jamais

elles n’auraient pu s’occuper de moi comme elles l’ont fait, si elles

n’avaient pas été seules. Elles ont été les canaux par lesquels la vie

de Jésus m’a été communiquée, puis elles ont été comme des

nourrices pour moi. Ce privilège n’est pas hors de portée pour la

femme qui accepte de se livrer entièrement à Dieu.

L’apôtre lui-même se compare à une femme qui enfante. Son

désir de voir les Galates croître spirituellement était si fort qu’il se

sert de l’image de l’accouchement pour l’exprimer : il souffrait « les

douleurs de l’enfantement \* pour eux. Quant à Moïse, il avait dû

entourer les Israélites comme s’il avait été leur mère.

La paternité et la maternité spirituelles auxquelles je fais allusion

ne se bornent pas au rôle d’instrument pour amener quelqu’un à

Christ, au sens où Paul l’a été pour ceux qu’il a conduits à la foi.

Les pasteurs, les anciens, les diacres et les diaconesses sont des

« parents » dans l’Eglise, ceux qui veillent, qui prennent soin, qui

*134*

*La solitude*

protègent, ceux qui mettent leur vie au service des autres. Songez

au potentiel que recèlent les femmes d’âge mûr, mariées et mères,

qui se retrouvent seules le jour où leurs enfants quittent le foyer

parental. Si, au lieu de céder à la pression ambiante et de se lancer

dans des activités pour « changer un peu », elles considéraient les

besoins de la jeune femme de l’appartement d’à côté qui soupire

après la présence d’une mère auprès d’elle, ou si elles offraient

leurs services dans les établissements hospitaliers ou dans les

maisons de retraite où tant de femmes seules attendent une présence

amie, elles seraient surprises de voir à quel point les paroles d’Esaïe

sont vraies : « Si tu rassasies l’âme indigente, ta lumière se lèvera

sur l’obscurité, et les ténèbres seront comme le midi... L’Etemel...

rassasiera ton âme dans les lieux arides... et II redonnera vigueur

à tes membres ; tu seras comme un jardin arrosé, comme une source

dont les eaux ne tarissent pas » (Esaïe 58.10-11).

A

u sud-est des Etats-Unis, des centaines de femmes ont ét(

maternées par une seule qui a renoncé à son emploi poui

leur enseigner la Bible, être là quand elles avaient besoin

d’aide, et offrir sa vie. Il s’agit de Betty Thomas, l’une des

personnes les plus effacées et les plus altruistes que je connaisse.

« Vous reconnaîtrez toujours ses ‘disciples’, me dit une de ses

amies ; elles sont différentes. Il y a comme une marque sur elles,

la marque de la piété que leur a inculquée Betty. » C’est vrai. J’ai

moi-même constaté ce signe distinctif.

La semaine dernière, lors d’une conférence, une femme d’âge

mûr dont j’ai oublié le nom vint me dire : « Je suis disponible. C’est

ma profession. Quand on me demande ce que je fais, je réponds :

je suis une femme disponible. » Je lui demandai si elle s’était déjà

trouvée sans travail. Pour toute réponse, elle se mit à rire. A n’en

pas douter, plusieurs de ceux qui ont entendu la description de son

emploi ont dû s’étonner et sourire. Elle accomplit sa tâche pour le

Seigneur, pas pour le prestige.

La décision de donner naissance à des enfants suppose qu’on

accepte de porter un fardeau. La maternité peut transformer rapi-

*136*

*La solitude*

dement une fille insouciante en femme avisée. Se comporter en

père, c’est prendre à coeur les exigences parfois effrayantes d’êtres

totalement dépendants. Cela implique parfois le sacrifice de certains

plaisirs et de certains passe-temps favoris, l’acceptation de nuits

écourtées, le renoncement à disposer de son temps à sa propre

convenance. C’est être prêt à changer une couche, même quand

elle est à peine mouillée, nettoyer un postérieur de bébé barbouillé

de selles, lire une histoire à l’heure du coucher, transporter la chaise

haute, les jouets et le siège-auto partout où l’on se rend. C’est faire

preuve de beaucoup d’ingéniosité et utiliser toute l’habileté qu’on

ne vous a pas enseignée, et faire fi parfois de votre adresse naturelle.

Une amie qui a une grande expérience dans un domaine plutôt envié

et qui accomplit actuellement une tâche plus humble m’a fait part

de sa joie de se savoir là où Dieu la veut. Pourtant, une petite voix

en elle murmure qu’elle n’utilise pas pleinement ses dons. J’en

parlais à ma belle-soeur qui répondit aussitôt : \* Excellent exercice

de préparation à la maternité ! »

Les analogies spirituelles sont évidentes. La décision de devenir

parent implique le renoncement à sa propre vie. Elle entraîne

inévitablement l’acceptation d’une certaine charge. Les personnes

spirituellement dépendantes occasionnent de fréquents change

ments de programme et constituent un fardeau. Cette perspective

peut en décourager beaucoup ; plus nous découvrirons la noblesse

d’une telle vocation, plus nous nous sentirons indignes et incapables

de l’assumer.

« Des désirs nobles peuvent toujours être paralysants » écrit un

célibataire d’âge moyen qui médite sur l’absence de mariage et de

famille à l’horizon de sa vie.

Je ne souhaite pas être négligent ou inapte, distant ou arro­

gant ; je ne veux pas... accepter des tâches que j’accomplirais

mal. C’est pourquoi, je suis comme une personne au bord d’une

piscine, qui jauge la profondeur de l’eau, qui vérifie sa tempéra­

ture en trempant son orteil, qui médite sur les bienfaits de la

natation, qui les approuve, en fait l’éloge, les reconnaît comme

très utiles, pendant que d’autres se jettent à l’eau, s’ébattent

joyeusement ou coulent misérablement. Comment expliquer au­

trement mon ambivalence, mon incapacité à dire *oui, évidemment*

chaque fois qu’une occasion de mariage et d’avoir des enfants se

présente ? Après tant de considérations, je tremble devant l’im­

portance, le caractère définitif et les risques d’une telle aventure.

Ce que Dieu nous demande d’accomplir est toujours impossible.

*Une vie échangée*

*137*

Entendons-nous : impossible sans son aide. C’est toujours trop

élevé pour nous, toujours trop exigeant. Le prix à payer est

exorbitant. Pourtant, Il nous exhorte à ne pas considérer nos vies

comme précieuses à nos yeux. Les pères et les mères n’ont guère

le temps de penser aux impossibilités. Ils doivent tout simplement

faire face chaque jour à leurs travaux. Ils n’ont pas beaucoup de

temps non plus pour méditer sur leur solitude.

Qu’il est encourageant de voir qu’à une époque où tant d’indi­

vidus ne vivent que pour eux-mêmes, il existe encore des hommes

qui non seulement ne fuient pas la perspective de la paternité, mais

soupirent après elle ! Dans un article, Harry Stein parle des conflits

entre les impératifs de la carrière professionnelle et ceux de la

famille, entre l’épanouissement au sens où le monde l’entend et

l’épanouissement authentique...

D’un côté, ce que je vis avec mes enfants n’a pas de prix ;

ces milliers d’heures passées par terre, au milieu de cubes, de

pièces de puzzle, de poupées, ou consacrées à inventer des jeux,

des histoires, des chants, ou tout simplement à rester assis sans

rien faire sinon à regarder les enfants jouer, font partie des plus

gratifiantes et des plus riches en émotion de toute ma vie. De

l’autre..., il y a des moments où le prix à payer pour les enfants

peut sembler excessivement élevé. Depuis la naissance de ma

fille, il y a trois ans et demi, je n’ai jamais été productif sur le

plan professionnel comme j’aurais dû l’être, comme je l’étais

avant... Il est parfois dur de ne pas regretter... de s’être laissé à

ce point distancer dans ce que Horatio Alger appelle « le jeu de

la vie ».

L’auteur poursuit en déclarant que l’échange était tellement

avantageux qu’il ne valait presque pas la peine de mentionner

l’envers du décor. En conclusion, il affirme qu’il n’échangerait pas

sa place contre une pleine poignée de Prix Nobel.

J’ai quatre frères. Aucun n’a fait fortune, mais ils ont tous

accumulé des richesses d’une autre sorte. Tous sont pères, physi­

quement et spirituellement. Phil, l’aîné, père de deux enfants, a été

missionnaire parmi les Indiens du nord-ouest des Etats-Unis pen­

dant plus de trente-cinq ans. Il a commencé son travail dans un

endroit très isolé appelé Nahanni ; avec sa femme, il a construit

une cabane en rondins, a voyagé en traîneau tiré par des chiens

pour aller apprendre un dialecte indien non encore écrit, afin de

pouvoir transmettre l’Evangile à ce peuple qui ne le connaissait pas.

Dave, père de quatre enfants, a été missionnaire au Costa Rica

*138*

*La solitude*

et en Colombie ; il vit actuellement à Singapour où il dirige un

centre missionnaire évangélique. Dans mes tournées, je rencontre

fréquemment de ses enfants spirituels.

Tom, père de deux enfants, est écrivain et conférencier. Il s’est

rendu dans de nombreux établissements secondaires anglais et

américains où il a joué le rôle de père pour de nombreux jeunes,

s’efforçant de leur communiquer une vision plus vaste et plus

glorieuse du christianisme.

Jim, qui a quatre enfants, est le plus jeune. H est artiste et pasteur

d’une petite église dans une ville peu connue.

Cela répond à la question de leur emploi professionnel, mais ne

dit rien du ministère de père spirituel qu’ils ont tous rempli. Je ne

crois d’ailleurs pas qu’ils y aient pensé. Je ne le leur ai en tout cas

jamais demandé. Mais je le constate. Je sais que c’est ce qu’ils font.

Je connais aussi un peu les difficultés de solitude qu’ils ont

rencontrées et dû surmonter, bien que je ne les aie jamais entendu

prononcer ce mot. Ce sont des hommes. Chacun a assumé des

responsabilités qui dépassent le cadre de leurs propres familles et

de leur strict travail. En fait, ils ont vécu la devise : *ma vie pour*

*vous.*

***26***

*Une j) or te cCespérance*

J

e dédie ce livre à Catherine Morgan que j’ai rencontrée en

1952 lorsqu’elle revint de Colombie pour inscrire ses quatre

filles au lycée. Elle travaillait pour le compte d’une revue

missionnaire dans un petit bureau d’un immeuble sombre, D

m’arrivait parfois de lui donner un coup de main, accomplissant de

menus travaux pour l’équipe qui se composait, si ma mémoire est

bonne, de Catherine, d’une ou deux autres dames plus âgées et de

l’éditeur à la retraite.

Nous mangions généralement ensemble au bureau ; nous fai-

sions notre thé dans un minable cabinet de toilette ; parfois, nous

avions un menu amélioré lorsque l’éditeur, un Ecossais, nous

apportait des côtes d’agneau. Le vieil homme trouvait délicieuse

même la graisse froide du mouton ! Je questionnai beaucoup

Catherine sur sa vie passée, ses expériences de missionnaire, de

femme, de mère, de veuve. Elle répondit à toutes mes questions

avec bonne humeur et parfois même avec un rire franchement

hilare. Quand j’affrontais ce que la plupart d’entre nous considére-

raient comme des problèmes, elle les éclairait.

Un jour, en réponse à une question, elle me dit : « Je suis sûre

*140*

*La solitude*

que le fait d’être veuve a fait de moi une femme meilleure que ce

que j’aurais pu être autrement. \*

Elle était prévenante et gentille avec le monsieur âgé sous les

ordres duquel elle travaillait ; elle savait prendre du temps pour

moi, alors candidate missionnaire pleine d’espoir, et déjà plus ou

moins destinée à l’Amérique du Sud ; elle avait consacré plus d’un

demi-siècle de sa vie à Pasto, puis à Bogota. Elle avait maintenu

sa maison ouverte à tous, aux pauvres, aux malades, aux personnes

dans l’angoisse, aux marginaux et aux criminels, aux mourants.

Tous ceux qui ont besoin d’une mère, d’un foyer et d’amour, les

trouvent chez Catherine. Dire qu’elle agit sans le moindre égoïsme

serait en deçà de la vérité. Elle le fait sans penser le moins du monde

à elle-même.

Sa vallée de Baca, la vallée des larmes, est devenue pour moi

et pour des milliers de Colombiens un endroit où ont jailli des

sources vivifiantes. Elle est la preuve irréfutable que la réponse à

la solitude réside dans l’amour, non pas la recherche de quelqu’un

susceptible de nous aimer, mais notre abandon au Dieu qui nous a

toujours aimés d’un amour éternel. Quand on L’aime, on ne peut

faire autrement que de se répandre en amour pour les autres.

Je suis bien loin de ressembler à Catherine et à tous ceux qui

m’ont si lumineusement montré ce chemin de Dieu. Il m’arrive de

trébucher, mais j’ai envie de les rattraper ; c’est pourquoi je prie,

sachant que le même Seigneur qui a attiré à Lui tous ces témoins

m’attirera moi aussi. Nous avons sa promesse : « C’est pourquoi

voici, je veux l’attirer et la conduire au désert, et je parlerai à son

coeur. Là, je lui donnerai ses vignes et la vallée d’Acor, comme

une porte d’espérance » (Osée 3.16-17).

La maison d’Éditions Farel serait heureuse de recevoir vos remarques et

réactions à propos du livre que vous venez de lire.

Pour obtenir la liste complète de nos publications, veuillez écrire à :

**Editions Farel**

B.P.20

77421 Marne-la-Vallée, Cedex 2, France

*Sommaire*

1. Le flot inattendu. 5
2. Tourmente et tendresse. 9
3. La solitude est un désert. 13
4. La souffrance du rejet. 17
5. Tous mes désirs sont devant toi. 22
6. Le don du veuvage. 26
7. Sous les mêmes auspices. 31
8. Le divorce : l’humiliation ultime. 36
9. Un amour suffisamment fort pour blesser. 40
10. La mort : un nouveau commencement. 44
11. Le prix est exorbitant. 50
12. L’honneur immérité. 57
13. Mariée et pourtant seule. 61
14. Aimer, c’est accepter. 69
15. Un champ qui renferme un trésor. 74
16. Prépare-moi un gâteau. 81
17. La gloire du sacrifice. 87
18. Communier aux souffrances de Christ. 92
19. Une paix étrange. 98
20. Aide-moi à ne pas désirer tant. 104
21. Transformez votre solitude en prière. 111
22. Comment tuer l’attente ? 116
23. Le chemin vers la sainteté. 124
24. La maturité spirituelle conduit à l’enfantement 129

spirituel.

1. Une vie échangée. 135
2. Une porte d’espérance. 139

**AUTRES LIVRES AUX ÉDITIONS FAREL**

**PASSION ET PURETÉ — Elisabeth Elliot**

L’auteur traite dans cet ouvrage de la nécessité de mettre notre

vie sentimentale sous l’autorité de Jésus-Christ.

**AU SEUIL DE L’ÉTERNITÉ — Elisabeth Elliot**

5 Missionnaires en Equateur : l’un des efforts missionnaires

les plus audacieux des années 50.

**ASPIRATIONS PROFONDES**

**DE LA FEMME CHRÉTIENNE — Carol Kent**

Chaque femme a très envie de se réaliser et d’être victorieuse

dans sa vie. Elle désire : l’intimité, la sécurité, le succès, la

spiritualité et donner un sens à sa vie.

**CHAQUE VIE UN PLAN DE DIEU — Oswald Sanders**

Dieu possède-t-il un plan pour chaque vie et plus particulière­

ment pour ma vie ?

**SI TU VEUX ALLER LOIN — Ralph Shallis**

Une aide qui permet au jeune converti de bien débuter dans la

vie chrétienne et assure également la croissance du chrétien

expérimenté.

**TEMPÉRAMENT DIRIGÉ PAR L’ESPRIT — Tim LaHaye**

Chacun de nous possède des faiblesses et des points forts. Le

Saint-Esprit a le pouvoir de nous libérer de nos défauts.

**TEMPÉRAMENTS TRANSFORMÉS — Tim LaHaye**

L’auteur nous montre au travers de quatre héros de la Bible,

comment Dieu peut transformer chaque tempérament : sanguin,

colérique, mélancolique ou flegmatique.

**CAP SUR LE BUT — George Verwer**

Défi pour une consécration totale de notre vie à Jésus-Christ.

**VERS UNE VIE SAINTE — Jerry Bridges**

Pourquoi une vie sainte est-elle si rarement notre expérience ?

**COLLECTION : « VERS LA MATURITÉ » — Dany Hameau**

**LA MATURITÉ CHRÉTIENNE.**

La maturité spirituelle est un objectif réaliste et indispensable

que le Seigneur attend de chacun de ses enfants.

**ENCOURAGEMENT - DÉCOURAGEMENT.**

Le découragemenLdemeure une réalité incontournable qui fait

partie de la vie chrétienne. Le découragement n’est pas une

fatalité, et l’encouragement lui est une nécessité.

**RÉVEIL PERSONNEL.**

Si le chrétien n’y prend pas garde, il s’acclimate à la tempéra­

ture du monde, ce qui va lui faire perdre sa saveur et son identité.

**DISCIPLINE PERSONNEL.**

La discipline personnelle met l’accent sur une exigence morale

intérieure qui conditionne une autre qualité de vie.

**IMAGE DE SOI.**

Pour mieux comprendre le concept de l’image de soi afin

d’acquérir une meilleure image de nous-même.

**IMAGE DE DIEU.**

Avoir une vision juste de la personne de Dieu influencera

favorablement ma vie chrétienne.

**LA VIE CHRÉTIENNE NORMALE — Watchman Nee**

Un classique décrivant les étapes essentielles de la marche

chrétienne.

**LE COMBAT — John White**

Des conseils sur le combat de la foi de : 1) connaître la Parole

de Dieu, 2) partager sa foi, 3) dialoguer avec Dieu, 4) découvrir

la volonté de Dieu.

Ces livres sont disponibles à la librairie chrétienne la plus proche de

votre domicile ainsi qu’à l’adresse suivante (les frais de port seront à

votre charge).

**ÉDITIONS FAREL**

B.P.20, 77421 Marne-la-Vallée, Cedex 2, France

Téléphone : (1) 64.68.46.44 — Fax : (1) 64.68.39.90

*La ^olituàe*

Elisabeth Elliot

Comment doit-on affronter la solitude? Est-ce-que Dieu

continue de m’aimer lorsque je traverse des moments dif­

ficiles de la vie ?

L’auteur, veuve deux fois, connaît bien la solitude et

écrit : « La solitude s’apparente à un désert, mais en la

recevant comme un don, en l’acceptant de la main de

Dieu, et en la Lui apportant avec reconnaissance

comme une offrande, elle peut devenir une voie qui

conduit à la sainteté, à la gloire et à Dieu Lui-même. »

**B.P. 20, 77421 MARNE-LA-VALLÉE CEDEX 2, FRANCE**

